



L'antectclair

Revue Artistique & Littéraire



REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL COMBAT 01-34 R DU C SEINE 25.195

25^e ANNÉE
N° 263

JANVIER 1930

1 vol. bott. noir

ROLAND DORGEËS
de l'Académie Goncourt

DU BAS DE CES PYRAMIDES...



Photo H. Monnet.

Eh bien ! nous y sommes. Les voici... Je regarde de tous mes yeux, loyalement. Pas d'erreur possible : c'est affreux...

Mon auto m'a arrêté devant le Mena House, où l'on prend le thé en musique, et, entouré de petits ânes et de chameaux, comme un Saint François exotique, je contemple les trois masses

de pierre. Je les imaginai bien ainsi, d'après les photos, le cinéma et mes lectures, pourtant je m'attendais à autre chose. J'espérais. Vous savez, la bouche étonnée qui s'ouvre de saisissement, le fameux coup au cœur... Mais non, j'aurais beau me pincer au sang : rien de pareil. L'idée d'éternité m'a épargné et le grandiose ne m'écrase pas. Ce sont des blocs, des amas...

Tandis que les chameliers raccrochent les voyageurs et que les femmes effrayées se cramponnent au bât de leurs coursiers bossus, j'essaye de m'exalter, je me raisonne :

— Les pyramides, voyons ! Les plus vieux monuments du monde... Les sept Merveilles... Chéops... Napoléon...

Rien à faire. Je reste indifférent. Pourtant, il était bien convenu qu'à cet endroit, je devais être transporté d'admiration. Gizeh était fixé, depuis le départ, comme une halte solennelle, un reposoir. Alors ?

— Bon chameau, moussou, me souffle aux oreilles un Arabe borgne. Bien connaître Pyramides... Vieux souvenirs antiques...

Je l'écarte d'un geste :

— Laisse-moi, cher pouilleux. Je réfléchis...

Ma déception me navre, elle m'humilie. Serais-je indigne d'un tel spectacle ? C'est bien possible... Pour me mortifier, je regarde ces voiturettes de touristes qui débarquent du Caire émerveillés d'avance. Un surtout m'intéresse, en jaquette d'alpaga noir, avec un casque colonial. (Certainement c'est un Français, et qui fait un crochet en se rendant aux Lieux Saints. Il n'y a que les Français et particulièrement les Français pieux pour s'affubler de pareille façon.) Ces gens ne me donnent-ils pas une cruelle leçon ? Il en vient chaque jour des centaines, des milliers, accourus de tous les points du globe, et pas un, c'est certain, ne repart déçu, ou du moins il ne l'avouera jamais.

Elles vont aux Pyramides, ces innombrables autos qui, de l'aube à la nuit, franchissent le pont de Kasr-en-Nil ; c'est pour les Pyramides, tout ce monde entassé dans le tramway ; c'est pour les Pyramides, ces fiacres, ces taxis, ces vélos ; et aussi tous ces élégants qui croquent des muffins sous les parasols du Mena House. En voilà, au moins, qui savent apprécier ce qu'on leur montre.

SI VOUS AVEZ UN SUJET FATIGUÉ, DÉLABRÉ, USÉ MÊME,
SOUMETTEZ-LE À LA CARNINE LEFRANCQ

et vous serez frappé de la grande amélioration qui se produira

DÈS LES PREMIERS JOURS

Désespéré, je rappelle mon borgne et me hisse sur sa bête. Le parc des autos est à gauche de la route, le parc des chameaux à droite, et les animaux, harnachés de pompes rouges, regardent, en ruminant, la pompe à essence, comme s'ils attendaient le fumeur de ce narghilé géant. Inutile de demander son chemin, il n'y a qu'à suivre la file.

Et sous la surveillance de *chaouichs* armés de bâtons — pas pour les chameaux, les bâtons : pour les hommes — commence alors le défilé le plus saugrenu, le plus risible, le plus choquant qui ait jamais offensé le regard de Dieu. Auprès de cela, les promenades à ânes de Robinson sont une vision d'art et les manèges de cochons trouvent leur excuse. Vous voyez, à la queue leu leu, chacun en équilibre sur sa bête, des Grecs secs comme des jeûneurs et des effendis gras à lard, des femmes trop court vêtues qui vous montrent sans gêne jusqu'au dessous de leurs dessous, des popes en robe grasseuse et au bonnet de travers, des tommies permissives qui font les loustics, des touristes ventrus dont la bedaine ballotte, des Égyptiennes qu'on croit toujours jolies sous leur voile transparent, des clergymen comme on n'en voit qu'au cinéma, avec la longue redingote, la Bible et le chapeau plat, des matelots venus d'Alexandrie entre deux trains, des filles affreusement peintes échappées pour un jour du quartier réservé, des excursionnistes à kodaks, des vieillards à lunettes, des matrones à chassemouches, tout cela riant, s'apapant, tanguant dans un nuage de sable, harcelés d'un côté par des petits guenilleux qui vendent des scarabées en toc et de l'autre par le conducteur qui veut se faire payer d'avance.

Il y a des gens qui prennent sur leur chameau des airs désinvoltes de vieux méharistes, comme s'ils n'avaient jamais voyagé autrement — en général, ce sont ceux-là qui tombent les premiers ; — d'autres, ne rougissant pas de leur maladresse, se tiennent juchés là-haut comme un ivrogne sur un échafaudage, et, pour ajouter à la crainte de tous, les Bédouins, pressés d'en finir, partent au petit trot, cinglant la bête ridicule qui allonge le cou.

L'introduction à la connaissance de l'Égypte ancienne, voilà ce qu'elle est devenue, ô pauvre Mariette...

Devant Chéops, c'est bien autre chose. A peine descendus de chameau, sans une parole, sans un

regard, ils se ruent vers la Pyramide. Pas seulement les jeunes gens : des dames convenables, le monsieur en alpaga noir, le presbytérien, tous les valides. J'ai un instant d'incertitude. Vont-ils baisser ces pierres millénaires, s'en disputer des fragments en pleurant, ainsi que des reliques ? Non : c'est l'instinct, l'instinct sauvage qui les soulève. Ce qu'ils veulent, c'est grimper, arriver en haut de ce colossal escalier, dominer le désert, agiter leur mouchoir pour narguer les poltrons. Fiévreusement, les femmes épinglent leurs jupes, les hommes retirent leurs vestons, le presbytérien plie sa redingote, et aussitôt happés par des équipes de Bédouins grimpeurs, ils entreprennent l'escalade.

— *Seven minutes !* braille un Américain à culottes courtes qui espère battre un record.

— *Hardi !... go on !...* encouragent ceux d'en bas.

Les Arabes tirent sauvagement leurs victimes par le bras, comme s'ils avaient fait le vœu de les écarteler, et, pour compléter le spectacle, des lourdauds ont embauché un troisième guide qui les pousse au derrière, en criant comme un forcené.

Cette fois, je ne m'indigne plus : j'admire. Qui songe au monument, à Chéops, à sa tombe ? Personne. Ni les touristes, ni leurs drogmans, ni les chameaux, ni moi... Mais, à propos, où est-elle, cette fameuse tombe royale ? Là, tout près, au fond de ce couloir dont l'entrée s'aperçoit au flanc de la Pyramide. Ceux qui n'escaladent pas se hissent péniblement jusqu'à l'orifice, s'engagent en pliant l'échine dans une

galerie de torture. Ils glissent, se cognent la tête, suffoquent, ne voient rien et ressortent moulus, congestionnés, regardant avec désespoir les deux pyramides qu'il reste à visiter.

Et le désert, où le cache-t-on ? Est-ce cet immense terrain qu'on dirait épillé ? Je ne puis pas le croire. Au milieu de ces tas de sable, de ces larges trous qui furent des sépultures, de ces pans de mur exhumés, j'ai l'impression vulgaire de traverser un chantier en grève, des fortifications loties. Le sentiment de mon indignité m'apparaît de plus en plus et je m'éloigne, la tête basse...

Les visiteurs qui arrivent prennent à droite, ceux qui s'en vont, à gauche. Oui, ce désert est à sens unique... A mesure qu'on approche, on remarque, en contre-bas, une masse arrondie qui ne ressemble à rien. Tout de suite, on a deviné le Sphinx.




LES PYRAMIDES ET LE SPHINX

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIMÉ ET VIVANT,
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLEOPROTÉIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSSE NATURELLE EN LÉCITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.





Le Professeur Lœper
de la Faculté de Médecine de Paris

Encore quelques pas et il nous présente, de profil, sa grande face rongée. Cette fois, on pourrait être ému devant le monstre de pierre, la lourde bête énigmatique taillée à même le roc, le gardien sacré du domaine des morts. Mais allez donc vous enivrer, au milieu de cette fête foraine! Les photographes ambulants se sont installés à cet endroit et tout un campement grouille et braille autour de leurs trépieds. Les Bédouins veulent se battre, les chameaux renâcent, le policier perd la tête, et, entourés de clients qui se disputent dans toutes les langues de la chrétienté, les opérateurs débordés s'efforcent de mettre de l'ordre, rangent les excursionnistes par paquets, hurlent des commandements, inscrivent des adresses, empochent des piastres.

— Demain, avant midi... *Yes sir...* Cent cinquante piastres la demi-douzaine... *Ladies and gentlemen, please hurry...*

Les visiteurs sont si pressés de fixer leurs traits éphémères devant cette éternité, qu'ils poussent sournoisement leurs montures pour passer les premiers.

— Chacun son tour... Reculez, madame... *There... Thank you...*

Il en défile ainsi toute la journée, tant que s'y prête le soleil, et, comme ils posent avec le monument dans le dos, pour authentifier leur voyage, je jurerai qu'il y en a qui repartent, sans seulement l'avoir regardé.

Maintenant qu'on l'a désensablé, le Sphinx se montre tout entier, jusqu'à ses pattes massives. Comme elle est tragique, cette énorme tête que les siècles ont usée...

— Ce sont les ouvriers de la seconde Pyramide qui, pour s'amuser, ont taillé le Sphinx en lui donnant la tête du roi Khéphren, continue de boniment le drogman, comme une machine à réciter.

Des innocents prennent des notes... A l'écart, assise sur un talus, devant les propylées, une jeune femme naïvement impudique semble rêver, les genoux hauts, le menton dans les mains, et des hommes allumés s'approchent, le nez levé.

— Allons, viens, Gaston! appelle de loin une épouse inquiète.

— Laisse-moi, je regarde le Sphinx...

Toujours suspendus aux pieds de leurs pèlerins, les Arabes, pour gagner un pourboire, confient avec des rires abjects les noms burlesques de leur

chameaux : « Ci-là Lloyd Georges, midame... Ci-là Sarah Bernhardt... » Et les gens se tordent...

Ah! non, assez de cette chienlit! je n'en puis plus, je veux partir.

Du bout du pied, je secoue mon Bédouin :

— Mena House... *Igril!*... (Cours).

Je ne m'en vais pas : je m'échappe, je me sauve... J'en veux à l'Égypte, aux touristes, à moi-même. J'en veux à ces soites Pyramides, qui m'apparaissent soudain dans toute leur monstrueuse inutilité. Bourette m'avait prévenu, pourtant : « C'est à voir plutôt le soir, par clair de lune, m'avait-il dit. Les tramways ont un service de nuit. Il y a des familles qui viennent avec leurs provisions, pour dîner sur le sable. On chante devant le Sphinx, on apporte des phonos, les rigolos font peur aux dames, Je

vous jure que ça vaut le déplacement... »

Eh bien! non, j'aime mieux ne pas voir. Ni le jour, ni la nuit.

Je ne veux même pas accorder un regard aux molles dunes du désert, où les maisons perdues ont des airs de fortins. Cette déconvenue m'a mortifié, je n'ai plus foi en moi. « Tu n'es qu'un simple niais, mon garçon. Jamais tu ne pourras t'arracher à la basse cocasserie de l'existence et t'élever jusqu'aux pures spéculations. Trop futile pour te

recueillir, te réfugier dans l'abstrait... Et Renan? Crois-tu qu'il était seul sur l'Acropole? Qu'il n'était pas entouré d'importuns et de bavards?... » C'est vrai... Et, pris en faute, je baisse la tête, comme si Renan s'était dérangé en personne pour me reprocher tout cela.

Qu'il est donc triste, ce chemin du retour! Et laid, ce pays plat... Un jour, sur une plage de Bretagne, j'ai entendu un enfant qui, découvrant au loin la ligne bleue de la côte normande, s'écriait d'un air déconfit : « Tiens, je croyais que la mer n'avait pas de bout... » Eh bien! cet enfant déçu, c'est notre image à tous, c'est la mienne aujourd'hui. On part naïf, enthousiaste, se jetant au cou des choses, croyant découvrir des merveilles à chaque pas, et à la première rencontre, on s'aperçoit, désenchanté, que tout « a un bout... »

Ah! non, je ne reviendrai pas...

ROLAND DORGELES

(La Caravane sans chameaux.)



LES PYRAMIDES DE GIZEH

Photo L. L.

LA CARNINE
LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps



HENRY ROUJON
de l'Académie Française

LA "SERVANTE" DE VICTOR HUGO

Ce n'est un secret pour personne que le poète acheva son existence auprès d'une autre compagne. Lorsqu'il revint en France, au lendemain du Quatre-Septembre, les Parisiens aperçurent à ses côtés une dame âgée, d'aspect languissant. Cette matrone vénérable, c'était la « Jeune Enchanteresse » d'un des poèmes les plus passionnés du maître, Mlle Juliette, cette princesse Negróni, de *Lucrèce Borgia*, que la génération des grands romantiques célébra comme l'une des fées du théâtre. Il est acquis à l'histoire que Juliette Drouet enchantait le romantisme et son chef moins par son talent que par sa beauté. Pour nous autres, les tard venus, elle n'était plus, lors du retour de l'exil, qu'une vieille personne souriante, mélancolique et illustrée.

J'ai eu, de vingt à vingt-cinq ans, l'insigne honneur d'être admis dans l'intimité de Victor Hugo. Il m'a été donné de voir de très près Mme Drouet. Elle a honoré de sa bienveillance mes débuts dans la vie. Il m'est pénible d'entendre parler d'elle sans déférence. Les témoins de sa vieillesse apaisée peuvent attester qu'elle fit preuve, dans une situation délicate, d'un tact suprême et d'une grâce exquise. L'opinion du monde s'est inclinée, à plusieurs reprises, devant ces unions audacieuses que la durée avait fini par légitimer : La Rochefoucauld et Mme de La Fayette, Mme d'Houdetot et Saint-Lambert, et surtout le couple symbolique des noces du Génie et de la Beauté : Mme Récamier et Chateaubriand. Hugo et Juliette Drouet, arrivant de Guernesey comme on descend d'une planète, imposèrent leur légende à la société française et, environnés de gloire, ils s'installèrent dans le respect.

Tout au plus se produisit-il un peu de surprise chez les spectateurs non avertis. Victor Hugo joua la difficulté avec sa maîtrise coutumière. Aux sommets de toute espèce accourus pour lui rendre hommage, il présenta ainsi sa compagne : « C'est chez madame que j'ai trouvé asile la nuit du Coup d'État. Sans elle, je n'aurais écrit ni *Les Châtiments*, ni *La Légende des siècles*, ni *les Misérables* ; madame est ma collaboratrice. » Et l'on s'inclina, d'autant mieux qu'il eût été impossible, ridicule et impie de faire autrement.

Le lendemain, dans le salon du poète, Mme Drouet trônait sur son fauteuil d'aïeule. Ah ! que j'ai donc tort de dire : « trônait » ! Elle sut, tout au contraire, n'être que bonne grâce et simplicité. Les hôtes littéraires de la maison, François Coppée, Catulle Mendès, Ernest Hervilly, Léon Cladel, Léon Diez, Albert Glatigny, lui composèrent une petite cour intime ; ils cherchaient sur ses traits ravagés les vestiges des triomphes d'autrefois. De cruelles douleurs physiques avaient fait de l'ancienne princesse Negróni une

aïeule martyrisée. Vous souvient-il du portrait que peignit d'elle Bastien Lepage ? Un chef-d'œuvre de vérité émue, comme savait les peindre cet héritier des Clouet, tout un poème de tristesse et de regret. L'œil éteint, les lignes tombantes, la broussaille des rides disaient l'œuvre destructive de la maladie et l'injure du temps. Mais on ne sait quoi indiquait le charme de jadis, endormi sous la couronne des cheveux d'argent. Est-il dans la nature un spectacle plus auguste que ces retards de la Beauté sur un visage où elle se souvient d'avoir respéché ?

Notre vieille amie parlait peu. Habitée à se tenir dans l'ombre du *Moi* prodigieux dont elle était la servante, elle regardait, elle écoutait, elle admirait. Nous étions quelques-uns, toutefois, qui avions su conquérir dans sa confiance une petite place privilégiée. Il eût été indécent de lui parler trop directement du temps où elle versait le vin de Chypre délicieusement empoisonné et aux compagnons de Gennaro et à tous les spectateurs de la Porte-St-Martin. Mais elle aimait à côtoyer les souvenirs de la fête ancienne. Sa ruse charmante était de vanter à tout propos le talent de ses camarades d'autrefois, les Mars, les Dorval, les Saint-Firmin, les Frédéric Lemaitre. S'il se trouvait là, par hasard, quelque vieillard, contemporain des soirées inoubliables, pour glisser un madrigal rétrospectif à la louange de Mlle Juliette, un éclair passait dans le regard de Mme Drouet, les coins de sa bouche se relevaient pour un fier sourire. Et nous autres, jeunes gens, il nous semblait voir la lueur des aubes du romantisme illuminer ce beau front dévasté.

Si elle l'eût voulu, si elle l'eût osé, Mme Drouet aurait eu de l'esprit, et du meilleur, du plus français, dans le goût des chansonniers du temps de Louis XV. Il me souvient d'un trait piquant qui lui échappa, un soir que les hommes politiques étant partis, nous nous attardions autour de la table du maître à causer de théâtre et de poésie. L'un de nous, François Coppée, si je ne me trompe, citait cette strophe des *Chansons des rues et des bois* :

*O belle meunière de Chelles,
Le songeur t'admire enivré,
Quand tu montes à tes échelles,
Sûre de ton bas bien tiré !*

Mme Drouet, jusque-là, avait semblé s'endormir. Mais, s'éveillant tout à coup : « Voyez-vous, s'écria-t-elle, quand le bas est tiré, il faut le voir ! »

Victor Hugo, secoué d'un rire bachique, leva son verre en l'honneur de son amie. Il y eut alors, dans le temple du romantisme, une minute de dix-huitième siècle. L'on se serait cru à un souper de Sophie Arnould.

HENRY ROUJON,
de l'Académie Française



JULIETTE DROUET
peint Bastien-Lepage
(Musée Victor-Hugo - Paris)

LA CARNINE LEFRANCO ENRICHT LE SANG EN HÉMOGLOBINE

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 8 % D'HÉMOGLOBINE
APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 9,7 % D'HÉMOGLOBINE

CONVALESCENCE DE LA GRIPPE

La grippe laisse souvent après elle un état de faiblesse générale avec dépression nerveuse, débilité musculaire et tendances névralgiques prononcées. Dans ces séquelles grippales, la *Carnine Lefrancq* joue un rôle curatif des plus précieux. Son pouvoir reconstituant, aussi doux qu'énergique, s'exerce sur l'ensemble de la nutrition, accélère les échanges hématopoïétiques, ce qui favorise l'élimination des toxines humorales. De plus, le suc muscu-

laire rehausse le tube digestif et stimule son travail languide. C'est pourquoi la bonne foi des observateurs les plus consciencieux a placé la *Carnine Lefrancq* au premier rang des rénovateurs moléculaires de l'organisme. Les anémies rebelles au fer, les affections thoraciques désespérantes, les névroses réfractaires à tous les traitements bénéficient toujours de cette forme, intensive et si commode, de la médication zomothérapique.

PARIS — MUSÉE DU LOUVRE



LE BANQUIER ET SA FEMME

Tableau de QUENTIN MATSYS (1466-1530). — École flamande.

Le Professeur Maurice LEPER

Maurice Lèper est né le 27 décembre 1875.

Externe des hôpitaux en 1896, interne en 1898, il était médaille d'or en 1902, après avoir été l'élève de Fournier, de Gaucher, de Brault, d'Achard, de Dieulafoy et de Debove. En 1906, il obtenait l'agrégation, et deux ans après, en 1908, il était nommé médecin des hôpitaux. La chaire de thérapeutique à la Faculté de Médecine de Paris lui était octroyée en 1927.

Actuellement le professeur Lèper est médecin de la Pitié.

Le docteur Lèper s'est particulièrement occupé des maladies de l'estomac, de l'intestin et de la nutrition, l'amylase pancréatique, la lithase de l'intestin, les dyspepsies intestinales, le foie torpide, le vertige intestinal, l'angine de poitrine intestinale, la tension artérielle pendant la digestion, le cyto-diagnostic des affections de l'estomac sont les principaux sujets qui furent l'objet de ses investigations.

De 1910 à 1925, il a publié six volumes de *Pathologie digestive*, un *Précis d'Anatomie*



Photo Inahy

pathologique, avec Achard, et une *Histoire de la sécrétion gastrique* (chez Masson).

On lui doit encore des études sur le cancer, sur la cholestérine, sur l'insuline, les leucocytes, sur le soufre des surrénales, ouvrant une voie nouvelle à la pathogénie de la mélanodermie.

Enfin il a étudié la glycogénie des divers organes, l'action de certains poisons sur le glycogène, l'importance biologique de la glycogénie animale, la fonction adipogénique et la surcharge graisseuse de certaines glandes, alliant ainsi la clinique à l'expérimentation.

Président de l'Association de la Presse médicale française et de la Fédération de la Presse médicale latine, rédacteur en chef du *Progrès médical*, le docteur Lèper est membre de la Société de Biologie.

Nommé chevalier de la Légion d'Honneur en 1918, au titre militaire, il a été promu Officier en 1928.

.....
PORTRAIT-CHARGE. — Le Professeur Lèper observant les leucocytes s'échappant d'un estomac.

Raoul GINESTE

FAIBLESSE

*Je n'ai pas osé contempler les cieux,
 Ayant peur de voir s'entrouvrir les voiles
 Qui me font almer les blondes étoiles.
 — Il était si beau, l'azur de ses yeux*

*Je n'ai pas osé scruter le mystère
 De l'immensité, désert effrayant
 Où s'est égaré plus d'un cœur vaillant.
 — Près d'elle, j'étais si bien sur la terre !*

*Je n'ai pas osé penser à demain :
 Qu'importe le temps ? Qu'importe l'espace ?
 Fallait-il songer que tout meure et passe
 Quand sa main si douce était dans ma main*

*J'ai voulu laisser aux âmes plus fortes
 Le savoir amer d'un soleil éteint ;
 Moi qu'une tristesse indicible atteint
 Rien qu'à voir tomber quelques feuilles mortes.*

LA CROISSANCE DES ENFANTS

qui s'accompagne souvent

d'amaigrissement et de faiblesse

est une

cause d'inquiétude pour les familles

A la dose de 1 à 2 grandes cuillerées

La CARNINE LEFRANCQ

constitue un suraliment incomparable

dont les EFFETS sont toujours TRÈS RAPIDES



LA ROBE LONGUE, par Albert Guillaume
 Photo Braun et C^{ie}



P40822



l'antectclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —

CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34

R. C. SEINE 25.105

25^e ANNÉE
N° 264

FÉVRIER 1930

MARQUE DONNAY
de l'Académie Française

LA MORT DE MOLIERE

C'était le vendredi 17 février 1673; avant la quatrième représentation du *Malade Imaginaire*, Molière se sentait très fatigué. Sa femme et Baron se trouvaient auprès de lui; il leur avait dit ces douloureuses paroles :

— Tant que ma vie a été mêlée également de douleur et de plaisir, je me suis cru heureux; mais, aujourd'hui que je suis accablé de peines sans pouvoir compter sur aucuns moments de satisfaction et de douceur, je vois bien qu'il me faut quitter la partie; je ne puis plus tenir contre les douleurs et les déplaisirs qui ne me donnent pas un instant de relâche. Mais, ajouta-t-il en réfléchissant, qu'un homme souffre avant de mourir! Cependant, je sens bien que je finis.

Armande et Baron, effrayés, le supplièrent de ne pas jouer tout à l'heure. Il répondit en directeur charitable, paternel :

— Comment voulez-vous que je fasse? Il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre; que feront-ils si l'on ne joue pas?

Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain, un seul jour, le pouvant faire absolument.

Il joua donc avec une difficulté extrême, mais soutenu par ce devoir et cet honneur professionnels qui peuvent faire du moindre comédien un héros. Il jouait, et les spectateurs étaient secoués par le fou rire, et cela le soutenait aussi. Pourtant, quand on fut arrivé à la cérémonie burlesque, quand le Præses dit à Argan :

*Juras gardare statuta
Per Facultatem præscripta
Cum sensu et jugamento?*

en prononçant le premier *Juro*, Molière eut une convulsion; une partie des spectateurs s'en aperçut, et, lui, ayant remarqué qu'on s'en était aperçu, « il se fit un effort, et cacha par un ris forcé ce qui venait de lui arriver ». Oh! ce ris forcé, c'est horrible, et tout cela, et ce qui va suivre, pourrait s'appeler vraiment le récit de la Passion de notre poète-comédien Molière.

Il acheva pourtant de jouer; tous les chirurgiens



MOLIERE

LES BIENFAISANTS EFFETS DE LA CARNINE LEFRANCO
SE MANIFESTENT TOUJOURS DÈS LES PREMIERS JOURS
C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE REMARQUABLE

et apothicaires vinrent lui faire la révérence en cadence, et il eut la force de dire sa longue tirade :

*Grandes Doctores doctrinae.
De la rhubarbe et du séné.*

Puis, tous les chirurgiens et les apothicaires dansèrent au son des instruments et des voix, et des battements de mains et des mortiers d'apothicaires.

Enfin, quand le rideau fut baissé, Molière alla dans la loge de Baron et lui demanda ce que l'on pensait de sa pièce; et cette préoccupation d'auteur, à ce moment-là, je la trouve aussi bien émouvante. Mais il se sent plus mal qu'avant la représentation; il a un froid qui le tue; il a les mains glacées. Baron les lui met dans son manchon. Il est tout à fait mal. Vite, une chaise! Baron prête la sienne et on transporte le moribond chez lui, rue Richelieu.

Je laisse la parole à Grimarest, qui a raconté la mort du poète avec une simplicité et un réalisme, des détails naïfs qui rendent son récit plus poignant que ne l'auraient fait mille beaux ornements. C'est un tableau de primitif :

« Quand il fut dans sa chambre, Baron voulut lui faire prendre du bouillon, dont la Molière avait toujours provision pour elle; car on ne pouvait avoir plus de soins de sa personne qu'elle en avait.

« — Eh! non, dit-il, les bouillons de ma femme sont de vraie eau-forte pour moi; vous savez tous les ingrédients qu'elle y fait mettre. Donnez-moi plutôt un petit morceau de fromage de Parmesan.

« La Forest lui en apporta; il en mangea avec un peu de pain et il se fit mettre au lit. Il n'y eut pas été un moment, qu'il envoya demander à sa femme un oreiller rempli d'une drogue qu'elle lui avait promis pour dormir.

« — Tout ce qui n'entre point dans le corps, dit-il, je l'éprouve volontiers; mais les remèdes qu'il faut prendre me font peur; il ne faut rien pour me faire perdre ce qu'il me reste de vie.

« Un instant après, il lui prit une toux extrêmement forte, et, après avoir craché, il demanda de la lumière.

« — Voici, dit-il, du changement.

« Baron aiant vu le sang qu'il venait de rendre, s'écria avec frayeur.

« — Ne vous épouvantez point, lui dit Molière, vous m'en avez vu rendre bien davantage. Cependant, ajouta-t-il, allez dire à ma femme qu'elle monte. »

Armande n'était pas auprès de lui; elle envoyait valet et servante à Saint-Eustache chercher un

prêtre que Molière réclamait avec instance. MM. Lenfant et Lechat, deux prêtres habitués en ladite paroisse, refusèrent plusieurs fois de venir. Mais reprenons le récit de Grimarest :

« Il resta assisté de deux Sœurs religieuses, de celles qui viennent ordinairement quêter pendant le Carême, et auxquelles il donnoit l'hospitalité.

« Elles lui donnèrent, à ce dernier moment de sa vie, tout le secours édifiant que l'on pouvoit attendre de leur charité, et il leur fit paroître tous les sentiments d'un bon chrétien, et toute la résignation qu'il devoit à la volonté du Seigneur. Enfin, il rendit l'esprit entre

les bras de ces deux bonnes Sœurs; le sang qui sortoit par sa bouche en abondance l'étouffa. Ainsi, quand sa femme et Baron remontèrent, ils le trouvèrent mort.

« J'ai cru que je devois entrer dans le détail de la mort de Molière, pour désabuser le public de plusieurs histoires que l'on a faites à cette occasion. Il mourut le vendredi, dix-septième du mois de février de l'année 1673, âgé de cinquante trois ans, regretté de tous les Gens de Lettres, des Courtisans et du Peuple. »

On peut ajouter foi à ce récit de Grimarest, qui avait été renseigné par Baron sur tous ces événements.

Un prêtre de Saint-Eustache, nommé Paysant, que le beau-frère de Molière, Jean Aubry, était allé chercher lui-même et qu'il avait fait lever à grand-peine, arriva lorsque tout était fini.

Armande avait demandé que son mari fût inhumé dans le cimetière de l'église Saint-Eustache, sa paroisse. Le curé refusa cette sépulture, parce que



ARMANDE BÉJART
Femme de MOLIÈRE.

LA CARNINE LEFRANCO

NE FATIGUE NI L'ESTOMAC, NI L'INTESTIN, COMME LE FAIT LA VIANDE CRUE, ET SON ACTION EST PLUS ÉNERGIQUE PUISQUE,

"DANS LA VIANDE CRUE L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE, ACTIF, THÉRAPEUTIQUE, C'EST LE JUS."

DOCTEUR L. LEFRANCO
de la Faculté de Médecine de Paris





Le Docteur DESMARETS

Professeur Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris

Molière était décédé sans avoir reçu le sacrement de confession, dans un temps où il venait de représenter la comédie; la veuve fut obligée d'adresser une requête à M. de Harlay, l'archevêque de Paris, lui représentant que son mari avait communiqué à Pâques de l'année précédente et qu'à ses derniers moments, il avait demandé un prêtre avec instance. Elle ne s'en tint pas à cette requête, et fut à Saint-Germain, accompagnée par le curé d'Auteuil, se jeter aux pieds du roi. Aussitôt après la mort de Molière, Baron était allé à Saint-Germain en informer le roi. « Sa Majesté en fut touchée et daigna le témoigner. » Il n'est donc pas vraisemblable que Louis XIV renvoya avec brusquerie Armande et le curé d'Auteuil, comme on l'a dit.

Le roi invita M. de Harlay à faire en sorte d'éviter l'éclat et le scandale, et l'archevêque révoqua sa défense, à condition que l'enterrement serait fait sans pompe et sans bruit.

« Le Mardi 21 février 1673, dit un témoin, l'on a fait le convoi de Jean-Baptiste Poquelin Molière, tapissier, valet de chambre, illustre comédien, sans autre pompe, sinon de trois ecclésiastiques; quatre prêtres ont porté le corps dans une bière de bois, couverte du poêle des tapisseries; six enfants bleus portant six cierges dans six chandeliers d'argent; plusieurs laquais portant des flambeaux de cire allumés. »

Une foule incroyable de peuple s'était amassée devant la maison mortuaire. Armande en fut effrayée, ne devinant pas les intentions de tous ces gens. On lui conseilla de jeter une centaine de pistoles par les fenêtres, ce qu'elle fit en demandant qu'on priât pour son mari. Les amis du poète suivaient le convoi: chacun avait un flambeau à la main. Ses amis, c'étaient Pierre Mignard, La Fontaine, Boileau qui avait aidé à la fabrication du latin macaronique du *Malade Imaginaire*, Chapelle, qui se montrait si profondément affligé, qu'on doutait qu'il survécût à sa douleur.

Il y survécut, pourtant. Le corps fut porté au cimetière de Saint-Joseph, qui dépendait d'une chapelle auxiliaire de Saint-Eustache et enterré au pied d'une croix, disent les uns; dans un endroit plus éloigné appartenant à la maison du chapelain, disent les autres, c'est-à-dire dans une partie du cimetière qui n'était pas de la terre sainte. Ici ou là, Molière ne devait pas être laissé tranquille dans sa tombe. C'est une histoire singulière et macabre.

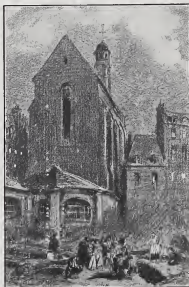
À la Révolution, en 1792, ses restes furent exhumés par deux commissaires de la section dite de Molière et de La Fontaine. Ces deux commissaires croyaient que les deux amis reposaient l'un près de l'autre, ayant négligé de consulter le registre de Saint-Eustache qui établit que le corps du bonhomme comteur et fabuliste avait été inhumé dans le cimetière des Innocents.

Mais ce qu'il y a de plus bizarre dans cette aventure extraordinaire, c'est, alors qu'on croyait que les deux amis reposaient l'un près de l'autre, qu'on alla chercher La Fontaine au pied de la croix (là, un cercueil de chêne, qui fut rencontré, *parut* être le sien), et on alla chercher Molière dans l'endroit plus éloigné dont nous avons parlé, appartenant à la maison du chapelain, dans la terre des morts. Là, on mit la main sur

des débris de planches et des ossements au hasard.

Et c'est pour recueillir la poussière de ce La Fontaine et de ce Molière problématiques, qu'Alexandre Lenoir construisit, en 1793, deux mausolées qui furent transportés, en 1817, au cimetière du Père-Lachaise et restaurés en 1875. Ils s'élèvent, aujourd'hui, à quelques pieds au-dessus du sol d'un petit terre-plein rectangulaire ainsi que le plateau d'un théâtre, autour duquel les autres tombes se disposent par rangées et serrées comme des spectateurs.

MAURICE DONNAY, de l'Académie Française.
MOLIERE - A. Foyard, Edit.



L'enterrement de MOLIERE, au Cimetière
St-Joseph de Montmartre - Dessin de ROUDA
(Bibl. Nat. Estampes)

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SERUM MUSCULAIRE ANIME ET VIVANT.
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLEOPROTEIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSSE NATURELLE EN LECITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.

HENRY DE FORGE.

LE NID ENCHANTÉ

Ah ! le triste quartier que celui-là !... Un vrai coin de province égaré dans la capitale, et de la plus humble province, de la plus morne. Une ruelle étroite, bordée de maisons basses, aux fenêtres sales, logis de pauvres gens, aux seuils tout noirs, glissants, embués d'une odeur fade.

Le hasard m'avait amené jusqu'à ce pays perdu. Avec la crise des loyers, de tous les loyers, le besoin d'un emplacement, même sombre, même délabré, pour remplir un lot d'archives utiles à garder, m'avait fait accepter, faute de mieux, un peu d'un de ces taudis.

Il me fallait hélas y passer, chaque soir, à la veillée, quelques heures, pour mettre, parmi ces papiers, l'ordre, le décor, si pénible.

Je m'y résignai, ayant hâte de faire vite, pour n'avoir plus à revenir dans cette tombe.

Mais, le premier soir, vers l'heure où ce qui restait d'animation dans la maison noire s'éteignait, un peu de vie tout à coup parut surgir, précisément à côté du logement que j'avais loué. Il n'y avait entre nous que la séparation d'une frêle cloison, si frêle qu'un rais de lumière filtrait. En collant attentivement l'oreille contre le bois, il était facile de distinguer les paroles. On entendait presque malgré soi.

Quelles lamentables existences allaient me faire connaître mon indiscretion, en cette demeure désolée, où le soleil ne venait jamais ?

A ma surprise, cependant, deux voix se mêlèrent, en sourdine d'abord, puis plus nettes, plus claires, des voix qui avaient un ton de douceur.

Quoi ! Une idylle en un pareil lieu ! Car c'était décidément une idylle. En prêtant attention, je distinguai des mots câlins, des inflexions caressantes. Les phrases étaient dites très vite, très pressantes, comme pour rattraper du temps perdu, de l'éloignement, du silence peut-être. Cela faisait une sorte de ronronnement. A n'en pas douter, c'était du bonheur, et du bonheur vrai qui s'était blotté là, à deux pas de mon lot de paperasse, sans se douter de ma présence.

— Approche-toi, plus près, petite mienne, disait-il... Je suis las, si tu savais... Et toi, n'es-tu pas trop lasse ?

— Qu'importe, grand, qu'importe ! Puisqu'on est ensemble. Le reste des heures ne compte pas... Il n'y a que le moment présent qui compte. Il n'y a que maintenant qu'on vit.

— Tu es tout pour moi.

Les deux voix se mêlaient assourdies, répétant des mots qui devaient être semblables, des mots très simples... C'était de l'encouragement surtout, comme si ces deux êtres avaient besoin de se soutenir. Mais il n'y avait entre eux nulle plainte et leur roman devait être sans complication.

Parfois je comprenais qu'un repas était pris ; il était l'occasion d'attentions mutuelles.

— Mange, grand... Tu vois ce que j'ai rapporté pour toi... Je sais que tu l'aimes... Je l'ai demandé expressément.

— Mange aussi, petite mienne... Tu as besoin de forces.

Et, chaque soir, à la même heure tardive, le refrain reprenait, aussi tendre, aussi radieux de joie attendrie...

— N'as-tu pas froid, grand ?... Es-tu bien ?...

Nulle amertume jamais... La simplicité d'être heureux.

Tout le temps que durèrent mes rangements, je pris plaisir à ce voisinage, qui m'intriguait. Mais je n'avais pas voulu troubler l'idylle. Elle était, chaque soir, comme un couplet nouveau de bonheur mystérieux pour moi. A la suite de quels événements ces deux êtres étaient-ils venus se cacher là ? Était-ce pour s'aimer ? Qui étaient-ils ?... Comment étaient-ils ?...

Ma tâche se termina. Mais je dus revenir un matin pour tout fermer. Ah ! le triste matin, sans soleil !... Jamais le quartier ne m'avait paru aussi lugubre ! On aurait dit un coin de la Cour des Miracles, à en juger par les pauvres diables que l'on rencontrait. Quand je pense que se buta contre moi cet aveugle, qui, sous un porche, depuis des années, demandait l'aumône en tirant des sons d'une petite flûte avec son nez !... Et un peu plus loin, je vis l'horreur d'une autre mendiant à la figure ébouillannée !... D'autres gueux encore, de toutes sortes... Toute une vermine de tristesse sortait de ces bouges. Quel contraste avec l'idylle délicate, heureuse, si douce qui était blottie, le soir, de l'autre côté de ma cloison !

Je n'y pensais d'ailleurs plus, lorsque, hier, ayant dû par hasard retourner à ces archives, la concierge de la maison m'expliqua que je pouvais agrandir mon local, si je voulais, le logement d'à côté se trouvant vacant.


Quoi ! le nid n'avait plus ses amoureux !

— Mais, demandai-je... j'avais des voisins ?

— Partis, monsieur. Deux infirmes, figurez-vous, qui s'étaient mis ensemble... De drôles de gens... Une honte, n'est-ce pas, que l'union de telles créatures... Pensez donc... un aveugle... Vous l'avez rencontré peut-être ?... et une femme qui a la figure toute brûlée, une figure effroyable... A-t-on idée de se mettre en ménage, quand on est dans ces états-là... Sûrement que c'était rapport à leurs sous... Les mendiants, ça thésaurise, n'est-ce pas Monsieur ?... Aussi, le propriétaire a arrêté ce scandale : il leur a donné congé. Il ne veut que du monde convenable.

Où êtes-vous maintenant, où êtes-vous blottis pauvres amoureux de douleur, chers voisins que je regrette ! Vous qu'elle appelait « grand » avec une telle tendresse dans la voix, et vous « petite mienne » si attentive, toujours, pauvres gens qui aviez tant soin l'un de l'autre, si las, tous deux, si las de l'ingrate vie...

La Carnine Lefrancq



DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF
 possède tous les avantages eueptiques de la
 viande crue sans aucun de ses inconvénients

L'HYPOTROPHIE

Qu'est-ce que l'hypotrophie ? C'est l'état de nutrition insuffisante qui conduit à la misère physiologique et constitue le syndrome initial de la tuberculose et de toutes les maladies de déchéance. Il faut traiter, de bonne heure, cet état prémonitoire, sans attendre l'apparition des lésions confirmées sur le poumon ou sur le larynx.

Le suc musculaire, sous la forme officinale de *Carnine Lefrancq* a, dans cette cure délicate, une précellence aujourd'hui reconnue de tous les praticiens. Mais il faut toujours se souvenir que la phthisie mord sans aboyer ; qu'il importe de fortifier le terrain, d'empêcher la maigreur, d'envoyer la déphosphatisation. On arrive en peu de temps à ces heureux résultats, grâce aux ferments nutritifs spécifiques recélés dans le suc des muscles, « l'un des plus beaux fleurons du modernisme thérapeutique », suivant les expressions d'un de nos maîtres en clinique.



Antiphonaire du comte de MIREPOIX, lettre Q (XVI^e siècle)
Troupe venant saisir Jésus dans le jardin des Oliviers
TOULOUSE - MUSÉE SAINT-RAYMOND



Antiphonaire du comte de MIREPOIX, lettre E (XV^e siècle)
L'adoration des Mages : Melchior, Balthazar et Gaspard le Noir
TOULOUSE - MUSÉE SAINT-RAYMOND

ADIEU

*Adieu ! Je crois qu'en cette vie
Je ne te reverrai jamais.
Dien passe, il t'appelle et m'oublie ;
En te perdant, je sens que je t'aimais.*

*Pas de pleurs, pas de plainte vaine,
Je sais respecter l'avenir.
Viens la voile qui l'emmène,
En souriant je la verrai partir.*

*Tu t'en vas pleine d'espérance,
Avec orgueil tu reviendras ;
Mais ceux qui vont souffrir de ton absence,
Tu ne les reconnaitras pas.*

*Adieu ! Tu vas faire un beau rêve
Et t'enivrer d'un plaisir dangereux ;
Sur ton chemin l'étoile qui se lève
Longtemps encore éblouira tes yeux.*

*Un jour tu sentiras peut-être
Le prix d'un cœur qui nous comprend,
Le bien qu'on trouve à le connaître
Et ce qu'on souffre en le perdant.*

ALFRED DE MUSSET (1836)

LE DOCTEUR DESMAREST

Professeur Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris



Photo Ribaud

Ernest Desmarest est né à Noyon, dans l'Oise, où il a fait ses études classiques.

Externe en 1898, interne en 1901, prosecteur en 1907, il était nommé chirurgien des hôpitaux en 1911, et agrégé en 1913.

Il est actuellement chirurgien de l'Hôpital Ambroise-Paré, à Boulogne-sur-Seine.

Le sujet de sa thèse, qu'il soutint en 1908, est le *Cancer du Cœcum*.

Depuis, le docteur Desmarest a poursuivi des études sur la chirurgie abdominale, en particulier sur la cholécystectomie, sur la chirurgie de l'intestin et du rectum ; mais il ne s'est pas rigoureusement spécialisé dans la chirurgie abdominale ; il fait aussi de la chirurgie générale.

Il s'est attaché à l'étude de l'anesthésie au protoxyde d'azote-oxygène, qu'il pratique avec succès depuis une dizaine d'années.

Le docteur Desmarest est Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Ernest Desmarest opère un malade endormi avec le protoxyde d'Azote-Oxygène.

BOV'HÉPATIC-SIROP

TRAITEMENT DES ANÉMIES GRAVES
PAR LA MÉTHODE DE WHIPPLE

LES ENFANTS D'ÉDOUARD

Tableau de PAUL DELAROCHE (voir page 16)

Cette peinture représente Edouard V et le duc d'York, enfermés dans une chambre de la Tour de Londres. Les deux jeunes princes sont assis sur leur lit; Edouard V, souffreteux, mélancolique, vêtu de noir, joint les mains, penche la tête sur le côté et s'appuie sur l'épaule de son frère. Celui-ci a la mine plus éveillée ; il est enveloppé d'une ample robe de velours noir, et il tient un livre d'heures ouvert, posé sur les genoux de son aîné, à qui il faisait la lecture, quand tout à coup un sinistre bruit de clefs est venu appeler son attention : il se retourne effaré vers la porte, dont les jointures laissent filtrer un rayon de lumière. Un petit chien regarde du même côté, dresse les oreilles et attend qu'on entre. Ce sont les assassins envoyés par Gloucester qui vont apparaître. — Ce tableau exposé au Salon de 1831, est aujourd'hui au Louvre ; c'est l'un des ouvrages les plus populaires de l'auteur, celui où se résument le mieux ses qualités et ses défauts.

GLOIRE ET POPULARITÉ

Anatole France faisait ce jour là, en compagnie de Jaurès, une conférence dans une petite ville du Midi.

L'organisateur de la réunion ne les connaissait ni l'un ni l'autre. Il ne se trompa pas cependant, quand ils débarquèrent à la gare : il s'approcha d'eux et dit à Jaurès :

— *Si je n'exagère pas*, vous êtes le citoyen Jaurès ?

— C'est la gloire, glissa Anatole France à l'oreille du tribun.

Jaurès parla le premier. Lorsque vint le tour d'Anatole France, le président de la réunion ne put jamais se rappeler que le prénom du grand écrivain. Il annonça :

— La parole est à M. Anatole.

Jaurès se pencha vers M. Anatole et murmura :

— Ça c'est la popularité !

Léon TREICH (*Histoires littéraires*)

LA CARNINE
LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps







Pantecclair

Revue Artistique & Littéraire



REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— o DIRECTION o —
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-24 R. C. SEINE 25.195

25^e ANNÉE

N° 265

MARS 1930

ALBERT ACREMANT

LES DRAMES SANS PAROLES



horreur instinctive pour le bruit. Mais d'une manière sérieuse !

Ils savaient, sans une rancune déguisée, se faire les petites concessions indispensables dans une existence commune. Quand ils se consultaient, c'était avec des prévenances. Et quand ils discutaient, c'était d'une voix toujours égale.

A la vérité, ils étaient très timides l'un et l'autre.

Lui était romancier. Son nom, Lucien Richez, n'avait pourtant jamais été au delà d'une certaine notoriété. Mais cela lui suffisait. Pour que la fortune lui vint, avec la gloire des gros tirages, il aurait fallu qu'il fréquentât des

salons, qu'il se montrât dans des cérémonies ; il s'y était toujours refusé. Modestie extrême ! disaient ses amis. En réalité : manque d'audace !

Quand il rentrait, il embrassait sa femme au front et lui disait une phrase qui ne changeait guère :

« J'espère que tu ne t'es pas trop ennuyée sans moi, ma chérie ?... »

Ce qui lui valait à peu près toujours la même réponse :

« Non. Il y a tellement de travail à faire dans un appartement. Mais je suis tout de même contente de te voir rentrer... »

Mme Richez participait d'ailleurs aux ouvrages de son mari, mais dans une mesure bien discrète. C'était à elle qu'incombait le soin de dactylographier les contes que celui-ci publiait périodiquement dans le *Grand Journal*. Elle les recopiait, les mettait sous enveloppe et les expédiait ; cette humble besogne suffisait pour qu'elle se crût collaboratrice.

Elle était loin de se douter, hélas ! du drame qui la menaçait.

Comment, à cinquante ans, un homme comme Lucien Richez pouvait-il se laisser tourner la tête par une femme divorcée qu'il connaissait à peine ? C'est cela cependant qui se produisait

LA CARNINE LEFRANCO EST LE REMÈDE HÉROÏQUE
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques.

Cette femme divorcée s'appelait Hortensia Balexka. Jolie, avec un aplomb d'aventurière, elle en imposait au romancier, qui, près d'elle, calculait quelle carrière aurait été la sienne s'il avait été aidé par une telle compagne.

Précisément parce qu'il était timide, elle le menait à sa guise. Comme elle lui aurait demandé un bijou de fantaisie, elle lui demanda un jour de l'épouser. Il fallait au préalable qu'il divorçât. Bah ! Ce devait être besogne facile. Après exactement vingt-trois ans de mariage, sa femme ne devait plus l'aimer. Ils vivaient ensemble par habitude plus que par sentiment. La séparation pourrait se faire sans chagrin.

Hortensia Balexka parlait d'une voix chaude, sur un ton aisément dominateur. Elle avait totalement convaincu Lucien Richez qui, en rentrant chez lui, n'en embrassa pas moins sa femme au front en lui disant.

« J'espère que tu ne t'es pas trop ennuyée sans moi, ma chérie ? »

— Non. Il y a tellement de travail à faire dans un appartement. Mais je suis tout de même contente de te voir rentrer... »

Pendant la soirée, il avait cherché le moyen de réaliser son projet. Bien entendu, il ne s'agissait pas pour lui de s'enfuir comme un voleur. Pour que sa conscience fût tranquille, il avait besoin de croire que le bonheur de son ménage n'était plus qu'un mot, l'amour s'étant usé. Il lui fallait pour cela une explication nette. Une fois l'évidence reconnue, la séparation s'imposerait.

Oui, mais comment deux timides peuvent-ils avoir ensemble une explication nette ?

Quand on se souviendra que Lucien Richez était romancier, on l'excusera d'avoir, en la circonstance, cherché dans son imagination un procédé nouveau.

Pour exposer à sa femme leur situation réciproque, il rédigea un conte, dans lequel il expliqua, en la prêtant à des personnages imaginaires, toute leur histoire. Pour être bien sûr d'être compris, il eut d'ailleurs le soin de citer certains détails intimes, après quoi Mme Richez ne garderait aucun doute sur la signification du récit. Comme dénouement, il faisait divorcer ses deux époux, en spécifiant que la femme, étant sans amour, s'en allait sans larmes et se retirait dans le Midi, où,

avec ses rentes suffisantes, elle coulerait des jours heureux près de sa famille...

Quand il remit ce texte à Mme Richez pour qu'elle le dactylographiât, ce ne fut pas sans émotion. Mais Hortensia Balexka serait contente. Il avait hâte d'aller lui rendre compte de son exploit.

Quand il entra, il se demandait quel accueil sa femme lui réservait.

« J'espère que tu ne t'es pas trop ennuyée sans moi, ma chérie ? » prononça-t-il d'une voix hésitante... Et l'autre de lui répondre avec la sénérité coutumière :

« Non. Il y a tellement de travail à faire dans un appartement. Mais je suis tout de même contente de te voir rentrer... »

N'avait-elle donc pas compris ? Lucien crut qu'elle avait remis au lendemain la copie du conte. Il se renseigna. Le conte avait bien été par elle tapé à la machine, relu attentivement et envoyé au *Grand Journal*.

Pourquoi se taisait-elle ? Son mutisme était incompréhensible. Evidemment, elle aussi était timide. Mais, maintenant que la situation était exposée dans sa vérité brutale et qu'il ne s'agissait plus que d'en tirer des conclusions, nullement terribles, il lui semblait qu'on pût parler. Le difficile était d'aborder la question. Or, c'était fait !

Quand le conte parut, Lucien Richez eut son explication. Sa femme en avait changé le dénouement. Les deux époux continuaient encore à divorcer, puisque le mari l'exigeait, mais la femme, qui, même après vingt-trois ans de mariage, avait gardé son amour intact, quoi qu'elle l'exprimât peut-être mal, mourait de chagrin.

C'était une réponse !

Lucien Richez la comprit. Le jour même il rompit avec l'inconnue. Mais, pas plus que sa femme ne lui signala sa collaboration accidentelle, il ne lui avoua jamais qu'il avait lu sa nouvelle conclusion. Il y a ainsi des drames sans paroles !

« J'espère que tu ne t'es pas trop ennuyée sans moi, ma chérie ? » demanda-t-il seulement avec un peu plus de douceur que de coutume, quand il entra.

« Non. Il y a tellement de travail à faire dans un appartement. Mais je suis tout de même contente de te voir rentrer », lui répondit sa femme en lui tendant les bras...

La Carnine Lefrancq

est préparée avec de la Viande de Bœuf
choisie, dans une USINE MODÈLE
où toutes les prescriptions de la Science
actuelle sont rigoureusement observées





Le Docteur Paul MATHIEU

Professeur Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris

LA CÔTE D'AZUR AU TEMPS DU ROI SOLEIL

De tous temps, la Côte d'Azur eut le privilège d'attirer les étrangers. Si, de nos jours, les hautes personnalités de l'aristocratie anglaise, espagnole, italienne et de la finance américaine viennent y villégiaturer, le *xvii^e* siècle vit les peuples du monde entier se réunir à l'abri des oliviers et des orangers, au bord de cette eau magnifiquement bleue, au pied de l'Estérel, de la Turbie, des Alpes maritimes, décors aux tonalités puissantes, aux couleurs chaudes et prestantes.

Le siècle de Louis XIV, le siècle du Roi Soleil où fleurissaient les belles manières des marquises et des courtisans, où la Cour faisait parade d'un luxe inouï, où le bon ton primait les plus graves occupations, le grand siècle fut pour la Côte d'Azur une époque de batailles, de combats et de guerres sans trêves : Espagnols, Italiens, Anglais, Autrichiens se disputèrent Cannes, Nice, Menton et Monaco. Toutes ces villes formèrent autant de petits duchés soutenant des luttes héroïques contre les envahisseurs aux différents pavillons. Peuples maritimes, pêcheurs pauvres et modestes vivant au fond des golfes, dans les creux des rochers, les habitants de la fameuse côte voyaient avec inquiétude les puissants paraître et disparaître, vainqueurs, vaincus, chassés ou envahisseurs ! Tandis que vers le Rhin, s'entrechoquaient des armées immenses où les plus illustres généraux rivalisèrent de science et de courage, l'histoire dit : « En l'hiver 1641, deux cents Menthonnais envahirent Monaco qui était alors espagnol. » Et cette phrase seule résume tous les combats livrés sur la Côte d'Azur au *xvii^e* siècle.

Il n'est, de nos jours, aucun coin de cette terre ensoleillée dont le but ne soit : attirer l'étranger. Chaque village, si petit soit-il, possède une antiquité : des fragments de remparts, la statue d'un héros, pour tout dire, une histoire ; et le touriste vient, admire et demeure stupéfait de ces châteaux, de ces forteresses, de ces ouvrages de défense. Au *xvii^e* siècle, chaque ville, si grande qu'elle fût, redoutait l'étranger.

La Renaissance italienne, avant de s'étendre par toute la Gaule s'implanta en Provence. Sous Louis XIV, cette région si cultivée, si accueillante, se replia sur elle-même, se renfermant dans une enceinte de fortifications. On aurait dit d'une époque féodale.

Les habitants ont déserté la campagne, les champs ; ils vivent réunis, méfiants, ombrageux, toujours en guerre contre le voisin, soit se défendant, soit attaquant. Ils ont serré leurs maisons l'une contre l'autre, au sommet le plus élevé de la montagne ; ils ont construit des murs énormes et, la nuit, ils veillent tour à tour sur le chemin de ronde. Ils vivent sur eux-mêmes, ils ignorent la production, le commerce, ils ne le cherchent pas, ils le craignent.

D'une petite poterne, un sentier descend raide et traître dans les cultures et le soleil n'est pas tombé que la popu-

lation rurale ne l'ait remonté hâtivement, n'ait avec vivacité fermé la porte derrière elle.

Lorsqu'une trêve est consentie, lorsque les grandes puissances abandonnent pour un temps les guerres de conquête, le peuple provençal respire ; peu à peu, il quitte son enveloppe de méfiance, les terres incultes deviennent champs labourés ; des petites maisons, des bastides, s'élèvent de tous côtés ; l'agriculteur, sa journée finie, ne remonte plus dans le village inhospitalier, dur et sauvage. Le pêcheur s'installe au bord de la mer, il construit une baraque, sa femme et ses enfants l'habitent et ils vaquent paisiblement à leurs travaux quotidiens ; le soir venu, il abandonne sans crainte ses filets sur la grève.

Tous, ils sortent des fortins et leur activité s'étend et féconde.

Un matin, au large, une voile est apparue, puis deux, trois brigantins, vaisseaux de haut bord, frégates légères et gracieuses, tous hérissés de canons, de mortiers, d'arquebuses, de piques ; ils jettent sur la côte des soldats casqués et bardés de fer, l'artillerie de campagne lourde et pesante ; ils abattent la cabane du pêcheur, ils coulent son bateau ; ils chassent devant eux l'agriculteur apeuré.



FRÉJUS

d'après une estampe du *xvii^e* siècle (Bibl. Nat. Estampes)

CONVALESCENCES
DIFFICILES



CARNINE LEFRANCO
réussit
toujours et très vite

Le soir, dans les villages, l'homme de garde a repris sa promenade sur le chemin de ronde.

Toutes les villes, toutes les bourgades de la Côte d'Azur remontent à la plus haute antiquité. Ce sont ports ayant servi de refuges aux trirèmes romaines et phéniciennes.

Le rocher de Monaco possède une légende qui lui donne un brevet d'ancienneté inégalable. Il fut, dit-on, le repaire d'Hercule qui, fatigué de ses travaux, venait chercher le repos dans ce lieu calme et abrupt. Les anciens appelaient Monaco « le port d'Hercule ».

Au XVIII^e siècle, ce fut une des stations de la marine marseillaise avec Antibes et Nice. Louis XIV fit construire des remparts, installa des canons; cela devint très vite une brillante place forte, et les vaisseaux de guerre, dans le port, étaient à merveille abrités du grand vent et des ennemis.

A côté de Monaco se trouve un petit village de pêcheurs : Menton. Durant un siècle, il fut, tantôt sous la domination du prince de Monaco, tantôt italien tantôt français et, entre temps, ville libre!

Nice la Belle soutint des sièges fameux; ville italienne avec des tendances françaises, elle fut au XVIII^e siècle gouvernée par un duc de la maison de Savoie : Victor-Amédée III. Le duc, malgré la population, adhéra à la ligne d'Augsbourg. Aussitôt Louis XIV envoya Catinat et ses vaisseaux; Nice fut bombardée mais ne capitula point; pourtant un obus tombant dans la poudrière fit tout sauter; la ville se rendit. Immédiatement après, Victor-Amédée III reprenait le dessus; les vaisseaux de guerre revinrent. Enfin la mort de Louis XIV lui apporta quelque paix.

Cannes eut une existence non moins sévère et non moins remplie de canonnades et de carnage. Depuis le X^e siècle elle faisait partie du fief de l'abbaye de Lérins; les Français et les Espagnols l'attaquèrent continuellement et cela en pure perte.

Les combats, pour cette ville, furent particulièrement cruels, la population tout entière émigra dans la montagne, construisant et habitant le petit village fortifié de Mougins. Seuls, les hommes d'armes demeuraient derrière les remparts.

Entre Nice et Cannes, Antibes devint un port de guerre important, ville exclusive de ravitaillement, que Louis XIV, obsédé par ses deux grandes rivales, ne laissa de fortifier. Les habitants succombaient sous le poids des armements. Le grand Roi, pourtant si enclin aux Arts, résolut la démolition du théâtre pour construire un parc d'artillerie.

L'Esterel, montagne aride, inculte, tombe dans la mer, sans donner lieu à aucune réunion de

pêcheurs ni d'agriculteurs; il faut arriver à Fréjus pour retrouver trace de vie.

Fréjus, de son nom romain *Forum Julii*, évita tous malheurs; elle demeura ville calme et paisible, toute au culte des Romains, de l'antiquité et des arts. Elle n'a pas d'histoire et peu à peu, n'étant convoitée par aucune puissance, n'étant secouée

ni rajeunie par aucune révolution ni guerre, elle perdit son importance, s'amoindrit et presque disparut. Louis XIV, préoccupé de combats et de conquêtes, la laissa seule et livrée à ses propres moyens; ses ruines attestaient de sa splendeur passée.

Lorsque le voyageur quittait cette côte ravagée pour entrer dans la montagne, il était immédiatement la proie des combattants des guerres de religion, et lorsqu'il y échappait, il tombait entre les mains de bandits qui l'exterminaient. Le baron des Adrets, dans l'Esterel, est une des curieuses figures de cette époque.

Maintenant le monde entier envahit la Côte d'Azur, et si des champions de différentes nationalités se combattent encore, ce n'est que pour des trophées et des challenges, à l'occasion de régates, de polo, de courses et de golf.

MAURICE JEAN-MEYAN.



LE PORT D'ANTIBES
d'après une gravure du XVIII^e siècle (Bibl. Nat. Estampes)

LACARNINE LEFRANCQ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,

l'élément spécifique, actif, thérapeutique, **C'EST LE JUS**

Dr HERICOURT

"LA ZOMOTHERAPIE" Rev. éditeur



LES PLUS BEAUX VERS.

*Les plus beaux vers sont ceux qu'on n'écrit jamais
Fleurs de rêve dont l'âme a respiré l'arôme,
Lueurs d'un infini, sourires d'un fantôme,
Voix des plaines que l'on entend sur les sommets.*

*L'intraduisible espace est hanté de poèmes,
Mystérieux exil, Eden, jardin sacré
Où le péché de l'air n'a jamais pénétré,
Mais que tu pourras voir quelque jour, si tu m'aimes.*

*Quelque soir où l'amour fendra nos deux esprits,
En silence, dans un silence qui se pâme,
Viens pencher longuement ton âme sur mon âme
Pour y lire les vers que je n'ai pas écrits.....*

EDMOND HARAUCOURT.

PRIÈRE DU MÉDECIN

*Le bon Samaritain rencontre sur la route
Qui de Jérusalem conduit à Jéricho,
Un voyageur laissé pour mort, dont il écoute
Le long gémissement qui pleure dans l'écho.*

*De vin il le réchauffe et le panse avec l'huile,
Le charge sur sa mule, et cherche des abris ;
Puis, quand il l'a bien vu, somnolent et tranquille,
Le recommande à l'hôte en acquittant le prix.*

*Seigneur, si je fus bon Samaritain moi-même,
Et si, me couchant tard et me levant matin,
J'ai consacré mes soins à celui que nul n'aime,
Vous serez en retour mon bon Samaritain.*

ROBERT DE MONTESQUIOU.

PARIS — MUSÉE DU LOUVRE



LA CONSULTATION

Tableau de Q. G. BREKEKENKAM (vers 1620-1668). — École hollandaise.

LE DOCTEUR PAUL MATHIEU

Fils d'un professeur de mathématiques spéciales au Lycée Louis-le-Grand, Paul Mathieu est né à Amiens le 14 novembre 1877.

Après des études classiques commencées au Lycée de Reims, et terminées au Lycée Louis-le-Grand, licencié es-sciences, il arrivait à l'internat en 1903, et était successivement l'élève de Tillaux, de Terrier, de Gosset et d'Albarran.

Chef de Clinique chirurgicale chez le professeur Quenu, en 1910, il était nommé chirurgien des Hôpitaux en 1913, et obtenait l'agrégation de chirurgie générale à la Faculté de Paris, en 1920.

Il fait actuellement fonction à l'Hôpital Bretonneau.

Lest travaux du docteur Paul Mathieu ont rapport à la chirurgie des voies biliaires, à la chirurgie des membres et à la chirurgie infantile.

Dans la première série, nous citerons une *Etude des rétrécissements non néoplasiques des voies biliaires principales* (*Revue de Chirurgie*, 1908), et, avec QUENU, une *Etude sur la Lithiase des branches de bifurcation de l'hépatique* (1914); et aussi, en 1928, une *Etude des oblitérations non calculeuses des voies biliaires principales*.

Dans la deuxième série, nous relevons: *Traitement des sequelles de la coxalgie*; *Technique personnelle de l'arthrodèse de la hanche*, avec WILMOTH (*Journal de Chirurgie*, 1926); *La chirurgie réparatrice de la hanche*.

Et dans la troisième série: *Procédé de cure radicale de l'hypospadias balanque*; *La péritonite généralisée à pneumocoques*, avec DUCNON et DAVIOUD; *Le traitement de l'ostéomyélite aiguë des adolescents*; *L'ostéomyélite de l'extré-*

mité supérieure du fémur; *Cyphose douloureuse et épiphysite vertébrale de croissance*; *De l'invagination intestinale*.

Le docteur Mathieu a publié deux volumes du *Précis de Pathologie externe*, en collaboration avec GILBERT et FOURNIER; *Organes génito-urinaires*, avec SCHWARTZ; *Membres, bassin*, chez Baillière, éditeur; des *Leçons sur les ulcères digestifs*, avec CARNOT; mentionnons enfin sa collaboration au *Traité de LE DENTU, DELBET et SCHWARTZ*.

Rédacteur du numéro de *La Médecine* consacré à la chirurgie depuis la fondation de ce journal, le docteur Mathieu fait partie du Comité de Direction de la *Revue d'Orthopédie et de Chirurgie de l'appareil locomoteur* (Masson, éditeur). Il a été rapporteur au Congrès de l'Association française de Chirurgie (1923), à la Société française d'Orthopédie (1926), et à la Société internationale de Chirurgie (Varsovie, 1929).

Il est membre titulaire de la Société de Chirurgie vice-président de la Société française d'Orthopédie, membre de l'Association française de Chirurgie et de la Société internationale de Chirurgie, membre honoraire de la *British Orthopedic Association*.

Il est chevalier de la Légion d'Honneur.

Mobilisé du 2 août 1914 au 15 juin 1919, le docteur Mathieu a débuté comme aide-major de deuxième classe et à fini comme médecin-chef de l'Autochir 41, après avoir été médecin-chef d'ambulance et chirurgien de secteur (V^e région).

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Paul Mathieu faisant une démonstration relative à une ostéo-synthèse.



Photo Ribaudo

LA CARNINE LEFRANCQ AGIT TOUJOURS ET TRÈS VITE

LA CARNINE LEFRANCQ
ENRICHIT LE SANG EN HÉMATIES :

Avant son emploi... 41 globules rouges
Un mois après..... 54 globules rouges
par carré d'hématimètre.

ENRICHIT LE SANG EN HÉMOGLOBINE

Avant son emploi... 8 % d'hémoglobine
Un mois après..... 9,7 % d'hémoglobine

ENRICHIT L'ORGANISME en PHOSPHORE :

Teneur en phosphore du fémur chez
le chien témoin..... 18 %
Chez le chien traité par la Carnine. 20 %



INTÉRIEUR TUNISIEN. — Femmes Arabes
Photo Leibaert et Landrock



LE PAPE BENOIT XIV

Tableau de Pierre SUBLEYRAS (1699-1749). — École française

ANÉMIES GRAVES

APPLICATION
DE LA MÉTHODE
DE WHIPPLE

Boo Hépatique Sirop

TOUS LES
FERMENTS ET
PRINCIPES SOLUBLES
DU FOIE DE BŒUF CRU

TOLÉRANCE PARFAITE

P40980



Pantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE
(SEINE)
TEL. COMBAT 01-34 R. C. SEINE 25 195

25^e ANNÉE
N° 266
—+—
AVRIL 1930

Docteur A.-H. AURENCHÉ

UN MERLE CORSE



L'abbé Mattei venait de visiter un malade dans la montagne. Il se hâtait de regagner sa paroisse de La Vasina avant la chute du jour. C'était le lendemain grande fête carillonnée et il avait fort à faire pour préparer la solennité de la procession qui devait se développer

l'après-midi autour du sanctuaire.

La route suivait la crête, dominant de très haut la mer d'un bleu intense, moirée de longs reflets qui semblaient autant de sentiers conduisant aux mystérieux jardins des profondeurs marines.

Tout à l'horizon, les îles toscanes: Capraja, Elbe, Monte-Cristo, flottaient sur l'étendue déserte et sombre, comme de grandes fleurs mauves renversées sur la nappe paisible d'un large fleuve des tropiques.

La marche avait été longue et fatigante. Le vieux prêtre entra sous l'épais couvert d'un petit bois. Il y régnait une fraîcheur délicieuse. Sa course touchait à sa fin. Un peu de repos lui permettrait de regagner son église, l'esprit et le corps en état de

repandre son ministère. Il s'assit sur un tronc centenaire, abattu en travers du sentier, un de ces pins laryx géants, qui font de prodigieux mâts de navire et balancent aux vents alisés leur rêve commencé sous le Libeccio corse au flanc des grands monts. Le Macchio étendait sa nappe mouvante et verte jusqu'aux confins du bosquet, l'entourant comme un autre océan, aussi vaste, aussi vivant, aussi lumineux que la grande mer qui brillait entre le tronc des arbres. Une immense ondulation courbait les cimes fleuries, les agitant en vagues harmonieuses, inclinant l'un après l'autre les arbustes, les fleurs éclatantes, les plantes vivaces qui forment cette extraordinaire parure et recouvrent la presque totalité de la Corse montagneuse. Une odeur grise, l'odeur "di Macchio", familière à tous les Corses et si chère à Napoléon, montait de cette étendue déserte; odeur "di Macchio", union des effluves du cyste sauvage, du thym, du genêt de miel, du romarin, du buis amer, de la germandrée acidée et de la ronce formique. Le soir, quand des voiliers passent dans les eaux corses, ils sont parfois baignés dans cette senteur puissante et sauvage, et les marins, étendus sur le pont, enivrés par la grande senteur inconnue, rêvent de vallées obscures, de rochers baignés de lune, de sources miroitantes dans l'ombre, et sentent leur cœur gonflé de

LA RAPIDITÉ ET L'INTENSITÉ DE L'ACTION DE LA
CARNINE LEFRANÇO S'EXPLIQUE PAR CE FAIT, QU'ELLE EST
PRÉPARÉE AVEC DU SUC MUSCULAIRE DE BŒUF
CONCENTRÉ, SANS ADDITION DE SANG NI D'ALBUMINE

nostalgies et de désirs ondoissants comme leurs rêves.

L'abbé Mattei songeait, pris un peu par l'odeur rustique pourtant si familière, et qui l'engourdissait lentement, rendant moins vif son désir de rejoindre ses paroissiens et de les préparer à la grande fête du lendemain. Il allait, cependant, se mettre en route, lorsqu'il entendit derrière un massif épais d'arbustes verts, le sifflet d'un merle tout proche qui animait le silence onduleux de la forêt. L'oiseau chanteur avait un gosier rare dans la gent emplumée. Tout en conservant son caractère spirituel et fantasque, son chant avait une fraîcheur et une pureté admirables. Les trilles montaient sans fin, les vocalises se balançaient harmonieuses ; jamais le bon curé n'avait ouï semblable chanteur. Il joignit les mains en muette admiration et un murmure monta à ses lèvres : on dirait un merle du Paradis.

Soudain un autre chant lui répondit, un peu lointain, se rapprochant parfois, vif et sauvage celui-là. Bientôt l'oiseau se montra aux basses branches du pin laryx, alerte, sautillant, le bec jaune ouvert, l'œil de braise noire, descendant par à-coups vers le buisson d'ou partait l'appel tentateur.

L'abbé Mattei n'aurait pas été Corse s'il n'avait suivi d'un regard passionné les évolutions de l'oiseau. Il s'était levé, la tête haute, sentant s'éveiller confusément en lui l'instinct des générations de chasseurs, ses ancêtres. Heureusement, il n'avait d'autre arme offensive — et celle-là toute morale — que le petit crucifix de cuivre passé dans sa ceinture, sans quoi le pauvre merle eut été dans une fâcheuse posture.

Mais quoi ? un sifflement bref et assourdi vibra soudain, et le chanteur ailé battit de l'aile, lança un petit cri rauque et tomba lourdement de branche en branche, comme un paquet de plumes nouées. L'abbé avait bondi vers le pauvre oiseau. Avant lui

sortit de l'ombre un méchant garmement ; brun de peau et noir de crin, le geste habile sous des habits étendus en loques, l'œil ardent de convoitise victorieuse. Il étendait la main, un cri du prêtre l'arrêta : « C'est toi ! Olivari ! Oh le vilain merle, viens ici. »

L'enfant surpris et honteux baissa le nez et vint à pas maussades devant son juge improvisé. Celui-ci lança d'une voix sévère : « Voilà donc pourquoi

je ne t'ai vu de la journée quand j'avais tant besoin de toi. Au lieu de préparer les reposoirs du Bon Dieu, pour la procession de demain, tu vas massacrer ses pauvres créatures. Tu étais là depuis ce matin : fais-moi voir ton dégât. » Et pénétrant dans la profondeur du fourré, il atteignit le refuge du jeune pirate. Un vrai petit monceau de gibier y était assemblé, rien que des merles ou presque ; et à côté, une sarbacane, l'arme silencieuse et meur-

trière aux mains de l'adroit chasseur. — « C'est abominable, quel massacre ! » soupirait le pauvre curé, ému dans sa charité universelle, devant ces petits corps inertes, aux plumes déjà ternies par la mort. — « Et c'est à cela que tu occupes ton vagabondage ? » « Tu n'es même pas venu ce matin servir ma messe, pourquoi ? » L'enfant rouge et honteux baissait de plus en plus le nez vers le sol, peiné de la colère de Monsieur le Curé qu'il aimait bien, mais n'en comprenait guère la cause, tout gamin corse étant pillard et chasseur par tempérament. « Et demain c'est la Fête-Dieu. Tu ne t'es même pas confessé. Comment recevras-tu le Bon Dieu, demain matin ? »

Une inspiration malicieuse éveilla l'œil du petit chasseur. — « Monsieur le Curé, si vous le voulez, je me confesserai tout de suite, et puis je vous accompagnerai à La Vasina, et puis je vous donnerai les merles. »

— Les merles... Le bon curé soupira : « Non, je n'en veux pas. Mais la vieille Centanna a son fils malade.

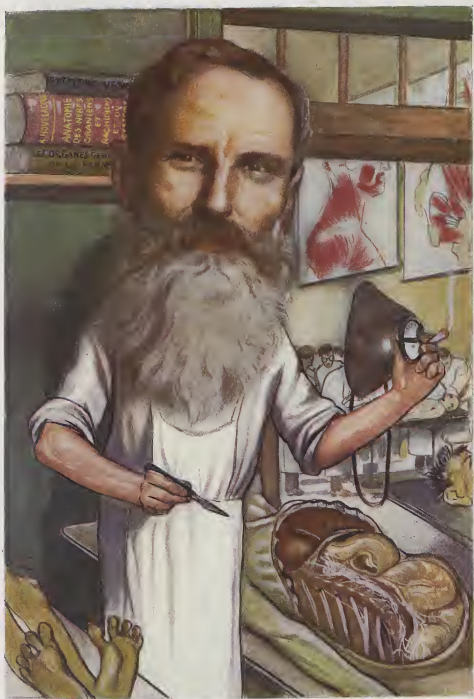


Photo Vénuscope Richard
CORSE - LE VILLAGE ET LA PLAGE DE LA VASINA

La Carnine Lefrancq



DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF
possède tous les avantages eueptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients



Le Docteur HOVELACQUE

Professeur Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris

On les lui donnera. Elle ira les vendre au marché de Bastia demain matin, et payera une visite au médecin. C'est cela. Et pour te confesser, mon enfant, je veux bien. Allons, reprends-toi un peu de tes péchés. Je t'écoute. »

Et de nouveau, assis sur le tronc séculaire, l'abbé Mattei pencha sa tête blanche vers le petit musée brun, aux yeux mi-clos, et la petite voix musicale commença : « Bénissez-moi, mon Père, parce que j'ai péché. » Bientôt, le geste du pardon rayonna dans l'air calme du soir. La tête brune s'inclina, le front couronné de cheveux blancs regarda le grand ciel lumineux, cherchant par delà la voûte mouvante des arbres le royaume de la paix éternelle.

— « Maintenant, Olivari, dit le prêtre en raffermissant sa voix, ce n'est pas tout de reconnaître tes fautes, tu me feras comme pénitence... »

Il s'interrompit un moment, regarda l'enfant à ses pieds, les lèvres entr'ouvertes, guettant la parole de miséricorde... « Puisque tu siffles si bien pour tuer les créatures du Bon Dieu, tu siffleras demain au reposoir, pour glorifier le Seigneur, pendant la bénédiction. Et tâche de bien faire. »

— « Oh oui, Monsieur le Curé, dit l'enfant tout heureux et comme allégé. Vous verrez si je sifflerai bien. Je réparerai, je vous l'assure. »

Le lendemain, dans les petites rues de La Vasina, le cortège solennel se déroulait avec la grave majesté rituelle. Selon la coutume, les maisons étaient parées de draps blancs et décorées de fleurs. Les habitants des villages du Cap Corse remplissaient les ruelles tortueuses et pavées de galets pointus. Un beau reposoir se dressait sur la place, en face du porche de la vieille église.

Lorsque la procession eut défilé, depuis le petit Enfant Jésus, portant une croix de carton bruni, plus grande que lui, entouré de deux Saint Jean-

Baptiste, tout minuscules, tout frisés, et semblant, dans leur grosse peau de mouton d'ou sortaient leurs pattes hâlées, deux gros poussins vagabonds, suivi par une demi-douzaine d'angelets de même taille, en nuages de gaze pailletée d'or et agitant des ailes de libellule, jusqu'aux groupes robustes et un peu terribles des pénitents gris, noirs, blancs, portant, trempés de sueur et fléchissant sous le faix

des crucifix énormes, resplendissants; derrière, tout le cortège des enfants de Marie, aux voix candides, des religieuses des communautés; quand le dais, portant au milieu d'un nuage blond d'encens, le voile d'or au-dessus de l'officiant, se fut arrêté devant le reposoir, nul ne fit attention à un enfant de chœur quittant le cortège et se glissant sous l'échafaudage entre les tentures.

Et lorsque le bon abbé Mattei, soulev

ant le lourd ostensor, bénit d'un geste large la foule inclinée, un sifflet doux et lointain s'éleva, surprenant les cœurs d'une émotion singulière. Un sifflet harmonieux qui monta bientôt en vocalises aériennes, vibra en notes tendues et claires, fusa en trilles triomphants, redescendit en gammes cristallines, et prolongea longuement l'attente émue de l'assistance courbée sous le geste de bénédiction! Nul dans la foule ne songeait à rire; personne, même, ne s'étonnait, tant c'était naturel et juste, et tant le sifflet du petit chasseur Olivari avait su trouver d'accents émouvants et parler aux cœurs simples de son village.

Ainsi, jadis, Jean, le Jongleur de Notre-Dame, par ses tours et ses jongleries dans la chapelle du monastère, glorifiait Madame Marie, qui fut si contente qu'elle le prit par la main, et ouvrit toutes grandes, pour lui, les portes du Paradis.

Docteur A.-H. AURENCHÉ

Extrait de : *Sur les Chemins de la Corse*
Perrin & Co, édit. Couronné par l'Académie Française.



Photo Vénuscope Richard

CORSE - PROCESSION A LA VASINA



Le plus énergique reconstituant
LA CARNINE LEFRANÇO
est préparée avec de la viande
de bœuf crue, choisie, dans une
USINE MODÈLE où toutes les prescriptions de la
science actuelle sont rigoureusement observées

FÉLIX ZIEM

COMMENT FUT CRÉÉE LA "MARCHE FUNÈBRE" DE CHOPIN

Nous étions quatre à dîner, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, chez Paul Chevandier de Valdrôme, le fils du pair de France, Avec le maître de la maison et moi, il y avait le prince Edmond de Polignac et le comte de Ludre.

Paul faisait — et non sans talent — de la peinture. Ce fut dans son atelier que s'acheva la soirée, une de ces soirées sans contrainte, où la gaieté engendre mille fantaisies. Je profitai d'un moment où la conversation menaçait de languir pour me glisser derrière un paravent, prendre à bras-le-corps un squelette et simuler une lutte avec ce macabre adversaire. Le prince de Polignac s'amusa beaucoup de la bizarrerie de mon idée. Il m'enleva le squelette, lui fit exécuter quelques pirouettes et finit par l'asseoir au piano; lui-même se tint de côté et guida sur les touches les chapelets d'osselets qui furent des doigts. Nous éteignîmes les bougies et, dans le silence, chacun de nous put interpréter à sa guise le cliquetis des ossements péniblement promenés sur l'ébène et l'ivoire.

Soudain, trois coups violents ébranlèrent les parois de la salle. Avions-nous, sans le vouloir, évoqué des Esprits ? Un frémissement courut dans l'atelier, et une voix lamentable s'éleva :

— Dieu de mes pères, ne m'abandonnez pas !

Nous éclatâmes de rire; nous avions reconnu la voix de Paul.

C'était trop prolonger la plaisanterie. Les bougies furent rallumées; et le comte de Ludre nous assura que les trois coups fatidiques étaient son œuvre; étendu sur un canapé, il avait frappé du pied la boiserie. Le squelette fut replacé derrière son paravent, et rien ne semblait sortir de l'aventure, lorsque le génie de Chopin s'en empara, pour la transformer.

Je le vis, à quelque temps de là, entrer chez moi, tel que l'a représenté George Sand, « l'imagination hantée par les légendes du pays des brouillards, assié-gée par des fantômes sans nom ». Après une nuit épouvantable, pendant laquelle il s'était débattu contre des spectres qui le froiaient, l'enlaçaient, tentaient de l'emporter en enfer, il venait chercher auprès de moi quelque repos.

Le récit de ses cauchemars me rappela ma soirée chez Paul Chevandier. Je la lui racontai. Il frissonna, parut rêver. Je remarquai que ses yeux fixaient un piano que, précisément, j'avais acheté à son intention. Oui, j'avais destiné ce piano à la musique; mais tous les arts se tiennent et, de la musique, je l'avais fait passer à la peinture. L'acajou qui le garnissait m'avait paru très propre à recevoir la couleur et, sur le panneau de gauche, — préalablement dévissé, — j'avais campé un moulin de Hollande. A cette lumière blonde, il fallait un pendant. Je pris le panneau de droite et je le décorai d'un clair de lune à Venise. Le troisième panneau fut également consacré à la peinture et le pauvre instrument ressembla à une pièce d'anatomie.

C'était ce piano-fantôme que contemplait Chopin.

— Avez-vous un squelette ? me demanda-t-il.

Je n'en avais pas; mais je lui promis que, le soir même, il en trouverait un chez moi.

J'invitai à dîner Paul Chevandier et mon ami le peintre Ricard, et, au dessert, je fis part à Paul Chevandier du désir de Chopin. Paul envoya son domestique chercher le squelette,

et nous rééditâmes la scène de la rue de la Tour-d'Auvergne. Mais, ce qui n'avait alors été qu'une plaisanterie, devint quelque chose de grand, de douloureux, de terrible. Pâle, les yeux brûlants de fièvre, Chopin s'enveloppa d'un long suaire, et, contre sa poitrine, il tint serré le squelette, le spectre de ses nuits d'insomnie. Dans un silence lugubre, des notes s'épandaient, larges, lentes acablées; une musique inentendue, insoupçonnée : la *Marche Funèbre* !

Elle se créait de toutes pièces, elle nous enlaçait, nous entraînait dans sa ronde infernale. L'artiste tentait de briser le cercle de bronze dans lequel sa pensée se voyait menacée de périr; nous croyions qu'il allait réussir à s'élever vers le ciel; mais, après un éclair de joie et d'espoir ses ailes se brisèrent, l'espoir s'évanouissait pour toujours, et retombait morne, vaincu, dans le gouffre d'où l'on ne revient pas.

Les notes se firent plus rares. Nous nous précipitâmes vers Chopin : il avait donné un si prodigieux effort, que nous le crûmes évanoui sous son linceul.

ZIEM.



CHOPIN
d'après BALLESTRIERI.

LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE

La **CARNINE LEFRANÇO**

SONT SUPÉRIEURS A CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉURALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE



LES DERNIERS INSTANTS DE TALLEYRAND

Le Comte de Saint-Aulaire, l'un des quatre témoins de la rétraction des « erreurs et des fautes » de Talleyrand (1) exigée par l'archevêque de Paris, sur l'ordre du Pape, a fait le récit, dans ses Mémoires, de ce fameux événement :

... A dix heures du soir, elle (Pauline, la petite nièce de Talleyrand) demanda de nouveau s'il ne voulait pas signer les papiers qu'elle tenait à la main. Il répondit d'une voix ferme et résolue : Je les signerai demain à six heures du matin. — Demain, peut-être ne serez-vous plus à temps, reprit timidement Pauline. — Je suis toujours arrivé à temps pour toutes choses dans ma vie, répliqua M. de Talleyrand, sans témoigner aucune émotion.

Ce dialogue avait lieu à quatre pas de moi, et me fut rapporté sur l'heure par ceux qui venaient de l'entendre. Je le tiens pour authentique...

(Revue de Paris).

(1) Talleyrand avait été, sous l'ancien régime, agent général du clergé français, puis évêque d'Autun.

MÉDICATION RÉPARATRICE

Le suc musculaire est, de toutes les préparations opothérapiques, la seule nettement réparatrice et hématogène. C'est pourquoi son mode d'emploi en pratique a, depuis longtemps, débordé les affections tuberculeuses, dans lesquelles RICHET démontra son activité spécifique. L'épuisement neuro-musculaire qui suit les fièvres graves et accompagne les maladies chroniques ; la goutte et le rhumatisme à formes cachectiques, le diabète maigre, l'albuminurie rebelle et bien d'autres dyscrasies sont devenus peu à peu, tributaires de son emploi. Cette vogue thérapeutique contre l'épuisement et la dénutrition est due, pour une grande part, au perfectionnement réalisé dans la zomothérapie primitive, par la **Carnine Lefrancq**. Aucun remède chimique ne saurait suppléer la Carnine, qui agit, avant tout, par l'affinité de ses enzymes, pour la vitalité intime des cellules vivantes.

BRUGES — MUSÉE DE L'HÔPITAL ST-JEAN



LA VIERGE ET L'ENFANT

(Portie du Diptyque de Martin van Nieuwenhove)
par HANS MEMLING (vers 1430-1494). École flamande

L'ALPHABET

*Il gît au fond de quelque armoire,
Ce vieil alphabet tout jauni,
Ma première leçon d'histoire,
Mon premier pas vers l'infini.*

*Toute la Genèse y figure,
Le lion, l'ours et l'éléphant ;
Du Monde la grandeur obscure
Y troublait mon âme d'enfant.*

*Sur chaque bête un mot énorme
Et d'un sens toujours inconnu,
Posait l'énigme de la forme
A mon désespoir ingénu.*

*Ab ! dans ce lent apprentissage,
La cause de mes pleurs, c'était
La lettre noire, et non l'image
Où la Nature me tentait.*

*Maintenant j'ai vu la Nature
Et ses splendeurs, j'en ai regret :
Je ressens toujours la torture
De la merveille et du secret,*

*Car il est un mot que j'ignore
Au beau front de ce sphinx écrit,
J'en épelle la lettre encore
Et n'en saurai jamais l'esprit.*

SULLY-PRUDHOMME.

LE DOCTEUR HOVELACQUE

Professeur Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris



Photo Ribaud

André Hovelacque est né à Paris le 29 Mars 1880.

Il a fait ses études classiques au Lycée Louis-le-Grand, et ses études médicales à la Faculté de Médecine de Paris.

En 1900, il était reçu à l'externat, et arrivait à l'Internat des Hôpitaux en 1905.

Aide d'Anatomie en 1908, docteur en médecine en 1911, docteur es-sciences naturelles en 1920, cette même année il obtenait l'agrégation. En 1927, il était nommé chef des travaux anatomiques.

Les travaux du docteur Hovelacque sont nombreux. Nous citerons, entre autres : des Recherches anatomiques d'ordres très divers, les plus nombreuses portant sur les nerfs crâniens et sur le système sympathique ; et des recherches tératologiques sur les anomalies osseuses des membres et sur les malformations vésicales.

Ses ouvrages sont les suivants : *Anatomie descriptive et topographique des racines rachidiennes postérieures*, *Les divers procédés de radicotomie*, thèse de Paris, 1911. *Anatomie des nerfs crâniens et rachidiens et du système grand sympathique*, un vol. de 880 pages avec 89 figures dans le texte, CXXI planches hors texte, (Paris, 1927, Doin édit.) ; *Anatomie des lymphatiques du poumon*, dans la *Bibliographie Anatomique*, XVII, 12 fig. ; *L'Absence congénitale du tibia*, thèse de sciences naturelles, Paris, 1920.

Mentionnons aussi une série de mémoires sur l'*Ectromélie*, en collaboration avec le professeur Rabaud, in *Bulletin biologique de la France et de la Belgique*, de 1923 à 1926 ; plusieurs articles sur l'*Exstrophie de la vessie, son anatomie, son traitement*, in *Journal d'Urologie*, 1912 ; et sa collaboration à la dernière édition du *Traité d'Anatomie humaine* de Poirier, Charpy, Nicolas articles *Veines et Organes génitaux de la femme*.

Le docteur Hovelacque est Chevalier de la Légion d'Honneur avec Croix de Guerre.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Hovelacque, chef des travaux pratiques d'anatomie, expose ses travaux sur le sympathique.

ANÉMIE PERNICIEUSE : BOV'HÉPATIC-SIROP

LE ONZIÈME SALON DES MÉDECINS

Pour la onzième fois, ce Salon s'ouvrira du Dimanche 15 au 24 Juin prochain inclus, au Cercle de la Librairie, 117, Boulevard Saint-Germain, Paris (6^e).

Médecins, Pharmaciens, Chirurgiens-Dentistes, Vétérinaires, Étudiants et leur famille sont conviés à y exposer leurs œuvres : Peinture, Sculpture, Gravure, Art décoratif.

Pour tous renseignements s'adresser au Secrétaire organisateur : M. le Docteur Paul Rabier, 84, rue Lecourbe, Paris (15^e). Joindre un timbre pour la réponse.

ÉDITION ÉPUISÉE DE "CHANTECLAIR"

Le Docteur W. Auroire, à Chabanais (Charente), serait reconnaissant à confrère pouvant lui procurer les numéros 2, 5, 6, 8 et 14 de *Chanteclair*. Faire offre directement.

LA CARNINE LEFRANCO

ne laissant aucun résidu

NE FATIGUE ni l'estomac, ni l'intestin,

NE PROVOQUE ni dégoût, ni intolérance.



LE CHIRURGIEN — Gravure de Cornelius De Sant, d'après une estampe flamande du XVII^e siècle - Bibl. Nat. Est.



LA MORT DE CLÉOPÂTRE
Tableau de Jean-Antoine Watteau — (Salon de 1717)

Ph0327



Le Fantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE

EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —

CARLINE LEFRANCO
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 61-34

R. C. SEINE 25 605

25^e ANNÉE

N° 267

MAI 1930



Alfred MÉZIÈRES

LE CHEVALIER D'EON



Phot. Nodar

masculine. Bon cavalier, il tire l'épée comme un maître d'armes. Aucun de ses contemporains ne conteste sa supériorité en escrime. Avec cela, l'esprit le plus délié et le plus entreprenant, le génie même de l'intrigue. Les détenteurs du secret du roi, les membres de ce ministère occulte que Louis XV a constitué pour servir sa politique étrangère personnelle, à l'insu de ses ministres, souvent même en contradiction avec eux, le prince de Conti, le comte de Broglie, M. Terrier, démentent bien vite le parti qu'ils pourront tirer d'un jeune homme ambitieux, prêt à tout pour se pousser dans le monde.

Il s'agit pour lui, dès le début, d'aider à rétablir les relations interrompues, depuis plusieurs années, entre la Cour de France et la Cour de Russie. Comme il fallait, avant tout, ne pas se laisser pénétrer par le chancelier Bestuchet, très hostile à l'idée d'un rapprochement, il est possible que le chevalier ait profité de sa petite

taille et de sa figure imberbe pour être admis auprès de l'impératrice Elisabeth sous une robe de femme. Lui-même fait, une fois, allusion à une circonstance de ce genre. En tout cas, ce ne fut qu'un déguisement passager. C'est bien en qualité de gentilhomme que d'Eon fut envoyé officiellement, par le ministre des affaires étrangères, auprès du vice-chancelier Woronzow, dont on connaissait les sympathies pour la France. C'est sous son costume d'homme qu'il fut reçu par la souveraine en audience solennelle. La partie secrète de la mission qui concernait le prince de Conti et le trône de Pologne n'eut pas de suites, le prince étant tombé en disgrâce à Versailles. Mais la partie officielle (la reprise des relations entre les deux Cours) réussit complètement.

La Russie abandonnait l'alliance avec l'Angleterre pour entrer dans la coalition formée par la France et par l'Autriche contre Frédéric II. Le chevalier d'Eon avait pris une telle part à ce brillant succès, qu'il fut chargé d'en porter la nouvelle à Versailles. Quoiqu'il se fût cassé la jambe en route, il arriva avant tout le monde, annonçant à la fois, la conclusion du traité avec la Russie et la victoire remportée à Prague par les Autrichiens sur le roi de Prusse. Louis XV, ravi de recevoir ces deux nouvelles de la bouche d'un de ses agents secrets et touché du courage témoigné par lui, commença par lui envoyer son propre chirurgien et, quelques jours plus tard, lui fit remettre une gratification sur le trésor royal, une tabatière d'or enrichie de perles et un brevet de lieutenant de dragons. Quelques années plus tard, d'Eon, rentré en Russie, en revenait de nouveau avec le texte d'un traité plus formel encore et d'une convention maritime.

La Cour de France l'aurait volontiers accredité dans un pays où il réussissait si bien. L'impératrice elle-même lui faisait proposer de s'attacher à son service. Mais le climat de la Russie ne convenait guère à sa

LA CARLINE LEFRANCO EST LE RECONSTITUANT DE CHOIX
contenant tous les ferments vivants du tissu musculaire.
TRÈS RAPIDEMENT, ELLE RÉGÈNÈRE LE SANG
ET RENFORCE LES DÉFENSES NATURELLES DE L'ORGANISME



Tableau de Jean-Antoine Foyers (Salon de 1864)

santé, et un service étranger ne le tentait pas. Il insista énergiquement pour rentrer dans son pays, où il espérait qu'un nouveau champ allait s'ouvrir à son activité. La guerre de Sept ans durait toujours. Pourvu d'un brevet de lieutenant, puis de capitaine, d'Eon n'entendait pas demeurer indéfiniment à la suite de son régiment, loin du théâtre de l'action. Il demanda à servir et fit avec éclat la campagne de 1761, comme aide de camp du maréchal de Broglie. Le certificat qu'il reçut en quittant l'armée atteste qu'il y avait donné des preuves « de la plus grande intelligence et de la plus grande valeur. »

Quels rêves de fortune ne dut-il pas caresser, lorsqu'il se vit traité en personnage indispensable, rappelé de l'armée et sur le point d'aller de nouveau représenter la France en Russie, non plus en subalterne, mais, cette fois, avec l'autorité et le grade d'un chef de mission ! La mort de l'impératrice arrêta ces projets. On dédommagea immédiatement d'Eon en l'envoyant à Londres, comme secrétaire du duc de Nivernais, pour conclure avec l'Angleterre la paix de 1763, négociation infiniment délicate et difficile qu'il avait paru nécessaire de confier à un des plus grands seigneurs de France, à un diplomate de beaucoup d'envergure en lui adjoignant le plus avisé et le mieux informé des collaborateurs. D'Eon s'acquitta si bien de ses nouvelles fonctions, qu'il fut chargé, à la fois par l'ambassadeur de France et par le gouvernement anglais, de porter à Versailles les ratifications de la paix.

**

La paix conclue, le duc de Nivernais n'avait plus rien à faire à Londres. En attendant qu'il fut remplacé, d'Eon entra à l'ambassade, chargé de l'intérim, avec le titre de ministre résident. Son rêve se réalisait. Il occupait un des grands postes de l'Etat, provisoirement il est vrai, mais avec la conviction que ce provisoire deviendrait définitif. Ce fut le point culminant de sa carrière et ce fut aussi, sans qu'il s'en doutât, la cause de sa perte. Au moment où tout lui souriait, où il entrevoyait le plus brillant avenir, le gouvernement français envoyait en Angleterre un ambassadeur auquel il aurait fallu beaucoup de tact pour se faire accepter et obéir par un homme aussi plein de lui-même, aussi pénétré de son importance que le chevalier. Malheureusement pour celui-ci, le successeur du duc de Nivernais, le comte de Guernsey, brave soldat, bon homme de guerre, mais d'esprit court et peu souple, manquait d'expérience diplomatique. Il ne sut ni ménager son subordonné, ni tenir compte des espérances qu'avait pu faire naître en lui le titre de ministre résident et même de ministre plénipotentiaire.

Les honneurs avaient tourné la tête de d'Eon. Au fond, il se croyait fait pour gérer l'ambassade d'Angleterre ; en se comparant à son chef, qu'il avait déjà jugé dans la campagne de 1761, il s'attribuait un

mérite très supérieur à celui d'un homme dont la faveur avait pu faire un diplomate sans l'investir d'aucune des qualités de l'emploi. Il obéissait volontiers au duc de Nivernais, parce qu'il l'admirait. Il refusait son obéissance au comte de Guernsey, parce qu'il le jugeait incapable. Ni prières ni menaces, ni même un ordre formel du roi et la signification officielle

de son rappel ne purent le décider à reconnaître l'autorité de l'ambassadeur. La guerre éclata donc entre les deux représentants de la France, au grand amusement et au grand scandale de la galerie, c'est-à-dire de la société anglaise tout entière. D'Eon se savait protégé par les lois du pays, par le respect admirable qu'ont les Anglais pour la liberté individuelle. Son extradition ayant été demandée par le gouvernement français, le roi d'Angleterre exprimait le regret de ne pouvoir accueillir la demande, les lois du royaume ne lui en laissant pas le pouvoir. Si, au contraire, le chevalier portait plainte contre l'ambassadeur, s'il accusait celui-ci d'avoir voulu le faire empoisonner, il se trouvait un tribunal pour prendre le parti du faible contre le fort et condamner Guernsey. D'Eon profitait en même temps de la liberté de la presse pour accabler son rival sous une série de pamphlets, où il le livrait tantôt au ridicule, tantôt à l'indignation publique.

Son audace venait, en grande partie, de ce qu'il tenait entre les mains depuis de longues années, des fils de la diplomatie occulte du roi.

Les papiers compromettants dont il était dépositaire et dont il défendait énergiquement le secret, lui paraissaient une garantie suffisante pour que le souverain lui sût gré de sa discrétion et ne le livrât jamais complètement aux vengeances de ses ministres. Il se trompait dans ses calculs, en croyant conserver, par ce moyen, une situation officielle, mais il ne se trompait pas sur l'embarras dans lequel il mettait le roi. Louis XV avait une telle peur que sa politique souterraine ne fût découverte par ses ministres, que ce fut lui qui entra en composition avec son agent. De guerre lasse, pour en finir avec les inquiétudes que lui causait la résistance du chevalier, il lui offrit une pension annuelle de douze mille livres et le lui annonça dans une lettre écrite de sa propre main.

C'est été parfait, si la pension avait été payée régulièrement ; mais elle ne l'était pas toujours. Dans les intervalles, le chevalier se lamentait et se plaignait de mourir de faim. C'est à cette époque que remonte l'idée de son changement de sexe. Un libelliste, à la solde du comte de Guernsey, l'avait, le premier, lancée dans le public. L'extérieur frêle de d'Eon, sa taille petite et élancée, les traits de son visage presque imberbe, prêtaient à l'illusion. On ne lui connaissait d'ailleurs, aucune intrigue, aucune aventure d'amour. Chaque fois qu'on lui avait proposé un mariage agréable ou avantageux, il s'était dérobé avec empressement. Le bruit que le chevalier pourrait bien être une femme déguisée commença à se répandre dans les cercles de



Hb., Nat. Est.

LE CHEVALIER D'EON

LACARNINE LEFRANÇO

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,

l'élément spécifique, actif, thérapeutique, C'EST LE JUS

Dr HÉRICOURT
"LA ZOMOTHERAPIE" Rueff, éditeur.





Le Professeur André LÉMIERRE
De la Faculté de Médecine de Paris

Londres. Chez ce peuple amoureux d'excentricités, où les paris sont si fréquents et si originaux, on se mit avec fureur à parler pour ou contre. Cette singulière énigme devint la curiosité du jour. Les journalistes, les dessinateurs, les chansonniers s'en emparèrent comme du sujet à la mode. Les femmes, surtout, s'intéressaient à la question. Quelques-unes l'interrogeaient même directement.

* *

D'Eon ne répondait rien ; mais, tout en faisant le mort, il réfléchissait aux avantages qu'il pourrait tirer de sa métamorphose. Le roi, vieillissant, se désintéressait du secret que les ministres avaient fini par surprendre. Le rôle de l'ancien agent paraissait définitivement terminé. Puisque le public s'obstinait à lui attribuer le sexe féminin, pourquoi ne profiterait-il pas d'un état d'esprit auquel il n'avait pas contribué, pour se créer une popularité, une célébrité nouvelles, en augmentant du même coup ses ressources pécuniaires ?

Voulant tirer parti de la circonstance pour se faire payer très cher les services qu'il a rendus, il envoya à Louis XVI, qui vient de monter sur le trône, le plus impertinent compte d'apothicaire qu'on puisse imaginer. Il réclame, avec ses appointements de capitaine pendant quinze années, le remboursement des dépenses qu'il a faites lorsqu'il gérait l'ambassade par intérim, et les frais "immenses" que lui a occasionnés son séjour à Londres. Il fait entrer en ligne de compte les cadeaux qu'on l'a empêché de recevoir et l'entretien de ses vignes de Bourgogne. En tout la bagatelle de deux cent cinquante mille livres.

Il importait, néanmoins, de ne pas laisser entre les mains du chevalier les documents secrets dont il aurait pu faire un mauvais usage. Au nom du roi, Vergennes entreprit la négociation, dont il chargea un des esprits les plus avisés du siècle, Beaumarchais lui-même. Voici donc en présence, à Londres, deux des hommes qui représentent le mieux, à cette époque, le génie de l'intrigue. Lequel des deux l'emportera sur l'autre ? Il n'y eut, en réalité, ni vainqueur, ni vaincu. M^{lle} Homberg et Joussetin (1) croient que Beaumarchais fut mystifié. Il s'apitoya, en effet, sur le sort de cette pauvre fille si longtemps persécutée, condamnée depuis sa naissance à porter le costume masculin. D'Eon, à bout de ressources, se sentant acculé dans ses derniers retranchements, comprenant que, cette fois, il était définitivement perdu s'il ne rentrait pas en grâce auprès du roi, joua la comédie de la sensibilité. Il essaya d'attendrir et il attendrit, en apparence, son adversaire. Mais Beaumarchais ne fut peut-être pas aussi dupe qu'il en eut l'air. Car, aussitôt que d'Eon, avec une feinte émotion, lui eut confessé qu'il était une femme, il le boucla dans son rôle de femme et ne lui permit plus d'en sortir. On lui accorda bien une partie de ce qu'il demandait ; la transformation de son ancienne pension annuelle en une rente viagère du même chiffre et un sauf-conduit pour rentrer en France ; mais

on y mit pour condition absolue que, par un acte écrit, il se reconnaît lui-même comme appartenant au sexe féminin et qu'il en porterait désormais le costume sans pouvoir reprendre ses habits d'homme. En exigeant cette condition, Beaumarchais entendait couper court aux incertitudes, aux provocations, aux menaces dont, depuis quinze ans, d'Eon fatiguait la France et l'Angleterre.

L'événement lui donna raison. Ce que pouvait se permettre un ancien capitaine de dragons n'était plus permis à une femme, dont chacun attendait plus de réserve et plus de tenue. Cela était si vrai que d'Eon, avec son caractère impétueux et passionné, eut beaucoup de peine à se cantonner dans son nouveau rôle. Non seulement, il ne savait ni s'habiller ni marcher avec un corsage, des jupes et des souliers à hauts talons, mais il lui échappait, de temps en temps des propos à la dragonne qui trahissaient l'ancien cavalier. Il lui-même, un jour, s'excéda de cette perpétuelle contrainte, qu'il reprit délibérément ses habits d'homme. Mais la police veillait. On l'enferma au fort de Dijon jusqu'à ce qu'il eût changé de costume. Il comprit désormais, qu'il ne serait pas le plus fort, et il se résigna. Ce fut sa dernière incartade.

Une consolation lui restait : le bonheur de faire parler de lui. L'étranger de ses aventures, le contraste entre son menton rasé, ses allures cavalières, ses propos de corps de garde et sa qualité de femme, excitaient une curiosité universelle. Cette société frivole, sur le point de mourir, recherchait tout ce qui pouvait réveiller ses sens blasés, lui donner l'impression de l'originalité et du mystère. D'Eon attirait comme Cagliostro. Les femmes les plus belles et les plus élégantes, les grands seigneurs, les gens de cour, de finance et de robe, essayaient de le déchiffrer, comme on déchiffre une énigme. Lui, satisfait de sa popularité, savourant ses triomphes, se faisait souvent prier et ne se donnait que du bout des lèvres. Nature tout à fait exceptionnelle, dans ce siècle de la galanterie, il n'a fait la cour à personne, il n'a aimé personne. Il a concentré toute son attention sur lui-même. Par cette hypertrophie du moi, il est bien le contemporain de Rousseau, l'apôtre du sens individuel ; mais il ne s'y mêle aucune dose de cette sensibilité que Rousseau a mise à mode.

Ce qui, chez beaucoup de ses contemporains, se transforme en effusion de sentiments, se manifeste chez lui, par quelque chose de sec, de pratique et de personnel. Il n'a aucun besoin d'être aimé, mais il a un besoin immodéré d'attirer l'attention. Il appartient déjà au dix-neuvième siècle par son goût du bruit, de la réclame, du cabotage. Comme Mirabeau et comme Beaumarchais, il a compris un des premiers, par l'exemple de l'Angleterre, le parti qu'on pouvait tirer de la presse pour se créer une réputation, pour occuper de soi ses contemporains et faire entrer définitivement son nom dans leur mémoire...

Alfred MÉZIÈRES, de l'Académie Française



PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS
d'après C.-N. Cochin, Bibl. Nat. Est.

(1) Un aventurier au XVIII^e siècle, Plon, Nourrit & C^o, éd.

LA CARNINE
LEFRANCQ

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps



RENÉ VALLERY-RADOT

LE MARIAGE DE PASTEUR

Le nouveau recteur de l'Académie de Strasbourg, arrivé depuis le mois d'octobre, était M. Laurent. Il n'avait aucune parenté avec le chimiste du même nom, et la place qu'il allait prendre dans la vie de Pasteur devait dépasser de beaucoup celle qu'Auguste Laurent avait eue un moment, lorsqu'ils travaillaient ensemble dans le laboratoire de Balard.

Après avoir débuté à Paris, en 1812, comme maître d'étude au Lycée Louis-le-Grand, qui était alors lycée impérial, M. Laurent avait été, en 1826, principal du collège de Riom. Il y trouva plus de professeurs que d'élèves. Trois écoliers seulement représentaient le personnel enseignant. Grâce à M. Laurent ce chiffre de trois se changeait bientôt en cent trente-quatre. De Riom, il fut envoyé à Guéret, puis à Saintes pour relever un collège à la veille de disparaître. Lutte entre le maître et l'ancien principal, refus de subvention de la part de la ville, on était en plein désarroi. Il arriva et la paix se fit.

« Ceux qui l'ont connu, écrivait M. Pierron dans la *Revue de l'Instruction publique*, ne s'étonneront guère qu'un homme si intelligent et si actif, d'un cœur si bon et si chaud, d'un esprit si vif et si aimable, ait opéré de pareils miracles. »

Partout où il fut nommé, à Orléans, à Angoulême, à Douai, à Toulouse, à Cahors, il opéra le même charme qui vient de la bonté. A Strasbourg, il avait fait de l'Académie la vraie maison de famille d'universitaires, très simple et très accueillante. Mme Laurent était une femme modeste voulant passer inaperçue, mais ne réunissant pas à cacher des qualités exquises de caractère, d'esprit et de cœur. L'aînée de ses filles était mariée à M. Zevort, dont le nom devait être deux fois cher à l'Université. Les deux autres filles, élevées dans l'habitude d'une vie de travail et au spectacle d'un dévouement qui leur semblait la chose la plus naturelle du monde, donnaient à la maison la gaieté de leur jeunesse.

Quand Pasteur vint faire sa visite d'arrivée, il eut le sentiment que le bonheur était là. Il avait vu à Arbois comment, à travers les difficultés quotidiennes du travail manuel, ses parents avaient une façon élevée de juger la vie, de l'apprécier avec ce goût de perfection morale qui seul donne à l'existence, si humble qu'elle soit, sa dignité et sa grandeur. Il retrouvait dans cette famille, plus indépendante que la sienne, la même manière de considérer la vie, et malgré les grandes différences d'instruction, la même simplicité d'âme.

Entrer dans une famille inconnue et, dès les

premiers regards, dès les premiers mots échangés, deviner qu'il y a, de part et d'autre, des liens mystérieux, se sentir immédiatement en pleine confiance, comment Pasteur aurait-il échappé au charme de ces impressions ? Le soir, au restaurant où se réunissaient les jeunes professeurs, il entendait vanter l'esprit de justice et de bienveillance du recteur ; chacun parlait avec respect de cette famille si unie.

Dans une des soirées intimes données par M. Laurent, Bertin disait de Pasteur :

— C'est un piocheur comme on en voit peu, rien ne le distrait de son travail.

La distraction vint cependant, et elle fut assez forte pour que, dès le 10 Février, quinze jours seulement après son arrivée, Pasteur adressât à M. Laurent cette lettre officielle :

« Monsieur, une demande d'une haute gravité, pour moi et pour votre famille, vous sera faite sous peu de jours ; et je crois de mon devoir de vous adresser les renseignements suivants qui pourront servir à décider votre acceptation ou votre refus.

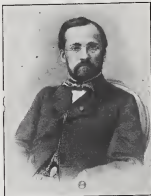
« Mon père est tanneur à Arbois, petite ville du Jura. Mes sœurs remplacent auprès de mon père, pour les soins du ménage et du commerce, ma mère, que nous avons eu le

malheur de perdre au mois de mai dernier.

« Ma famille est dans une position aisée, mais sans fortune. Je n'évalue pas à plus de cinquante mille francs ce que nous possédons ; et, quant à moi, je suis décidé depuis longtemps à laisser intégralement à mes sœurs tout ce qui me reviendra en partage. Je n'ai donc aucune fortune. Tout ce que je possède c'est une bonne santé, un bon cœur et ma position dans l'Université.

« Je suis sorti, il y a deux ans, de l'École normale, agrégé pour les sciences physiques. Je suis docteur depuis dix-huit mois et j'ai présenté à l'Académie des Sciences quelques travaux qui ont été bien accueillis, le dernier surtout. Un rapport très favorable, que j'ai l'honneur de vous remettre en même temps que cette lettre, a été fait sur ce travail.

« Voilà, Monsieur, toute ma position présente. Quant à l'avenir, tout ce que je puis en dire, c'est que, sauf un changement complet de mes goûts, je me consacrerai à des recherches chimiques. J'ai l'ambition de revenir à Paris, lorsque, par mes travaux scientifiques, je me serai acquis quelque réputation. M. Biot, m'a parlé plusieurs fois de songer sérieusement à l'Institut. Dans dix ou quinze ans peut-être, je pourrai y songer si je continue à travailler assidûment. De ce rêve, autant



Bibl. Nat., Ed.

LOUIS PASTEUR EN 1865

d'après une lithographie de LUMIERER



LA
CARNINE LEFRANÇO
renferme tous les Ferments Vivants
du
Suc Musculaire



en emporte le vent ; ce n'est pas lui du tout qui me fait aimer la science pour la science.

« Mon père viendra lui-même à Strasbourg faire cette demande en mariage.

« Recevez, Monsieur l'assurance de mon profond respect et de mon dévouement.

« J'ai eu vingt-six ans le 27 Décembre dernier. »

— Comme la réponse définitive avait été ajournée à quelques semaines : « Je crains, écrivait-il dans une lettre à Mme Laurent, que Mlle Marie ne s'attache trop aux premières impressions, qui ne peuvent m'être que défavorables. Je n'ai rien, ajoutait-il, de ce qui peut plaire à une jeune fille. Mais mes souvenirs me disent que, quand j'ai été beaucoup connu des personnes, elles m'ont aimé. »

De ces lettres pieusement conservées, il a été permis d'extraire encore des passages comme celui-ci :

« Tout ce que je vous demande, mademoiselle, écrivait-il après avoir reçu l'autorisation de s'adresser directement à elle, c'est de ne pas me juger trop vite. Vous pourriez vous tromper. Le temps vous dira que, sous ce dehors froid et timide qui doit vous déplaire, il y a un cœur plein d'affection pour vous. »

Puis, comme s'il se reprochait d'abandonner un peu trop le laboratoire, il écrivait, à la date du 3 Avril : « Moi qui aimais tant mes cristaux ! »

Heureuse période ! Son père et sa sœur Joséphine arrivèrent à Strasbourg. La demande accordée, le père repartit pour Arbois, Joséphine resta. Elle put tenir ce ménage de garçon et vivre d'une vie de tous les jours avec ce frère qu'elle aimait avec un mélange d'orgueil, de tendresse et de protection. Dans sa générosité de sœur vraiment dévouée, elle acceptait que ce rêve fût court. Le mariage était fixé au 29 Mai.

« Je crois, écrivait Pasteur à Chappuis, que je serai très heureux. »

Et, dans des lignes, qui résumaient, à elles seules, le présent et l'avenir :

« Toutes les qualités que je pouvais désirer pour une femme, je les trouve en elle.

« Il est amoureux, diras-tu.

« Oui, il me semble que je n'exagère rien et ma sœur Joséphine est tout à fait de mon avis. »

René VALLERY-RADOT.

(La Vie de Pasteur, Paris, Hachette, édit.)

ORLÉANS - MUSÉE JEANNE-D'ARC

A UNE BOURSE

*De doigts mignons œuvre mignonne,
Petit filet de soie et d'or
Charmant toi-même et plus encor
Charmant par la main qui le donne,
Va, ne crains pas que je t'ordonne
D'enfermer un pauvre trésor.*

*D'argent, les rimeurs n'en ont guère ;
Mais en eussent-ils par monceau,
Il valerait ton frais réseau.
Ton destin sera moins vulgaire,
Et tu seras le reliquaire
De mon cœur et de mon cerveau.*

*J'emplirai tes mailles de soie
De mes vers les plus parfumés,
De ces confidentes bien-aimés
Que nous ne voulons pas qu'on voie,
Car dans leur plis sont notre joie
Et nos désespoirs enfermés.*

*Et quand l'âge, glaçant la source
De la joie et de la douleur,
Laissera languir sans chaleur
Mon âme à la fin de ma course,
Je t'offrirai, petite bourse
Qui tiens l'épargne de mon cœur.*



PORTRAIT DE JEANNE D'ARC

Peinture anonyme exécutée en 1381, pour la Municipalité d'Orléans.

EMILE AUGIER.

LE PROFESSEUR ANDRÉ LEMIERRE

André Lemierre est né à Paris le 30 Juillet 1875. Après des études classiques faites à l'Ecole Monge, il commençait sa médecine, et arrivait à l'externat en 1897. En 1900, il était reçu interne ; puis médecin des hôpitaux en 1912, et agrégé en 1913.

En 1926, il obtenait la chaire de Bactériologie à la Faculté de Médecine de Paris.

Il est actuellement médecin de l'Hôpital Bichat.

Avec le professeur Widal, en 1903, le docteur Lemierre a fait un travail sur la pathogénie des œdèmes brightiques. Puis il se livra à des recherches sur l'hémoculture (1904) ; sur l'infection descendante des voies biliaires et urinaires (1907-1912) ; sur l'épreuve des hémocopies (1910-1914) ; sur les ascites et les hydropisies (1922-1924) ; sur l'azotémie (1922-1924) ; sur l'urémie cérébrale (1923-1924) ; sur les abcès et les gangrènes du poulmon (1921-1928) ; sur la saignée (1926).

Ses principaux ouvrages sont les suivants : *Médications des Œdèmes*, avec le professeur Widal, dans la *Bibliothèque de Thérapeutique* de Gilbert et Carnot (J.-B. Baillière, 1911) ; *Téjanos*, dans le *Traité de Pathologie médicale et de Thérapeu-*

que appliquée (Maloine, Paris, 1921) ; *Fièvres typhoïdes et paratyphoïdes*, en collaboration avec F. Widal et P. Abrami (*Nouveau Traité de Médecine*, Masson, 1921) ; *Colibacillose*, en collaboration avec le professeur Widal (*Nouveau Traité de Médecine*, Masson, 1921).

Tout en faisant de la médecine générale, le docteur Lemierre a surtout porté son attention sur les maladies infectieuses, et la bactériologie du sang a été de sa part l'objet de minutieuses recherches.

Il était donc particulièrement désigné pour la chaire de Bactériologie. Secrétaire général du Congrès français de médecine de Paris en 1922, le professeur Lemierre est allé au Canada, en 1925, faire, dans les Universités de Québec et de Montréal, des conférences sur les néphrites, conférences qui eurent un grand succès.

Le professeur Lemierre est Chevalier de la Légion d'Honneur avec Croix de Guerre.



Phot. Robard

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur A. Lemierre, dans son service de l'Hôpital Bichat, un des plus encombrés de Paris.

LA CARNINE LEFRANCQ, Suc Musculaire de Bœuf CRU CONCENTRÉ représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN, ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT

MÉDECINE INFANTILE

Les enfants chétifs, disposés au rachitisme et à la scrofule, les petits descendants d'arthritiques, de tuberculeux et de syphilitiques, peuvent modifier notablement leurs prédispositions morbides, par le moyen du suc musculaire. La croissance irrégulière, la convalescence difficile, la langueur cardio-respiratoire, mènent peu à peu à la chloro-anémie et à la banqueroute vitale. Faites intervenir dans le traitement la *Carnine Lefrancq* (ce qui n'exclut nullement, d'ailleurs, les autres médications) et vous verrez la nutrition organique subir un véritable coup de fouet : sans réaction congestive secondaire, les épuisés du sang et du système nerveux voient leur constitution se régénérer et leur fonctionnement passer, peu à peu, sous des lois vraiment physiologiques. Or, comme l'a dit le Père de la Médecine, « c'est au berceau surtout qu'il faut prendre l'homme ».



EN COCHINCHINE - CHAUDOC Phot. Maassot
Autour de la montagne "Niu-Sam".



PASTORALE

Tableau de François Boucher (1703-1770). — École française.

ANÉMIES GRAVES

APPLICATION
DE LA MÉTHODE
DE WHIPPLE

Boo Hépatie Sirop

TOUS LES
FERMENTS ET
PRINCIPES SOLUBLES
DU FOIE DE BŒUF CRU

TOLÉRANCE PARFAITE



L'Éclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— DIRECTION —
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)
TÉL. COMBAT 01-34 R. C. SEINE 25.195

25^e ANNÉE
N° 268
JUN 1930

EDMOND PICARD

LA PATRIE

...À l'Université de Bruxelles, où j'étudiai pour la puérile conquête des diplômes, mes idées sur la place que j'occupais parmi mes semblables prirent rapidement une autre direction.

Je devins humanitaire et cosmopolite !
C'était l'esprit de l'enseignement libéral philosophique de l'époque. La Fraternité universelle était sentimentalement prêchée. On criait : Plus de frontières ! comme on criait ingénuement, sans se douter de l'affreux et cruel égoïsme de la formule : Laissez faire, laissez passer ! Je crus, avec les autres, que noire espèce était une ; que tous les hommes étaient fongibles ; que l'uniformité de croyances et de tendances n'était qu'affaire d'éducation et de législation avisée ; que la Raison, la déesse, l'idole Raison pouvait tout approprier, et que l'âge d'or, l'âge messianique, dépendait des bons syllogismes et d'une logique sévèrement et géométriquement pratiquée.

Et je devins un citoyen du Monde ! Je fus un des innombrables Anacharsis Clootz, « représentant du genre humain », qui pullulaient en cet âge à peine écoulé et déjà légendaire, et dont des échantillons attardés circulent encore parmi nous.

C'est avec cette conception d'une naïveté chevaleresque que j'entrai au Barreau vers vingt-cinq ans et que je commençai ma vie de « fonctionnaire social » dans le groupe national belge où le sort m'avait définitivement enrôlé. Mais peu à peu, la pression tantôt dure, tantôt douce, mais toujours insurmontable, des réalités, la vue, aussi, plus pénétrée, du milieu qui m'enserrait, facilitée par des études extra-professionnelles qui, sans lassitude, me séduisirent et massèrent ma cérébralité, opérèrent un déplacement dans ces convictions d'apparences si magnanimes.

La Vie, la Vie puissante et tenace, se chargea d'une œuvre constante de rectification par laquelle

la fragilité des combinaisons purement intellectuelles me fut insensiblement attestée. Les élégantes symétries des échafaudages de la logique purement formelle apparurent dans leur vanité de charpentes branlantes derrière le faste trompeur des toiles de pur décor. Par des coups imprévus et répétés, par des poussées irrésistibles, je fus ramené d'étape en étape aux réalités positives, à l'observation des faits naturels en si violent contraste avec les imaginations des systèmes exclusivement psychiques.

Je compris ce que c'est que « le travail malsain de l'homme de cabinet ». Elle me fut révélée, l'horreur de l'abondante Nature pour les uniformisations sectaires et intranquillantes des doctrines d'un bloc frénétiquement éprises du besoin d'imposer au monde entier leur intolérance. Je vis l'inépuisable et merveilleuse diversité des phénomènes. Je sentis la force qui entre en nous quand un accord s'établit entre les inévitables spécialités d'un être et l'ambiance d'où cet être a surgi et dans laquelle il se meut et agit.

Alors (ce fut vers la quarantaine) une affectuosité commença à bourgeonner pour le milieu où baignait ma vie, en même temps que naissait et grandissait la répugnance pour ces œuvres de raisonnement à vide auxquelles j'avais longtemps demandé le secret des choses et la direction de mes actes. Chaque jour je me sentis mieux vivre en cherchant des points d'appui dans les réalités en mouvement autour de moi et dans les conseils muets des instincts que je sentais en moi. Précédemment je soumettais tout cela au contrôle pédantesque et amoindrissant de « ma raison » crue, la pauvre petite mécanique, un instrument infaillible, et je ne sentais dans une perpétuelle contrainte, sous un régime de convenu et d'artificiel auquel résistait avec entêtement la réalité. Maintenant une harmonie, simple et bienfai-

LA CARNINE LEFRANCQ N'A PAS DE SIMILAIRES

PARCE QUE, SEULE, ELLE EMPLOIE DU SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ

:: c'est-à-dire privé de la majeure partie de l'eau qu'il contient ::

C'EST UNE MÉDICAMENT VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ

sante, s'inaugurait entre les mille éléments dont l'assemblage me constituait et la terre sur laquelle je vivais, et les hommes avec qui je menais, laborieuse ou paisible, joyeuse ou morose, la même vie sociale, imprégnée des mêmes souvenirs, illuminée des mêmes espoirs, attristée des mêmes craintes ou des mêmes traverses, s'agitant dans les mêmes luttes !

Je commençai à aimer mon pays ! Je voulus en être, intimement.

Tant de conceptions étroites et ridiculement chauvines ont discrédité les mots Patrie et Patriotisme, qu'il importe de préciser le sens qu'ils prirent alors dans mon âme et qu'ils y ont encore en une efflorescence que je crois définitive.

Cela ne s'accompagnait d'aucune idée glorieuse, d'aucune hiérarchie vaniteuse entre les peuples, d'aucune tendance à la haine, au mépris, au dédain des nationalités étrangères, d'aucune folle de domination ou de prépondérance, d'aucun orgueil. Ce n'était pas même, comme émotion dominante, l'affection sentimentale, souvent célébrée, pour le milieu où j'étais né, pour les touchants souvenirs d'enfance, pour les lieux imprégnés du parfum des premières amours, des premières joies, des premières douleurs. Une aichimie plus profonde et plus pénétrante avait travaillé mon intimité. Je m'étais rendu compte qu'ainsi qu'une plante faite au sol, au climat, à la latitude, je ne pouvais complètement pousser et fleurir, sentir circuler une sève riche et vigoureuse soit dans mon corps, soit dans mon cerveau, qu'en m'attachant obstinément à ce pays qui m'enveloppait et à sa colonie humaine fraterielle, à ses mœurs, à ses traditions, à ses tendances historiques sortant de son passé et gonflées de son avenir ; qu'il ne s'agissait pas de rechercher ce qui était théoriquement mieux, ni d'établir un schéma réglementaire applicable à une humanité idéale, mais de s'abandonner à la bienfaisante équation d'un être avec son milieu naturel. Je compris que de là viennent la force et la santé matérielle et morale. Je compris que, dans l'obscurité des règles applicables à nos actions, c'était le principal, sinon l'unique devoir. Je compris que là résidait le seul vrai Patriotisme, le seul excusable ; le seul salutaire et élevé sentiment de la Patrie s'enchantant avec sa spécialité de pierre précieuse, sans lui nuire, l'harmonisant au contraire dans le fort amour plus large mais plus vague de l'Humanité.

Elle se révélait, elle se manifestait enfin à moi, comme une apparition touchante et grandiose, nette et ferme en son dessin, puissante en son coloris, cette âme belge, longtemps obscure, niée, bafouée, moquée et méprisée, moins peut-être par l'étranger

que par le Belge lui-même, non pas en la généralité des citoyens de cette patrie étroite comme la Grèce, mais par les superficiels et les souffrants qui ne savent s'accommoder des inévitables torts locaux, ou des déceptions commandées par leur insuffisance. Car au moment où, d'une plume tremblante d'émotion, je fais cette profession d'une foi retrouvée il y a vingt-cinq ans, qu'ont affirmée, depuis, tant d'années de vie turbulente sur cette terre que mes pieds foulèrent dans tous les sens, parmi ces hommes dont j'ai ressenti les caresses et les coups, avec tristesse je me remémore les expatriations de plusieurs, leur retraite mécontente en d'autres pays,

le détachement étourdi et presque toujours stérilisant de leurs liens traditionnels, leurs injustices de paroles et d'actes, pour ce pays, cher et singulier, qu'une si étrange destinée a maintenu à travers les siècles, malgré d'innombrables submersions et une série unique de ravageurs orages.

Et vraiment, la raison principale qui m'apparut souvent pour croire à la spécialité de cette âme, dont l'essence lentement se précise aux regards des clairvoyants et des obstinés, c'est ce phénomène de persistance qui, depuis les plus profonds lointains historiques, s'affirme sur ce territoire spécial, sur ce triangle géographique, carrefour entre trois nations typiques parmi toutes : la France, l'Allemagne, l'Angleterre. Un groupe humain presque insignifiant, se maintenant quand même sur un territoire sans apparente importance, sans aucun bourrelet protecteur de frontières naturelles, formant centre et point de choc des peuples courant au-devant les uns des autres pour les batailles, les invasions, le commerce, les luttes de religions, pour tous les conflits — et pour tous les accords — de la matière et de la pensée. Et, par un prodige inouï,

ce ne fut pas assez de trois nations contiguës, pour y mêler et leurs mains et leurs cerveaux : du midi de l'Europe, au travers des espaces, des intermédiaires et des obstacles, une quatrième, alors aussi grande et aussi différente, l'Espagne, vint à son tour déferler sur ces provinces, comme si vraiment il eût fallu que tous les vents ethniques y soufflassent et y répandissent les poussières, les germes, les moissons et les calamités dont ils sont chargés. Rapprochant, Rome et César n'y avaient-ils pas apporté l'Italie et la civilisation latine ?

Carrefour, oui ! Arène d'aboutissements pour le rendez-vous des peuples, oui ! Une attirance fatale, pour le passage des voyageurs, des envahisseurs, des batailleurs, des penseurs. Quelque chose comme ces cols de montagne imposant l'itinéraire aux piétons isolés et aux multitudes, aux marchands et aux armées, aux oiseaux migrateurs et aux troupeaux.



Photo Nels - Bruxelles
LA GRANDE PLACE A BRUXELLES
MAISON DU ROI

LACARNINE LEFRANCQ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,

l'élément spécifique, actif, thérapeutique, C'EST LE JUS

DR HÉRICOURT
LA ZOMOTHERAPIE, 2^e éd., éditeur





S. M. LÉOPOLD I^{er}, ROI DES BELGES

Son portrait par L. DE WINNE (1821-1890)

Quand, le front penché sur un atlas, je regardais par où se délimitent les voies et les grands courants de déplacement et d'invasion, cette Belgique s'inclinant vers la mer en une déclivité douce de solvant-dix lieues, commençant à l'Ardenne dont les cimes se dressent à sept cents mètres, pour s'achever au niveau de la mer dans l'ourlet d'or pâle des dunes côtières, se déroulant en un large tapis de paysages paisibles, au milieu desquels s'ouvre l'estuaire hospitalier d'un grand fleuve accueillant, cette Belgique se révélait à moi comme la route indiquée en Europe, par la Nature elle-même, à ceux que la Destinée poussait venant de l'Ouest, de l'Est ou du Nord. Le *Chemin des Nations* !

Dans mon esprit désormais orienté vers ces méditations, s'opérait une incessante polarisation de faits, de renseignements, de circonstances, confirmatifs de ces vues, alimentant incessamment la conviction qui s'était formée et qui, apparemment, n'était pas autre chose que la germination enfin libre de mes tendances natives. Ils se révélèrent dans leur santé morale et la beauté éternelle de leur sentiment, les êtres innombrables qui, depuis les origines de l'Histoire, ont aimé leur Patrie sans même scruter les raisons profondes de cet amour.

La Belgique ! carrefour et chemin des Nations ! Durant des siècles y avaient afflué des parcours dans les deux sens. Durant des siècles le résidu d'idées, de mœurs, de sentiments, d'agitations, de ces multitudes errantes et bruyantes, passionnées par les grands événements dont elles étaient les acteurs, y était tombé fertilisateur. Un mélange constant des intellectualités et des corps ! Des langues diverses entremêlant les mots pour une interprétation plus viscérale des pensées. Sur cette Terre, souple aux germinations, étonnamment maternelle et féconde, enveloppée dans la beauté d'un climat changeant, réalisant en une gamme heureuse une si large harmonie de ce que la Nature peut donner de nuances riantes ou sévères, joyeuses ou mélancoliques, moyenne rare des charmes et des ennuis que dispensent les climats caressants ou cruels, — sur cette Terre prédestinée dont il me suffisait de voir la représentation dans les peintures de l'école flamande pour en comprendre l'infinité et secrète séduction, — sur cette terre, par une attraction singulière, s'était développée une population plus dense que celle de toute autre contrée du monde ! Cela ne s'attestait-il point par l'engouement de l'habitat, ses conditions privilégiées de paysage, de souvenirs et de bien-être ?

Les hasards de l'Histoire, ces préliendus hasards qui ne sont apparemment que la réalisation logique des facteurs du plan universel que notre infirmité n'aperçoit pas, en quelques circonstances fameuses n'avaient-ils pas typé et consacré le Destin de ce nœud humain en lequel s'incarnait, à mes yeux enfin ouverts, ma vivace petite patrie ? Au milieu des inondations étrangères qui semblaient devoir en détruire à jamais l'indépendance et ne la laisser qu'à l'état d'alluvion grossissant les territoires des empires voisins, deux fois n'avait-on pu croire que c'en était fini de cette existence propre, étonnamment opiniâtre. La France, à Courtrai, à la bataille des Eperons d'or, poussée par la forte main de Philippe le Bel, s'avancant armée de toute sa puis-

sance pour traiter la Flandre comme le furent à d'autres époques la Bretagne, l'Aquitaine, la Provence, la Bourgogne, pour l'englober et la transformer en province française, — la France vaincue par miracle, le dessein royal anéanti pour jamais ! L'Allemagne, à Meringen, essayant un égal coup de force au profit de l'Empire germanique, elle aussi vaincue, et le dessein impérial anéanti pour jamais !

Avant et depuis ces deux événements mémorables, d'une contemporanéité fatidique, à quinze ans de distance l'un de l'autre, que de tentatives de résorption ! Que de fois le Français, l'Anglais, l'Allemand, l'Espagnol, l'Autrichien, avaient pu croire que l'on était venu à bout de cette poignée de terre et de cette poignée d'habitants. Que de fois on avait pu crier : *Finis Belgicae* ! Et pourtant, comme un rocher couvert par la marée montante, et que le reflux laisse découvert, la Belgique chaque fois était reparue plus vivante et plus vibrante. Avec un acharnement magique, sans cesse elle avait poussé de nouveaux jets, pareille à la souche d'un chêne scié à ras du sol et qui ne sait pas mourir. Chaque catastrophe avait été pour elle l'occasion d'une résurrection plus brillante. La place de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, en sa superbe architecture, symbolisait pour moi cette destinée tragique et miraculeuse. Bombardée par Villeroy, elle avait été instantanément rebâtie, plus artistiquement opulente, et la maison du phénix, dressant son pignon orfèvre, surmonté du mythologique oiseau d'or prenant son envol du milieu des flammes : *Insignior resurgo* ! le clamait à mon désir et à ma foi grandissante.

Par son évolution à travers les âges, d'une logique et d'un entêtement historiques auxquels nul autre phénomène ethnique ne pouvait être comparé, la Belgique s'affirmait donc à mon cœur avide de trouver le secret de sa permanence, une nécessité mystérieuse que rien n'avait pu détruire, et qui, sans doute, malgré les pronostics sinistres, cent fois prononcés, invariablement déjoués, était douée d'une durée indestructible.

Je me pris à croire comme à un dogme ! La multiplicité des faits qui meublent son singulier passé, la convergence stupéfiante de leurs effets, la contradiction invariable entre ce qu'ils produisent, le démenti perpétuel donné par le résultat aux prévisions, s'imposèrent avec un péremptoire de solution qui brisa les résistances du doute.

Et je sentis aussi qu'alors même que cette série d'épreuves et de preuves devrait prendre fin, qu'alors même qu'un avenir, moins bienveillant, devrait stériliser cette projection de chances heureuses issant toutes de mauvaises fortunes, il y avait dans cette croyance en la pérennité d'une nation minuscule une telle allégresse, une telle source de vaillance et d'entrain pour l'effort, pour l'action et pour la vie, que l'exaltant mirage était à maintenir quand même aux confins de mon horizon.

Ce tournolement de réflexions à édifier en moi le sentiment de la Patrie, ce « Féalisme » fort et touchant. Je voudrais que le rapide récit que j'en trace fût une propagande pour ceux qui sont mûrs pour les mêmes émotions ; qu'il fût aussi mon excuse auprès de ceux qui se refusent à croire qu'être de son Pays est une force et un devoir...

(Confiteur, Larcier, édit., Bruxelles)

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉVRALGIES TENACES
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE



LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE
La CARNINE LEFRANCQ
SONT SUPÉRIEURS À CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES

LA MAISON DU BONHEUR

*Elle est, comme autrefois, riante et toute blanche,
La maison où, le soir, nous ramèment nos pas;
Un tilleul argenté l'abrite de sa branche;
Quand nous en approchons, nous nous parlons plus bas.*

*Sous les franges de lierre et sous le chèvrefeuille
Qui grimpe sous l'avent et déborde la cour,
Son sourire, blotti dans le feuillage, accueille,
À l'heure où le bonheur se tait, notre retour.*

*Elle est chère à nos vœux; notre amour se repose
Loin du monde, à l'abri de toute vanité;
Elle fleurit l'hymen, la lavande et la rose,
Simple comme la nôtre est sa félicité.*

*Elle est la conseillère, elle est la confidente
D'un bonheur désormais égal et sans écueil.
Et les bruits de la terre et de la vie ardente,
Vaincus par sa douceur, s'arrêtent sur son seuil.*

*Il semble qu'en un rêve imprécis on y vive.
Tout en elle est discret, tout en elle est charmant;
Et sentant que son âme est tranquille et pensive,
Les oiseaux alentour chantent plus doucement.*

VALÈRE GILLE

PRÉLUDE

*De mon mystérieux voyage
Je ne t'ai gardé qu'une image,
Et qu'une chanson, les voici :
Je ne t'apporte pas de roses,
Car je n'ai pas touché aux choses ;
Elles aiment à vivre aussi.*

*Mais pour toi, de mes yeux ardents,
J'ai regardé dans l'air et l'onde,
Dans le feu clair et dans le vent,
Dans toutes les splendeurs du monde,
Afin d'apprendre à mieux le voir
Dans toutes les ombres du soir.*

*Afin d'apprendre à mieux l'entendre,
J'ai mis l'oreille à tous les sons,
Écouté toutes les chansons,
Tous les murmures, et la danse
De la clarté dans le silence.*

*Afin d'apprendre comme on touche
Ton sein qui frissonne ou ta bouche,
Comme en un rêve, j'ai posé
Sur l'eau qui brille, et la lumière,
Ma main légère, et mon baiser.*

CHARLES VAN LERBERGHE

LA VIEILLE HORLOGE

*La vieille horloge, dans un coin,
Marmotte d'anciennes histoires,
Et sa voix, qui vient de loin,
Hésite... et c'est, dans sa mémoire,
Des souvenirs qui se confondent.
Mais c'est le passé cependant,
C'est son âme douce et profonde,
Et c'est le cœur du temps
Qui bat dans les secondes
Mystérieusement.*

*La vie, autour, chante et remue
Et domine sa plainte.*

*Mais que viennent les longs silences,
Son âme enveloppe nos pensées
Et nous pénètre du passé.
Tu l'entendras, ô mon enfant,
Quand viendra l'heure des souffrances.
Ton père l'entendait souvent...
Dis-toi quand viendra celle heure,
Que je pensais à toi...*

GRÉGOIRE LE ROY

LA PLUIE

*Oh ! la pluie ! oh ! la pluie ! oh ! les lentes traînées
Des fils d'eau qu'on devine aux noirs fuseaux du temps
Et qui semblent mouillés aux larmes des années,
Oh ! la pluie ! oh ! l'automne et les soirs attristants !
Oh ! la pluie ! oh ! la pluie ! oh ! les lentes traînées !*

*Qui dira la douleur sombre du firmament
Route de cimelière avec d'horribles voiles
Où les nuages vont élégiaquement,
Corbillards cabotant des cadavres d'étoiles,
Qui dira la douleur sombre du firmament ?*

*Dans le deuil, dans le noir et le vide des rues,
La pluie, elle s'égoutte à travers nos remords
Comme des pleurs tombés de l'air fermé des morts,
Dans le deuil, dans le noir et le vide des rues !
La pluie est un fillet pour nos rêves anciens.*

*Comme les pleurs muets des choses disparues,
Et dans ses mailles d'eau qui leur font prisonnières
Les ailes, ces divins oiseaux marcieux
Meurent très longuement d'un regret de lumière.
La pluie est un fillet pour nos rêves anciens.*

*Comme un drapau mouillé qui pend contre sa bannière,
Notre âme, quand la pluie éveille ses douleurs,
Quand la pluie, en bierre, la pénètre et la trempe,
Notre âme, elle n'est plus qu'un baillon sans couleurs
Comme un drapau mouillé qui pend contre sa bannière !*

GEORGES RODENBACH



S. M. LÉOPOLD II, ROI DES BELGES

Son portrait par Louis GALLAIT (1810-1887)

JULIEN DESTRIÉE

LES FUMÉES

*J'aime les nuages qui
passent là-bas, les merveilleux
nuages !*

CH. BAUDELAIRE.

O mon pays, contrée farouche des épuisants labours et des usines fumantes, où s'endeuillit la tendresse des verdure, elles sont tes sourires et ton rêve, les Fumées, les fantasques, les merveilleuses Fumées !

Dans le vaste horizon mélancolique, sous les échafaudages sinistres des houillères, autour des architectures massives et compliquées des hauts fourneaux, dans les grands hangars sombres des laminoirs où courent de rouges frissons de feu, partout, avec des bruits de canons qui tonnent, des crépitements martelés de fusillades et de raucques grondements sourds, c'est la bataille incessante de l'homme contre le charbon et le fer, le tragique combat de l'Industrie, seule splendeur de ce temps, et c'est sa grandeur, sa cruauté et sa gloire qu'elles célèbrent à l'envi, les Fumées, les ondoyantes et multiples Fumées...

Vers le ciel, de toutes parts, elles s'en vont, à l'infini, diverses et capricieuses... Il en est de toutes blanches, virginales, légères et souples comme des enfants folles qui s'enfuient en se jouant ; elles courent et tourbillonnent plus légères et plus vagues toujours, vers les nuages, dans l'azur, loin des charbonnages lugubres. Il en est de tendrement irisées, aux chatoyements d'opale et de nacre quand les traverse un rayon de soleil, qui s'échappent des fournaies avec des sveltes prodigieuses et se dissipent mollement, gracieuses et pâles comme des princesses, dans l'air. D'autres, noires, épanchées ainsi qu'un flot d'encre, chargées de poussière et de suie, dénouent paresseusement leur vrille épaisse de la haute cheminée, et longtemps on les voit, peu à peu évanouies, résister aux assauts de la brise qui les entraîne. Et nombreuses, pressées, confondues dans une mêlée furieuse qu'un coup de vent déchire, ou seules, en aigrettes, en crinières ondoyantes, partout dans l'apre étendue, elles échevelent le caprice fou de leur fantaisie, les merveilleuses Fumées...

Aux jours pluvieux, quand la bourrasque secoue sur tes champs les moires blanches de l'averse,

combien doux le poème qu'elles chantent aux yeux et combien semblent lointains leurs voyages quand elles disparaissent dans le brouillard... Dans le vaste horizon mélancolique, sous le ciel bas aux gris moelleux, les arbres semblent plus verts et les toits plus rouges, s'adoucissent dans la pluie les arêtes aiguës des terris menaçants, et les cheminées, dans les buées, ont des aspects mystérieux. Ecrasées sous l'onde, vaincues par les rafales, les Fumées blanches, les Fumées grises luttent, vagabondent et s'échappent, au-dessus des bâtiments noirs, mettant dans la régularité et l'horrible tristesse des constructions industrielles leur imprévu, la couleur jolie, la turbulence et la souplesse de leurs changeants contours. Elles sont le sourire et la vie de la contrée farouche, ses sourires dans la tempête, et sans elles, ce serait un terrifiant paysage de ruines et de tombeaux !

Et vers le soir, lorsque lentement l'ombre descend sur cet affairément de fourmière, dans le noir, les Fumées merveilleuses deviennent flammes splendides au sommet des tours trapues des hauts fourneaux ; elles jaillissent, plus agiles et plus belles encore, du « gueulard » flambant comme un énorme bol, en une profusion bondissante de langues de feu pâles, voraces, bleuâtres, au milieu d'impétueuses vapeurs. Tels, dans l'histoire profonde, les feux sacrés des croyants de l'Inde, les signaux sur les hauteurs, les cassolettes gigantesques allumées par les peuples, jadis, aux portes des villes, en l'honneur des dieux implacables, les sacrifices carthaginois au Moloch de bronze où s'embrasent les victimes ! — Et l'on croit voir le symbole d'un culte nouveau plus exigeant et plus terrible encore : ces flammes bleues et ces fumées légères qui montent en se tordant vers le ciel, s'envolent comme des âmes perdues, des âmes misérables et suppliantes, convulsées en d'implacables souffrances, milliers d'âmes de la plèbe écrasée, se dispersant dans les inconnus de l'espace, en un encens dont se délecte la Divinité moderne, plus féroce et plus cruelle...

O mon pays, contrée farouche des labours où l'homme s'épuise en épuisant la Terre, dans l'ardente bataille et le deuil des verdure, elles sont ta poésie et ton charme, les innombrables fumées qui s'en vont là-bas, les merveilleuses Fumées.


(Chimères.)

JULIEN DESTRIÉE.

Le plus énergique reconstituant

LA CARNINE LEFRANÇO

*est préparée avec de la viande
de bœuf crue, choisie, dans une
USINE MODÈLE où toutes les prescriptions de la
science actuelle sont rigoureusement observées*





S. M. LE ROI ALBERT I^{er}
Son portrait par JEF LEEMPOELS

*S. M. ALBERT I^{er}, Roi des Belges, né à Bruxelles le 8 avril 1875,
fils du Prince Philippe de Belgique,
frère cadet du Roi Léopold II ; petit-fils par conséquent du Roi Léopold I^{er}. Succède à Léopold II
et prête le serment constitutionnel à Bruxelles le 23 décembre 1909.*



Chanteclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE

EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— DIRECTION —

CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34

R. C. SEINE 28.195



APERÇUS D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE EN BELGIQUE (1)

III. — LIÈGE

Petite nation pleine de vitalité et de persévérance, l'histoire de Liège ne peut se confondre avec aucune autre, elle n'est l'annexe d'aucune autre.

FAIDER - Patria Belgica.

Cité épiscopale peuplée de prêtres et de clercs, Liège s'éveilla à la vie intellectuelle dès les premiers siècles de son histoire.

Les Romains, pendant le premier siècle, avaient établi leur quartier général dans la région mosane près de la route conduisant à Cologne. Le vieux *Leodium* fut vite romanisé. En l'an 60 de notre ère, un médecin tongrois, Anicius, périt dans la seconde descente d'Agricola en Grande-Bretagne. Plus tard, en développement de la Renaissance caroline, elle dut à ses évêques, Francon (IX^e siècle), Eracle et Nolger (X^e siècle) des écoles publiques établies dans chaque église canoniale et surveillées par un écolâtre.

Bâtisseurs et médecins, comme leurs devanciers, Baldéric, Réginaud et Wazon (XI^e siècle) continuèrent l'œuvre de sagesse et de progrès, le jugement de Gauzechin, en témoigne : « Liège est la fleur des trois Gaules ». C'est une autre Athènes où fleurit l'amour des arts libéraux. Pour l'étude des belles lettres, elle n'a rien à envier à l'Académie de Platon.

Dans ce milieu peuplé de clercs et de dignitaires ecclésiastiques, les médecins, clercs eux-mêmes

encore que laïques, appartenant le plus souvent à des familles patriciennes, jouissaient d'une considération toute spéciale. Faisant souvent partie de la Cour du Sérénissime Prince-Évêque, Grand Électeur de Cologne, ils participaient aux dignités souveraines et siégeaient dans le Conseil de la Cité.

De formation monastique exclusive, au début, ils reçurent, plus tard, l'enseignement médical dans les universités voisines : Reims, Pont-à-Mousson, Douai, Avignon, Paris et Montpellier, quelquefois aussi à Louvain.

À côté des médecins, se livraient à la pratique sur les confins de la médecine et de la chirurgie, d'obscurs empiriques, des rebouteux : les « mires », dont la formation le plus souvent familiale, restait médiocre et sans culture générale. Demeurés tout au bas de l'échelle médicale, ces modestes chirurgiens-barbiers ont conservé et transmis fidèlement à travers les siècles des connaissances empiriques, qui devaient faire germer, plus tard, telle une fleur éblouissante, l'art chirurgical moderne.

En dehors des milieux monastiques, on ne trouve à cette époque aucun établissement d'enseignement médical.

M. Dubreuil-Chambardel a établi : 1^o que les connaissances médicales ont été transmises sans changements de l'époque romaine au XII^e siècle

(1) Voir Chanteclair, N^o 244 (4-28) et 258 (7-29).



ARMES DE LA PRINCIPAUTÉ
DE LIÈGE

La CARNINE LEFRANCO, Suc de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ
représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT
— C'EST UNE MÉDICAMENT VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ —

par l'intermédiaire des écoles monastiques et épiscopales; 2° que les idées médicales jusqu'au XII^e siècle sont de pure tradition romaine, qu'elles ne subirent aucune influence appréciable des maîtres de l'école de Salerne et des ouvrages des auteurs arabes; 3° que la médecine rattachée à la grammaire était comprise dans l'enseignement des sept arts libéraux, et que plusieurs des écolâtres les plus distingués insistèrent sur la nécessité de cet enseignement; 4° que l'influence française par les disciples d'Alcuin, de Gerbert et de Fulbert s'exerça puissamment sur les écoles belges, surtout à Liège, à Gembloux, à Tournai et à Cambrai, et que c'est par ces disciples que les idées médicales furent transmises et restèrent en honneur dans cette région.

De nombreux Liégeois quittèrent leur ville épiscopale, l'Athènes du Nord, pour venir à Chartres se perfectionner dans les sciences. Nous noterons en premier lieu :

ALCUIN, qui enseignait à Tours les sept arts libéraux et pendant les dix ou quinze années qu'il professa, attira sur les rives de la Loire un concours nombreux d'élèves venus des divers points de l'Europe. Il attachait une grande importance à l'étude de la médecine. Lui-même pratiquait cet art à Cormery, abbaye voisine où il aimait à se retirer; il organisa un jardin de plantes médicinales qu'il entretenait avec soin. Il considérait que tout élève devait avoir des notions assez étendues de médecine, de façon à être capable de donner des soins aux malades.

FULBERT, le continuateur d'Alcuin et de Gerbert, à Chartres, s'adonna tout particulièrement à la médecine et semble, dès la première partie de sa vie, l'avoir exercée avec succès. Il nous dit lui-même qu'il se livra aux soins des malades jusqu'à son élévation à l'épiscopat, en 1006. « *Nullam me compositionem unguenti laborasse postquam, ad ordinem episcopalem accessi.* »

Lorsqu'il prit la direction des écoles de Chartres, il n'abandonna pas ses goûts pour la thérapeutique et donna une place des plus importantes à la médecine scolastique.

ADELMAN, le familier de Fulbert et son secrétaire, naquit à Liège vers 997; il passa à Chartres au moins cinq années (1020-1025), puis l'évêque le

rappela à Liège où il enseigna avec un succès considérable.

Adelman fut peut-être l'élève le plus assidu de l'école de Fulbert et rapporta en Belgique la doctrine et les enseignements de son maître ainsi que les éléments de l'art médical, si nous en jugeons par plusieurs passages de ses lettres. Il maintint après Nogier la réputation des écoles liégeoises. Après lui, nous trouvons à Chartres son ami

Rodolphe, disciple remarqué par Fulbert. « *Cum esses apud illum ingenti exercici* » et qui, à son tour, à Liège, obtint une chaire et correspondit avec quantité d'hommes réputés des diocèses voisins.

Voici encore trois autres Liégeois : **ODULFE**, frère de Rodolphe, qui revint aussi enseigner dans sa ville d'origine; **ALESTAN**, très versé dans les sciences antiques qu'il enseigna, enfin **GÉRARD**, qui, après avoir professé à Liège, se retira à Metz.

Il faut encore compter au nombre des élèves de Fulbert, **FRANCON** qui, en 1047, était écolâtre de Liège, après Gauchelin et Valcher; il laissa le

souvenir d'un homme fort versé dans la musique, les mathématiques, et pour qui la médecine n'était pas une science inconnue.

RAGIMBALD, originaire de Liège, qui devint écolâtre de Cologne après 1025, était également venu à Chartres pour chercher la connaissance de toutes sciences, en particulier la médecine, et acquit auprès de Fulbert, ce génie puissant et cette éloquence passionnée qui en firent l'un des scolastiques les plus célèbres des écoles de la région rhénane au XI^e siècle.

OLBERT, qui restaura l'abbaye de Gembloux, était également élève de Fulbert et nous savons qu'il acquit auprès de ce dernier des connaissances étendues, ne négligeant pas la médecine.

Il n'est guère resté trace des écrits médicaux des primitifs moines-médecins. Il faut arriver au XV^e siècle pour retrouver des manuscrits; à ce moment la médecine est sécularisée de par le fait des Universités. Les écrits de ces médecins sont en latin, d'abord, ensuite en français, quelquefois en flamand, et, plus tard, au XVIII^e siècle, en wallon.



LIÈGE — VUE GÉNÉRALE

D'après une estampe ancienne. — Bibl. Nat. Est.



ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCQ

PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ

SOUS FORME DE SIROP DE SŒUR AGRÉABLE

FUMOUZE, 78, Faub. St. Denis, PARIS

R.C. SEINE

20.107



S. M. LOUISE-MARIE, REINE DES BELGES
Son portrait d'après F. Xavier WINTERHALTER (1806-1873)

La Principauté était alors très étendue, elle comprenait au Nord une partie de la Gueldre, le Comté de Looz (Limbourg actuel), la Province de Liège actuelle, une partie du Luxembourg (Bouillon), du Hainaut et du Namurois; à la droite de la Meuse, le duché de Limbourg et les cercles d'Empire. Le pays était ainsi bilingue et même trilingue.

Le diocèse de Liège s'étendait sur une partie du Brabant, notamment sur Louvain, d'où naquit plus tard une source de conflits, de juridiction ecclésiastique avec l'Université.

« Sous Notger, au X^e siècle, l'école de Liège devint peut-être le foyer le plus ardent de la vie scientifique et littéraire de l'Empire... Ses élèves forment une brillante pépinière d'évêques... Des maîtres liégeois enseignent dans les parties les plus diverses de l'Empire... Ils pénètrent en France où l'un d'eux, **Huebald**, professe à Ste-Geneviève de Paris avec un succès éclatant... Par contre des étudiants français, anglais et slaves, viennent grossir à Liège le nombre des auditeurs qui affluent des diverses régions de l'Allemagne... Ils y trouvaient à côté d'excellents pédagogues, des savants dont la renommée s'était étendue dans toute l'Europe septentrionale (1). »

Dans les siècles qui suivirent, chaque école collégiale eut son établissement d'instruction dirigée par l'écolâtre, puis la Cité elle-même ouvrit des classes (permanentes et moyennes pour jeunes gens et jeunes filles), à côté des nombreuses écoles libres, religieuses ou laïques, qui prospéraient (séminaire, collège des jésuites wallons, collège des jésuites anglais, instituts divers). Les membres du personnel enseignant se groupèrent vers le XVII^e siècle en une association qui subsista jusqu'à la fin de la principauté.

Le prince évêque Velbruck, pour réaliser son « plan d'éducation pour la jeunesse du pays » (vers 1775), fonda des écoles populaires et plusieurs écoles d'enseignement supérieur ou technique, entre autres une académie de peinture, de gravure et de sculpture, une école de dessin mécanique et une chaire de mathématiques.

Presque tous les médecins de cette époque étaient férus de mathématiques, d'astrologie, quelquefois de magie et même de sorcellerie, mode qui dura jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Nous trouvons plusieurs de **Laet**, pronosticateurs fervents depuis **Jean l'Ancêtre**, 1476, jusqu'à **Gaspard II** en passant par **Gaspard I^{er}** et **Alphonse**. Ces derniers firent florès à Anvers où ils s'implantèrent.

(1) H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, t. 120.

Maître Jean FRANCO (fils de Jean Franco, docteur ès-sept arts libéraux et en l'art de la médecine), publia « *Ephemeris meteorologica*, description et déclarations sur les révolutions et inclinations de l'an de Notre-Seigneur MDCXXXIV. »

Mathieu LANSBERT, mathématicien, publia l'« *Almanach pour l'année bissextile 1036*, avec les quêtides pour Bruxelles et Anvers, pour aller et venir. » C'est l'ancêtre du fameux almanach liégeois de **Langsberg**, dont le genre s'est perpétué jusqu'à nos jours. **Lansbert** avait succédé à **Maître Jehan LESCOILLIER**, médecin praticien en la dite cité, demeurant en la rue Saint-Jean l'Évangéliste, à l'Enseigne du Griffon d'Or, qui avait publié: *Pronostication sur le temps du ciel courant*, l'an de

grâce MDLVI faite et calculée sur le méridien de la cité de Liège.

En 1640 surgit un autre almanach, du sieur **NICOLAS**, autre mathématicien qui n'eut pas de successeur.

Les notions de chimie et de physique se font jour chez les médecins liégeois, on doit à **M. D. (?)** un traité sur l'aimant, un traité des *thermo-baromètres*, *hygromètres*, etc.

L'an 1691, le 31 mars, le règlement du collège des médecins érigé par Son Altesse Sérénissime, fut publié au son de la trompette, au Perron. — En général les relations du *Collegium medicum* avec Son Altesse furent excellentes. Il y eut cependant des alertes. En 1760, le Collège s'étant permis par l'organe de son Préfet, **Nessel** (1688-1760), de faire observer respectueusement à Son Altesse que la présence d'un charlatan (**De la Grave**) à sa cour, comme médecin et comme conseiller, était peu désirable, le Collège fut suspendu.

À la mort du Prince Jacques Théodore de Bavière, tout reentra dans l'ordre. À Spa, était très estimé le Docteur Baron (dit **Barim**), licencié de Pont-à-Mousson en 1712. Il devint préfet du *Collegium medicum* par ordre du Prince sans avoir docé de son baptistère ni de ses études, malgré l'opposition du *Collegium medicum*.

Les charlatans et les empiriques pullulaient dans la principauté, le *Collegium medicum* devait refreiner leurs excès.

Enfin, le pays de Liège, fut de tout temps célèbre par ses eaux.

Les eaux de Tongres furent prônées par **Stassius** (Stas), en 1560; celles de Huy, par **de Pair** (1600-1701), par **de Barbaire** (1712-1750), et par **Tillers** (1711-1750), qui eut à s'occuper, sur l'ordre de **Marie-Thérèse**, des eaux de Mariemont; l'eau de Cherron, celle de Brée, eurent aussi leurs défenseurs.



Photo Nels - Bruxelles

LIÈGE — COLONNADÉ DU PALAIS DES PRINCES-ÉVÊQUES

LA CARNINE LEFRANCQ

rend la **ZOMOTHÉRAPIE** agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.

Mais tout cela était peu de chose à côté de l'irrésistible renommée des eaux de Spa.

Pline le jeune vantait la vertu des eaux de Spa quand il fait allusion à la « fontaine remarquable » du Pays de Tongres. Mais ce n'est qu'en 1326 que Spa entra dans l'histoire lorsque Colin le Loup bâtit une auberge près de la fontaine du Pouhon. Dès lors, Spa ne fit que s'accroître; Montaigne, Ambroise Paré, Van Helmont, Bernard Palissy, célébrèrent la vertu de ses eaux.

Vers 1550, le vénitien AGOSTINO, médecin de Henri VIII, roi d'Angleterre, fut le premier étranger célèbre qui vint demander aux eaux de Spa le rétablissement de sa santé. Alexandre Farnèse vint ensuite. En 1577, Marguerite de Valois s'y rendit sous prétexte de rétablir sa santé et fit le récit détaillé de son voyage dans ses curieux « Mémoires ». Parmi les plus illustres malades qui sont venus à Spa, nous citerons : Charles II, roi d'Angleterre, Come III de Médicis, Christine de Suède, le tsar Pierre-le-Grand, Gustave III de Suède, Joseph II.

Helvétius, médecin de S. A. R. Mgr le Duc d'Orléans (1705), Nicolas Lemery, Michel Torres (1717), Pedro Frézar (1711), M. Dubar, docteur en médecine à Maestricht, Ledrou Noël (1690), Villiers, Gervais (1701), se firent les défenseurs des eaux de Spa.

Au point de vue bibliographique : Philippe GHÉ-RINCX (Geringo) (1472-1555), décrit la fontaine ferrugineuse de Saint-Gille, près de Tongres (1578); puis, Gilbert FUSCHIS, dit Lemborch ou Philarette (1504-1567), jouit d'une grande renommée; médecin des princes-évêques, il publia de nombreux ouvrages sur les eaux et notamment « *Tungri civitas Gallie habet fontem insignem* ».

Le grand animateur des eaux, Henri DE HEER docteur-médecin des princes-évêques, fit de nombreuses publications sur celles de Spa :

— (1614) - *Spadacrene : hoc est fons spadanensis singularia, bibendi modus, medicamenta bibentibus necessaria* ;

— (1616) - « Les fontaines de Spa décrites pre-



Photo Nels - Bruxelles
LIÈGE - LE PERRON - État actuel

élèves, fit une thèse sur les eaux de Spa à son instigation (Leyde (1750), chez Elie Luzac).

Ajoutons les noms de : Malmédie, diplômé de Leyde (1702), élève de Boerhave, Presseux, de Theux (1746), Nessel fils (1685-1760), Fallize, dit Motte (1719-1790), Hoffmann (1762), chirurgien à Maestricht, Dellewalle (1710-1782). Demeste Jean

(1745-1783), licencié de Reims, compte parmi les 54 médecins qui ont publié sur les eaux de Spa.

Ce qui ajoutait encore à l'attrait de la vieille ville d'eaux, célèbre à un moment où les stations balnéaires de France et d'Allemagne naissaient seulement, c'était la grande liberté dont on y jouissait. On jouait à Spa par permission du Prince-évêque de Liège, et à son profit. Liberté de religion

absolue, à condition de ne pas faire de propagande et de ne pas provoquer de désordres, chose étonnante à une époque où toute l'Europe était déchirée par des dissensions religieuses.

Bien des personnes pour échapper aux persécutions dont elles étaient l'objet dans les provinces belges et les pays voisins, venaient se réfugier dans la principauté épiscopale, l'asile des proscrits.

Docteur DE METS.



SPA - VUE GÉNÉRALE
d'après une estampe ancienne.



LA
CARNINE LEFRANCO
renferme tous les Ferments Vivants
du
Sue Musculaire





S. M. MARIE-HENRIETTE, REINE DES BELGES

Son portrait par L. GALLAIT (1810-1887)

SPA ET SA RÉGION

Le touriste débarquant à Spa y trouve l'aspect des cités balnéaires à la mode : la verdure des parcs et des avenues, le luxueux Casino et l'établissement des bains frappent par leur caractère riant. Tout y est gai et accueillant.

Peu à peu le visiteur découvre l'aspect archaïque de la petite cité et les souvenirs de son passé glorieux, des enseignes le soulignent : au Duc de Brabant, au Comte Fernand, au Roi de Pologne, au Duc de Rivoli, Hôtel Bourbon ; de vieilles demeures portent des plaques commémorant le séjour d'artistes, de rois, de princes. Les arbres séculaires des jardins rappellent que la vogue de l'endroit remonte à plus de deux siècles. Tout concourt à rappeler la gloire passée de Spa.

Aux environs cette impression devient plus profonde encore : dans chaque ravin, le long de chaque chemin forestier, le souvenir d'hommes illustres renaît : il est évoqué par un monument ou simplement par une inscription.

Comment visiter le vallon de la Promenade Meyerbeer, sans songer à l'artiste qui affectionna ces parages retirés. Mais c'est le charme profond de l'Ardenne qui donne à Spa ses principales séductions : on y respire l'air vif de la montagne.

A deux pas du centre de la vie mondaine s'ouvre une multitude de sentiers forestiers gravissant capricieusement la montagne ou parcourant en corniche ses flancs escarpés : Spa masse ses toits ardoisés dans une vallée verdoyante, abritée au nord par des versants raides et touffus. Ça et là, parmi le moutonnement des croupes boisées, la tourelle de quelque château pointe au haut d'une cote.

Au loin, sur le plateau on découvre de vastes forêts, des plantations d'épicéas et des étendues fangeuses, car Spa si prospère et si animée est tout proche du sommet des Hautes Fagnes désertes et pauvres.

De toutes les sources de Spa la plus active, la plus célèbre et de beaucoup la plus fréquentée, est le Pouhon Pierre Le Grand. Elle doit sa faveur

à sa situation tout d'abord et surtout à la valeur de ses eaux. Son nom Pouhon est wallon : on désigne sous ce nom toutes les fontaines ardennaises (*pouhi-puier*).

« L'eau du Pouhon est le type de celles de Spa ; elle est très gazeuse et agréable à boire, lorsqu'on est habitué à sa saveur. Les personnes qui la prennent pour la première fois lui trouvent un goût sulfureux ; il serait plus exact de dire que son odeur est légèrement sulfureuse, car son gaz

contient des traces d'hydrogène sulfuré presque indosables, mais perçues par l'odorat. »

D^r WYBAUW

Pierre Le Grand y vint en 1717 et y retrouva la santé ; en témoignage de reconnaissance, il fit apposer en 1718 une inscription latine :

Pierre I^{er}, Empereur de Russie, religieux — invalide — qui a rétabli la discipline militaire parmi ses troupes, fait éclore dans tous ses états toutes les sciences et les arts, armé une puissante flotte de vaisseaux, par le seul secours de ses lumières, augmenté ses armées presque à l'infini, et ayant mis en sûreté ses royaumes et ses conquêtes, même au plus fort de la guerre, a quitté ses Etats pour voyager parmi les peuples étrangers et après avoir examiné les mœurs des différents peuples de l'Europe il s'est rendu par la France, Namur et Liège, en ce bourg de Spa et ayant pris avec succès ses eaux salutaires et particulièrement celles de la fontaine de Gerenstrie il a repris

ses premières forces et recouvré une santé parfaite.

L'an 1717, le 22 Juillet, étant retourné dans son empire par la Hollande, il a fait mettre ici ce monument éternel de sa reconnaissance. L'an 1718.

D^r DE METS



SPA - LA PLACE DU MARCHÉ AU XVIII^E SIÈCLE
ET LA FONTAINE MINÉRALE DU POUHON



LE MONUMENT ENVOYÉ À SPA
PAR LE TSAR PIERRE LE GRAND

LA CARNINE LEFRANCO

**enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps**





S. M. LA REINE ELISABETH

par Philippe A. DE LÁSZLÓ.

S. M. la Reine ÉLISABETH, Duchesse de Bavière, Reine des Belges,
Fille du Duc Charles-Théodore de Bavière, née à Possenhofen en 1876.
Elle a épousé en 1900 le Prince Albert, Comte de Flandre, devenu Roi des Belges en 1909.
Pendant la grande guerre, elle a vaillamment et noblement secondé le Roi, son mari.



L'antecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE

EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —

CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE

(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34

R C SEINE 29 195

25^e ANNÉE

N° 270

SEPTEMBRE 1930

MIGUEL ZAMACOÏS

LES DÉDICACES



Son roman, *Ame à la dérive* ! ayant paru, et le « service de presse » terminé, l'écrivain George Limose voulut, selon la coutume, offrir quelques exemplaires à ses intimes. Il posa sur son bureau une douzaine de volumes, et commença d'écrire sur la page de garde des dédicaces, dosant avec soin la cordialité ou l'affection.

Quand il eut terminé ce travail, il ouvrit son livre d'adresses pour

voir s'il n'avait pas, par étourderie, oublié quelqu'un... Et à la lettre H, ce nom se détacha des autres : *Harnelot*.

Harnelot ! Joseph Harnelot ! C'était le nom d'un vieil ami dont il avait été longtemps inséparable et que, maintenant, il rencontrait seulement de loin en loin aux premières, aux expositions...

« Ce brave, cet excellent Joseph ! pensa-t-il... Dire que pendant quinze ans nous avons été comme deux frères !... Quelle chose étrange, et mélancolique, que ces courants de la vie qui vous rapprochent, mêlent étroitement vos existences, et puis, tout à coup, vous séparent et vous jettent

dans deux tourbillons différents où vous tournoyez sans plus jamais reprendre contact... Tels des morceaux de liège dans les remous d'une chute d'eau... C'était pourtant un gentil garçon... Et intelligent... Et amusant... Nous avons bien ri !... Est-ce stupide, tout de même, ces ruptures sans causes qui vous privent d'amitiés précieuses... Au fait, il ne tient qu'à moi de renouer le fil... Je suis sûr qu'il sera enchanté... Il m'aimait beaucoup aussi... Parbleu ! Je vais aller carrément lui porter mon nouveau roman avec une aimable dédicace à sa femme, qui d'ailleurs est charmante... »

Limose prit un volume, chercha une formule qui fût à la fois galante, badine et attendrie, et, finalement, traça ses mots :

« A Madame J. Harnelot, la parfaite et délicieuse compagne de mon vieil ami ; hommage sympathique d'un célibataire un peu jaloux... »

Et il signa.

Ceci fait, il résolut d'aller tout de suite en se promenant, porter le livre rue La Boétie. Un domestique l'introduisit dans le salon car, par chance, Harnelot était là...

Limose, pendant qu'il attendait, se souvenant que Joseph était autrefois un joyeux blagueur à froid, se hâta de coiffer un vieux shako du premier Empire, à plumes gigantesques, placé sur un bahut... L'éclat de rire de Harnelot romprait d'un seul coup la glace...

Joseph Harnelot entra.

SOUVENEZ-VOUS que la **CARNINE LEFRANCQ** est préparée
AVEC DU **SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CONCENTRÉ**
(c'est-à-dire privé de la majeure partie des 85 % d'eau qu'il contient)
VOILA POURQUOI SON ACTION EST SI RAPIDE

— Oui, mon vieux Joseph ! C'est moi ! C'est un revenant ! C'est Limose ! s'écria le romancier en se précipitant sur l'arrivant pour l'étreindre, et je t'apporte mon dernier-né !

A la grande stupeur de l'écrivain, Harnelot secoua tristement la tête et dit, lugubre :

— Je suis touché... je te remercie... Mais j'ai perdu ma femme il y a un mois...

Limose sentit un grand frisson... Interdit, gêné, il commença par enlever doucement le shako à plumet, comme s'il saluait l'enterrement... Et puis :

— Mon pauvre vieux, excuse-moi, balbutia-t-il, je ne savais pas...

— Je n'ai pas envoyé de lettres... C'a été dans les journaux... Ah ! c'est un malheur dont je ne me remettrai pas...

George Limose s'apitoya, *condoléança*, et se retira avec la mine qu'il fallait, ayant bien soin, naturellement, de remporter le livre dédié à la défunte.

Un an et demi s'étant écoulé, l'auteur reçut un mot du veuf : « Mon cher ami, disait-il, je t'annonce que je me remarie... Certes je n'oublie rien du passé, mais puisque le hasard met sur mon chemin un ange, je n'ai pas le courage de refuser le bonheur que je croyais envolé à jamais... »

— Tiens, pensa Limose, voilà l'occasion de rétablir les relations... Et puis, je ne serais pas fâché de voir « l'ange ».

Comme son roman, *Les yeux derrière la tête*, avait paru le mois précédent, il prit un exemplaire, sur lequel, après réflexions, il écrivit :

« Une seule hirondelle ne fait pas un printemps, mais un seul « ange » peut faire un paradis !... Hommage sympathique à M^{me} Joseph Harnelot. »

Et il alla aussitôt offrir son livre.

On l'avait à peine introduit dans le salon que Joseph y fit irruption.

— Avec tous mes compliments pour toi, s'exclama le romancier, j'apporte pour ta femme, pour ton ange incomparable, mon dernier bouquin...

— Il s'agit bien de bouquin, de femme et d'ange ! glapit le maître de céans... La misérable s'est fait enlever... ce matin ! Ce matin, tu entends ? Ça n'est pas vieux !... Ah ! les femmes ! Les femmes ! Quelle race ! Quelle engeance !

Donnant libre cours à sa colère, le pauvre garçon vitupéra pendant un quart d'heure contre les femmes, que jusqu'à son dernier jour il poursuivrait de sa haine et de son mépris !

Limose encaissa la diatribe violente, et s'éclipsa en douceur, remportant, bien entendu, *Les yeux derrière la tête*, ornés de la malencontreuse dédicace.

Quinze jours après, il apprenait par un mot d'Harnelot son départ pour le Canada ; il avait sollicité une mission dans le but d'oublier ses malheurs et de se changer les idées.

Des mois passèrent, au bout desquels une seconde lettre parvint à Limose : l'exilé du Canada avait enfin retrouvé toute son indépendance d'esprit... Une seule femme lui ayant appris à les mépriser toutes, il finirait son existence libre, indépendant, sans plus jamais connaître les sentiments qui... les passions que... les esclavages dont...

Suivaient huit pages de réquisitoire violent contre les femmes.

Un matin, cependant, le romancier lut dans son journal le retour de Harnelot :

« Enfin, pensa-t-il, nous allons pouvoir redevenir copains inséparables, comme au temps de notre jeunesse... Je veux être un des premiers à lui souhaiter la bienvenue... »

Il atteignit un exemplaire de *La dame d'en face*, qui allait paraître dans trois jours, l'orna en hâte d'une dédicace, et courut chez le voyageur.

La porte du salon s'ouvrit bientôt et Joseph parut, suivi d'une jeune femme, forte avenante, ma foi.

— Je te présente ma femme, mon vieux George, la perle des perles !

Limose, interloqué, balbutia des compliments, tenant gauchement son livre...

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Je parie que c'est ton dernier bouquin ? interrogea le nouveau marié.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria avec une joie enfantine la petite Madame en se saisissant du volume, et en l'ouvrant.

Il y eut un silence, et puis une énorme vague de froid glacial submergea les trois interlocuteurs : avec un air « pas commode du tout », la « perle des perles » avait tendu brusquement à son mari le livre, ouvert à la page de la dédicace :

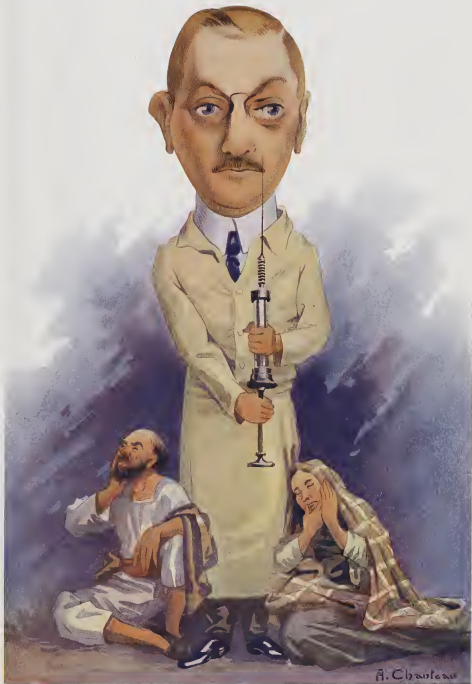
« Souvenir affectueux à mon vieil ami Joseph Harnelot, le désabusé sentimental, le mysogine définitif, le rescapé pour la vie de l'amour et du mariage, le Moïse sauvé des femmes ! »

MICHEL ZAMACOÏS

La Carnine Lefranca

est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques





Le Professeur BAUDOUIN

de la Faculté de Médecine de Paris

ANATOLE FRANCE

LES CARROSSES A CINQ SOLS



des fiacres et l'étymologie de ce mot.

Les premières voitures de louage datent de 1645. Un nommé Sauvage les avait établies. Ingratitude des hommes ! Le nom de ce bienfaiteur modeste est tombé dans l'oubli, et il y a peu de chance pour qu'il en sorte.

Le père Labat, dans ses *Voyages d'Espagne et d'Italie*, écrit :

« Je me souviens d'avoir vu le premier carrosse de louage qu'il y ait eu à Paris. On l'appelait le *carrosse à cinq sols*, parce qu'on ne payait que cinq sols par heure. Six personnes y pouvaient être parce qu'il y avait des portières qui se baissaient, comme on en voit encore aujourd'hui, aux cochés et aux carrosses; et, comme il n'y avait pas encore de lanternes dans les rues, ce carrosse en avait une plantée sur une verge de fer, au coin de l'impériale, à la gauche du cocher; cette lumière et le cliquetis que faisaient les membres mal assemblés le faisaient voir et entendre de fort loin. Il logeait à l'image de saint Fiacre, d'où il prit le nom en peu de temps, nom qu'il a, ensuite, communiqué à tous ceux qui ont suivi. »

Ces carrosses communs eurent tant de succès qu'un peu plus tard, en 1657, M. de Givry fut autorisé, par privilège royal, à établir des *fiacres* stationnant sur la voie publique, et qui se louaient à volonté, de sept heures du matin à sept heures du soir. Mais on n'en était pas resté au prix modeste de « cinq sols ».

Comme le jour sort de la nuit, l'omnibus sortit du fiacre. Au taux qu'on vient de voir, un carrosse de louage arrivait à coûter une ou deux pistoles par jour. Le duc de Roannez, gouverneur du Poitou, le marquis de Sourches, grand prévôt de l'hôtel, et le marquis de Crenan, grand échanson de France, conçurent l'idée d'établir des voitures communes à l'usage des bourgeois, et c'est là, cette fois, l'origine véritable et les véritables ancêtres de nos omnibus. Le 19 Janvier 1662 ils obtinrent lettres patentes à cet effet. Un certain nombre de riches

particuliers avaient engagé des fonds dans l'opération. La famille Pascal, étroitement liée avec la famille Roannez, était parmi les plus importants des fondateurs. Blaise Pascal prenait une part active et un grand intérêt à l'établissement. Mais ce n'était point, comme on peut croire, par esprit de spéculation que le pieux Blaise était entré dans l'entreprise.

« Dès que l'affaire des carrosses fut établie, dit Mme Périer, sa sœur, il me dit qu'il voulait demander mille francs sur sa part à des fermiers avec qui l'on traitait, si l'on pouvait demeurer d'accord avec eux, parce qu'ils étaient de sa connaissance, pour envoyer aux pauvres de Blois. Le pays de Blois avait été, dans l'hiver de 1662, en proie à une effroyable détresse; et comme je lui dis que l'affaire n'était pas assez sûre pour cela et qu'il fallait attendre à une autre année, il me fit aussitôt cette réponse: qu'il ne voyait pas grand inconvénient à cela, parce que, s'ils perdaient, il le leur rendrait de son bien, et qu'il n'avait garde d'attendre à une autre année, parce que le besoin était trop pressant pour différer la charité; et comme on ne s'accordait pas avec ces personnes, il ne put exécuter cette résolution, par laquelle il nous faisait voir la vérité de ce qu'il nous avait dit tant de fois: qu'il ne souhaitait avoir du bien que pour en assister les pauvres, puisque, en même temps que Dieu lui donnait l'espérance d'en avoir, il commençait à le distribuer par avant même qu'il en fût assuré. »

Le privilège fut enregistré le 27 Février 1662, et moins de vingt jours après, le 18 Mars 1662, les premières voitures commencèrent leurs courses dans Paris. On les désignait, comme leurs devancières, sous le nom de *carrosses à cinq sols*.

Mme Périer a tracé le tableau curieux de cette journée d'inauguration.

« L'établissement, écrit-elle le 21 Mars à Arnaud de Pomponne, commença samedi à sept heures du matin, mais avec un éclat et une pompe merveilleux. On distribua les sept carrosses dont on a fourni les premières routes; on en envoya trois à la Porte Saint-Antoine et quatre devant le Luxembourg, où se trouvèrent en même temps, deux commissaires du Châtelet, en robes, quatre gardes de M. le Grand Prévôt, dix ou douze archers de la ville et autant d'hommes à cheval.

« Quand toutes les choses furent en l'état, Messieurs les commissaires proclamèrent l'établissement, et, en ayant remontré les utilités, ils exhortèrent à tout le petit peuple que, si on faisait la moindre insulte, la punition serait rigoureuse, et ils dirent tout cela de la part du roi.

« Ensuite, ils délivrèrent aux cochers chacun leurs casques, qui sont bleus, aux couleurs du roi et de la ville, avec les armes du roi et de la ville

La Cornine Lefrancq



DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages eueptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients

sur l'estomac, puis ils commandèrent la marche. Alors, il partit un carrosse avec un garde de M. le Grand Prévôt dedans. Un demi-quart d'heure après, on en fit partir un autre, et puis les deux autres dans des distances parallèles, ayant chacun un garde qui y demeurerent tout ce jour-là. En même temps, les archers de la ville et les gens de cheval se répandirent dans toute la route. Du côté de la Porte Saint-Antoine, on pratiqua les mêmes cérémonies, à la même heure, pour les trois carrosses qui s'y étaient rendus, et on observa les mêmes choses qu'à l'autre côté pour les gardes, pour les archers et pour les gens à cheval. Enfin, la chose a été si bien conduite, qu'il n'est pas arrivé le moindre désordre, et ces carrosses-là marchent aussi paisiblement comme les autres. »

Même on ne s'explique pas très bien quels étaient ces désordres que redoutaient si fort le roi et la prévôté. Les nouvelles voitures ne pouvaient être que populaires; elles n'y manquèrent point.

« Le premier et le second jours, dit encore Mme Périer dans la même lettre, le monde était rangé sur le Pont-Neuf et dans toutes les rues pour les voir passer, et c'était une chose plaisante de voir tous les artisans cesser leur ouvrage pour les regarder, en sorte que l'on ne fit rien samedi dans toute la route, non plus que si c'eût été une fête; on ne voyait partout que des visages riant, mais ce n'était pas un rire de moquerie, mais un rire d'agrément et de joie, et cette commodité se trouva si grande que tout le monde la souhaita, chacun dans son quartier. »

Une seule ligne avait été établie, en effet, celle de la rue Saint-Antoine au Luxembourg. Devant le succès de la première tentative, on ouvrit bientôt un second parcours. On avait d'abord pensé à un trajet qui eût suivi toute la longueur de la rue Saint-Denis; mais sur un mot de Louis XIV, on se décida pour la rue Saint-Honoré.

« Les marchands de la rue Saint-Denis, écrit encore Mme Périer, demandant une route avec tant d'instance, qu'ils parlaient même de présenter requête. On se disposait à leur en donner une dans huit jours; mais hier, au matin, MM. de Roannez, de Crenan et le Grand Prévôt étaient tous trois au Louvre; le roi s'entretint de cette nouvelle avec beaucoup d'agrément; et, en s'adressant à ces messieurs, il leur dit :

— Et notre route, ne l'établirez-vous pas bientôt ?

Cette parole du roi les obligea de penser à celle de la rue Saint-Honoré et de différer quelques jours celle de la rue Saint-Denis. Au reste, le roi, en parlant de cela, dit qu'il voulait qu'on punit rigoureusement ceux qui feraient la moindre insolence et qu'il ne voulait pas qu'on troublât en rien l'établissement. »

Cette ligne de la rue Saint-Honoré, allant de la rue Saint-Roch à la rue Saint-Antoine, fut inaugurée le 16 Avril 1662; le 22 Avril, une ligne alla du carrefour Saint-Eustache au Luxembourg, et, le 5 Juillet

de la même année, une quatrième ligne partait de la rue de Poitou, au coin de la rue de Berri et de la rue d'Orléans, pour se rendre au Luxembourg.

Nulle gravure représentant les carrosses à cinq sols n'est parvenue jusqu'à nous. On peut cependant s'en faire une idée d'après les dires des contemporains. Ils pouvaient contenir huit personnes; de longues soupentes posées sur des moutons les supportaient.

On appelait moutons des pièces de bois, posées à plat sur l'essieu des carrosses. Le haut des moutons était indiqué par une ou plusieurs fleurs de lis. C'était là, à peu près, la forme des carrosses que nous pouvons voir dans les tableaux de Van der Meulen.

ANATOLE FRANCE,
de l'Académie Française



LE CARROSSE A CINQ SOLS
Composition d'Eugène Cochon

La Carnine Lefrancq

est préparée avec de la Viande de Bœuf
choisie, dans une USINE MODÈLE
où toutes les prescriptions de la Science
actuelle sont rigoureusement observées



D^r G. PAUL-MANCEAU LA « COËFFURE » A L'INOCULATION (1774)

... Aucune science n'est et ne fut, autant que la médecine, l'esclave de la Mode.

G. P.-M.

Le hasard me fit, il y a quelques années, jeter les yeux sur une chronique qui n'était ni de coiffure, ni de modes, ni de médecine et qui cependant, était une chronique très intéressante puisque j'en ai retenu qu'il avait existé autrefois, au temps des coiffures extraordinaires, une « Coiffure à l'Inoculation ».

Dans le même temps, je visitai le château de Plessis-les-Tours dont le docteur Edmond Chaurier, directeur de l'Institut vaccinal de Tours, correspondant de l'Académie de Médecine, me fit lui-même les honneurs, depuis les vastes sous-sols si curieusement aménagés jusqu'aux collections du Musée de la vaccine aujourd'hui réunies à celles de l'Académie de Médecine. C'est en parcourant ce Musée que j'eus la pensée de reconstituer la « Coiffure à l'Inoculation ».

Je pensais n'avoir qu'à retrouver une estampe du temps : je la réclamai à tous les échos, à tous les marchands ; je feuilletai des recueils et des collections et, de guerre lasse, je résolus d'en réunir les éléments afin de tenter d'en établir une représentation graphique au moins vraisemblable.

L'esquisse, après avoir figuré au Salon des Médecins et fait partie des collections du Musée de Plessis-les-Tours, est actuellement à Paris, au Musée de l'Académie de Médecine, auquel l'État a bien voulu confier il y a quelque temps le tableau dont elle a été l'embryon et à la joie de réalisation duquel je n'ai pas su résister (1).

L'Inoculation avait d'abord, en France, été accueillie avec défaveur ; la Faculté de Médecine de Paris la traita de : « Pratique criminelle, meurtrière et magique ».

Une campagne ardente s'organisa, la controverse agita la ville ; la pratique de l'Inoculation ne pouvait s'imposer définitivement que si l'exemple venait de haut et il vint ! La famille royale de France, voulant donner le ton, se soumit à l'Inoculation. Les provinces suivirent cet exemple. Les intrigues s'étant multipliées dans toute la France, la lutte redoubla : le geste des princes avait conquis la Cour ; la seule puissance qui, à ce jour, n'avait pris aucune part à la querelle : la Mode, allait donner à son tour ! La vogue des coiffures

symboliques allait lui permettre de proclamer qu'il était de bon goût d'être inoculé. Les grands événements qui bouleversaient l'Europe, la France ou la Cour firent éclore une de ces coiffures sensationnelles dont les gravures du temps nous ont conservé le souvenir. On vit naître « le Pouf à l'Inoculation ».

D'après la description rappelée par Challamel, ce « Pouf » qui devint ensuite la « Coiffure à l'Inoculation » et fut créé par Mlle Rose Bertin, se composait des éléments suivants :

Un soleil levant, un olivier chargé de fruits autour duquel s'enlaidait un serpent qui soutenait une massue entourée de guirlandes de fleurs.

L'esprit perce aisément à travers ces voiles, et devine que le serpent représente la médecine ; que la massue indique l'arme dont elle s'est servie pour terrasser le monstre variolique ; que le soleil levant est l'emblème du jeune Roi vers lequel se tournent les espérances, et qu'on trouve dans l'olivier le symbole de la paix et de la douceur.

En présence de ces indications, tous les écarts d'imagination étaient autorisés pour la reconstitution de cette Coiffure historique ; j'en ai établi le « fond » avec une abondance de tissu que justifie l'échafaudage qu'il y fallut placer. Une branche d'olivier véritable à laquelle ont été rattachés des feuilles et des fruits, m'a permis de caractériser cette plante à la façon d'un de ces arbres nains que cultivent avec tant d'amour les jardiniers japonais.

Serpent et massue devant être très visibles, ont pris une proportion, quelque peu gigantesques par rapport à l'arbre. Du soleil levant, j'ai fait un peigne !

Néanmoins, je me défends d'avoir voulu créer un modèle nouveau... Que les Parisiennes se rassurent : je n'ai voulu que tirer de l'oubli, une coiffure des plus intéressantes, tant parce qu'elle est bien caractéristique de cet engouement passager qui entassa sur les têtes des élégantes de 1774, un amoncellement d'objets disparates, que par le souvenir, qu'elle fixe, des résistances opposées à une pratique dont l'usage est devenu si simple et nous apparaît tellement indispensable. Elle nous prouve que la mode n'est peut-être point un art aussi frivole que de méchants esprits le voudraient parfois insinuer, puisque Hippocrate lui-même n'a pas dédaigné, en des circonstances graves, de l'appeler à son secours et qu'il n'eut pas à s'en repentir.

D^r G. PAUL-MANCEAU.



LA COËFFURE A L'INOCULATION, 1774

par G. PAUL-MANCEAU

Musée de l'Académie de Médecine de Paris

(1) Séance de l'Académie de Médecine du 30 avril 1929, page 1536.

LE PROFESSEUR BAUDOUIN



Photo Ribaud

ses études secondaires au Lycée Louis-le-Grand, il commençait sa médecine à Paris, il entra dans la voie des concours; externe des hôpitaux en 1901, puis interne en 1904. En 1914, il était nommé médecin des hôpitaux, et en 1910, il conquérissait l'agrégation.

Le docteur Alphonse Baudouin est actuellement médecin de l'hôpital Laënnec, et professeur de Pathologie et de Thérapeutique générales.

Parmi ses principaux travaux, nous men-

Baudouin, Alphonse-Marie, est né à Bône, en Algérie, le 13 septembre 1876. Son père était médecin-inspecteur de l'Armée: nous dirions aujourd'hui médecin-général.

tionnerons des recherches sur la *Nature et le traitement des Névralgies (névralgie faciale, névralgie sciatique; des Études dynamométriques sur les principaux muscles de l'organisme; des Études sur la Myotonie Congénitale, les Myasthénies; des Études sur les Glandes vasculaires sanguines; des Études sur les Glycémies et le diabète.*

Finalement, le Professeur Baudouin s'est spécialisé en Neurologie, et c'est la consultation de Neurologie qu'il fait à l'hôpital Laënnec.

Membre du Conseil Général de l'Association Générale des Médecins de France, membre de nombreuses sociétés savantes: Société de Neurologie, Société de Psychiatrie, Société Clinique de Médecine Mentale, etc., le Professeur Baudouin est aussi Secrétaire Général de la rédaction du *Paris Médical*.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Professeur Baudouin présente l'aiguille libératrice à deux malades atteints de névralgie faciale.

LA CARNINE LEFRANCOQ, Suc Musculaire de Bœuf **CRU CONCENTRÉ** représente le moyen **LE PLUS PRATIQUE** de réaliser la **ZOMOTHÉRAPIE** **ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN, ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT**

SUR LA MORT D'UNE COUSINE DE SEPT ANS

Hélas ! Si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche
T'ennuyait de leçons, que, sur toi, rose et fraîche,
Le noir oiseau des morts planait inaperçu ;
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
Où tu jouais hier te verrait passer morte...
Hélas, si j'avais su !

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce ;
Sous chacun de tes pas, j'aurais mis de la mousse ;
Tes ris auraient sonné chacun de tes instants ;
Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie
Un trésor de bonheur immense... à faire envie
Aux heureux de Cent Ans !

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière,
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière
Dans les bois pleins de chants, de parfums et d'amour ;
J'aurais vidé leurs nids pour emplir ta corbeille ;
Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
N'en peut voir dans un jour.

Puis, quand le vieux Janvier, les épaules drapées
D'un long manteau de neige, et suivi de poupées,
De magots, de pantins, minuit sonnant, accourt,
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour éternue,
Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine
Au milieu de sa Cour.

Mais je ne savais pas... et je prêchais encore ;
Sûr de ton avenir, je te pressais d'éclorre,
Quand tout à coup, pleurant un long espoir déçu,
De tes petites mains je vis tomber le livre ;
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre...
Hélas ! si j'avais su !

HÉLÈNE MOREAU.

Manque d'appétit !
La Carnine Lefrancoq

est particulièrement indiquée chez les personnes qui s'alimentent mal ou insuffisamment et sont, de ce fait, menacées de déchéance physique. Ramène **TOUJOURS** l'appétit dès le premier flacon



LAVOISIER CONVERTIT BERTHOLLET A LA DOCTRINE PNEUMATIQUE
Tableau de T. CHARTRAN. — École française.

Avant de prescrire un produit à base de viande crue, consultez l'étiquette ou le prospectus pour savoir quel genre de viande on emploie pour sa préparation. **La CARNINE LEFRANCQ GARANTIT** n'employer que des **Cuisses de Bœuf Crues**, de toute première qualité, dont le **Suc** est immédiatement **CONCENTRÉ**.



L'Art et le Lait

Revue Artistique & Littéraire

REVUE

EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —

CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34

N. G. SEINE 25 193

25^e ANNÉE

N° 271

OCTOBRE 1930

GEORGES D'ESPARBÈS

LA PRISE DE LA SMĀLA



Le 1^{er} Janvier 1837, le roi Louis-Philippe remit au duc d'Aumale qu'il appelait « mimi », le brevet de sous-lieutenant d'infanterie. Le duc avait quinze ans.

— Ce sont tes étrennes de soldat. As-tu des projets d'avenir ?

— Rejoindre mon frère le duc d'Orléans et me battre contre Abd-el-Kader.

— C'est là toute ton ambition ?

L'enfant eut cette réponse qui est restée dans l'histoire :

— « Quelle autre pourrais-je avouer, Sire — et sa voix était devenue grave et respectueuse — je n'ai d'autre but dans la vie que d'être le serviteur de la France et le quarante-troisième Bourbon tué sur le champ de bataille. »

Trois ans après, malgré l'opposition de la reine, le duc d'Aumale s'embarquait pour l'Algérie, avec le grade de chef de bataillon au 4^e léger.

Un homme de talent, Bugeaud, venait de transformer nos méthodes de guerre par l'emploi des « forces morales » plus redoutables que le canon ;

des offensives lestes, sans attirail, dégagées de ces « impedimenta » qui sont une cause permanente de faiblesse. Et ce fut la victoire de la Sikkah remportée au pied relevé. La France comprit, applaudit. Le système de la guerre d'Afrique était fondé.

Qu'elle était belle et joyeuse cette armée, avec les chéchias des zouaves de Lamoricière, les hautes coiffures de la ligne, les chevaux de luxe de Pélissier, les bottes vernies et les gants jaunes de Changarnier, le londrès et la boîte de pastilles que le joli Bourbaki machonnait sous la mitraille, le fameux Yusuf, colonel des spahis, demi-nègre, au buste serré dans un spencer rouge soutaché de noir, agrémenté d'une fourragère dont la sombre tresse barrait sa large poitrine, les yeux incandescents sous son képi au turban pourpre ; Yusuf qui envoyait des vers à la belle Madame Dolorès : « Deux baisers j'ai dans l'âme que j'emporterai en mourant, le dernier baiser de ma mère, le premier que je te donnai » ; héroïque armée de l'amour et de la mort, où mainte tunique coquettement pincée à la taille cachait la blessure d'un yatagan ; où l'on voyait Cavaignac prendre sous le bras Saint-Arnaud pour aller goûter chez Mac-Mahon ; où l'on rencontrait partout le duc d'Aumale, enfiévré d'avoir fait le coup de feu malgré la surveillance inquiète des généraux, errant de bivouac en bivouac, fumant la

LA CROISSANCE DES ENFANTS, qui s'accompagne souvent d'amaigrissement et de faiblesse, est une cause d'inquiétude pour les familles. A la dose de 1 à 2 grandes cuillerées, la **CARNINE LEFRANCQ** constitue un suraliment incomparable **DONT LES EFFETS SONT TOUJOURS TRÈS RAPIDES**

pipe et buvant la goutte avec les troupiers. Ah ! si la reine l'avait vu !

— Bravo, sergent Lèveillé, je t'ai vu au combat du col de Mouzaïa. Tu n'as pas volé ton beau nom !

— Bien sûr, Monseigneur, quand on s'appelle Lèveillé, ce n'est pas pour dormir au feu.

On l'adorait.

En face de ces deux personnages, Bugeaud et le duc d'Aumale, voici leur rude adversaire : Abd-el-Kader.

« Pendant que je priais Dieu de m'aider à vaincre les Français, disait-il, mon cœur bouillonnait comme l'eau exposée dans un vase d'airain à la chaleur du feu. »

Brave et impétueux dans l'attaque, il était en outre extrêmement rusé. Comme il savait lire la montagne et la plaine, il fut impossible de le capturer. Parfois, tombant de ses quatre pattes sur l'armée française, le lion lui cassait un morceau d'épaule. Il eut ainsi quelques succès. Fameux lutteurs, ceux qui venaient à bout d'un homme qui croyait au ciel et au droit.

L'émir avait conçu son plan d'organisation le jour abominable de l'entrée des Français à Mascara. Expulsé de sa ville natale, chassé des villes de son domaine, il s'était vu contraint d'errer avec son trésor, sa mère et ses femmes. Pressé par les baïonnettes, comment sauvegarder ces biens ? Il avait donc résolu d'armer et d'instruire les tribus pour en faire une force énergique et légère, apte à la fuite comme à l'embuscade.

Cette smâla constituait à elle seule une division de l'armée nomade, une vingtaine de mille hommes. Elle comptait les hauts personnages religieux, les fonctionnaires, les domestiques et otages de la maison de l'émir, le matériel, les provisions de bouche et de guerre, les archives, le trésor, le haras du mahzen et une foule immense de femmes et d'enfants, tout cela escorté, cerné, assourdi du matin au soir par un bétail innombrable.

Ces deux cavaliers, l'un fils du roi de France, l'autre non moins noble, émire, c'est-à-dire seigneur

et saint, chef des haines de l'Islam, indiciblement beau sous ses voiles, une émeraude sans prix à son doigt de commandement, ces deux hommes venus de Dieu allaient bientôt s'affronter.

Au banquet qui réunissait les officiers, le 10 Mai 1843, le duc d'Aumale annonça l'expédition.

— Messieurs, je vous invite à la chasse. Nous allons tirer le lion. Boghar est une excellente base de manœuvres qui me permettra d'opérer pour surprendre la smâla qui doit voyager dans le vieux Chélif.

Escorté de ses aides de camp, le commandant

Jamin et le capitaine de Beaufort d'Hautpoul, le duc d'Aumale ordonna le départ des troupes ; le colonel Camou et deux bataillons du 33^e, un bataillon de zouaves sous les ordres du lieutenant-colonel de Chasseloup-Laubat et du capitaine Bourbaki ; le superbe et sombre Yusuf caracolait, suivi de quatre escadrons de spahis ; le lieutenant Litchlin avec un escadron de chasseurs d'Afrique ; un détachement de gendarmes commandé par le lieutenant Grosjean et le capitaine Aubac ; deux sections d'artillerie de montagne fermaient la marche. La lune se leva sous la forme de deux cornes roses. Une rumeur traîna le long des sables, et il ne resta, solitaire, que la chèvre des spahis qui bêlait vers ses camarades disparus.

Que faisait Abd-el-Kader ?

Ne sachant encore quelle direction avait prise son adversaire, il avait envoyé sa smâla à El Benyaa où elle campa quarante jours. Mais l'herbe étant rare, il partit sur El

Nador, puis plus loin vers l'est. Une trahison de la tribu des Harras le fit dévier de sa route. Après avoir fait justice, il se retourna vers Taguine, d'où il pensait gagner les fertiles montagnes du Djebel-Amour.

Quant à l'expédition française, elle s'était enfoncée dans les brûlantes solitudes du sud, conduite par les trois cents cavaliers arabes de l'agha Amar ben Feraht chargé d'éclairer sa marche. Mais si le fantassin sur une longue distance peut tuer le cheval, sur un parcours de quelques heures le



LE DUC D'AUMALE
par RAFFET
Musée Condé - Chantilly





LE DUC DE CHARTRES, Colonel au 1^{er} Hussards. - 1830

(MORT D'ORLÉANS EN 1842)

Tableau de Ary SCHEFFER (1795-1858). — École française.

cheval a raison de l'homme. Bientôt l'armée se trouva divisée en deux fractions; la première, comprenant la cavalerie et l'artillerie, entraînait les zouaves, de plus en plus essouffés: la seconde, comprenant les deux bataillons du 33^e, soldats énergiques mais peu entraînés à la marche intense. Ces deux masses d'hommes se séparèrent lentement l'une de l'autre.

Il en fut ainsi du bataillon de zouaves qui se détacha à son tour. Ils marchaient les yeux à terre,

— Qu'importe, je suis le ménager de mes troupes, non leur bourreau; allons à Taguine.

Soixante-trois degrés. La chaleur augmentait sans cesse. Les cavaliers, au nombre de cinq cents, avançaient sur deux colonnes, les spahis à droite, les chasseurs à gauche, spectres d'hommes sur des chevaux martyrs.

Soudain, un grondement sourd fit tourner les têtes.

Suivi de son goum, l'agha envoyait à la décou-



LA PRISE DE LA SMALA

Fragment du tableau d'Horace Vernet - Musée de Versailles

éblouis de lumières rouges, les oreilles grondantes de sang. A leur tour, ils furent distancés.

Autre danger, l'eau manquait depuis la veille. Les hommes souffraient affreusement, mais l'âme tenait debout ce débris d'armée.

Le duc d'Aumale sentit la responsabilité qui pesait sur lui:

— Les forces humaines ont une limite. Allons à la source la plus proche, à Aïn Taguine.

— Monseigneur, dit le colonel Yusuf, d'après les renseignements recueillis depuis trois jours, si nous nous détournons de notre route, l'affaire est manquée.

— L'armée se meurt, je veux aller vers l'eau.

— Devant nous, c'est la victoire.

verte revenait au galop, les bras dressés:

— La smâla!

Le prince bondit vers les dunes, un ouragan de cavaliers le suivait.

Au milieu d'une plaine légèrement creusée, où coulaient les eaux sinueuses de la source, un campement de vingt mille hommes s'étendait à perte de vue.

— Je vous fais mes excuses, Monseigneur, dit noblement Yusuf. Que faut-il faire?

— Attaquer.

— Imprudence inutile, dit le colonel de Beaufort qui avait la secrète et difficile mission de surveiller les coups de tête du duc d'Aumale; il conviendrait

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉURALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE



LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE

La CARNINE LEFRANÇO

SONT SUPÉRIEURS A CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES

d'attendre les zouaves et l'artillerie. Nous avons devant nous plusieurs milliers de combattants et nous sommes cinq cents cavaliers.

Le duc coupa court à ces objections :

— Je suis d'une race qui n'a jamais reculé. Je vais commencer le combat avec le colonel Morris et les chasseurs.

Éclatant d'orgueil, Yusuf montra ses spahis :

— Monseigneur, chacun de ces hommes en vaut cent ! Je demande à charger le premier.

Troupe sublime ! Les spahis avaient brûlé la soif, aboli la souffrance en la dépassant. Mais une rage muette creusait leurs joues. Ce qu'on voyait de cruel sur ces visages n'appartenait plus aux passions terrestres : un escadron de fantômes envoyé par Hécate pour faire peur.

Un galop emporta Yusuf à vingt mètres au loin de ses hommes :

— Pour charger !

A son cri, lui-même s'élança, sans regarder s'il était suivi et trois cent cinquante cavaliers de bronze, la bouche ouverte, se précipitèrent dans la vallée.

Le duc d'Aumale au colonel Morris :

— Lancez vos escadrons de un à quatre pour couper la retraite aux fuyards, je garde le cinquième pour appuyer le colonel Yusuf.

Tirant son épée vers les chasseurs d'Afrique et les gendarmes du lieutenant Grosjean, en tout cent cinquante sabres :

— Camarades, pour aider les braves spahis !

Yusuf avait défoncé le terrain, le prince le recréa. Une grande partie des réguliers de l'émir se précipitait au devant de la charge. Un grand enfant svelte et blond entraînait la tempête française. Cinquante mètres... plus que dix... Déjà on se regardait dans les yeux : trois cents hommes cabrés contre deux mille, sabres hauts, hachant le ciel.

Allah !

France !

Dans un éclaboussement d'armes le choc eut lieu. Les réguliers d'Abd-el-Kader étaient armés à l'européenne. Il se fit là de part et d'autre des coups de bravoure à éblouir Azraël, l'ange de la mort. Jusqu'à une profondeur de deux kilomètres le sol grelottait d'effroi. Lutte ardente, à tout train. Que le fils du roi de France, ce jour-là, fût le « quarante-troisième Bourbon tué sur le champ de bataille », il s'en fallut le vent d'une balle, le fil d'un sabre. Bientôt tout ploya, et la fuite emporta dans ses tourbillons les derniers réguliers de l'émir. Lui-même avait disparu avec sa mère et ses femmes.

Mais Abd-el-Kader venait d'assister à la fin de sa puissance, trois cents tués, trois mille prisonniers, quatre drapeaux, un canon et les richesses de l'émir, tels étaient les trophées de la victoire.

Un poète arabe a chanté ainsi ce fait d'armes :

Il raconte que le vieux marabout Yacoub ben Kotba, le soir de la lutte, vint offrir au colonel Yusuf l'amulette suspendue au cou du cheval de Djelloul ben Ferhad, le chef des Aya, qui avait combattu dans les rangs de l'émir.

Le colonel ouvrit le sachet et en retira d'abord un grain de blé. Yusuf était un oriental, il comprit le symbole. Ce grain de blé signifiait que l'Algérie serait recouverte un jour par les moissons des Français.

Il retira ensuite un pépin de raisin, signifiant que les vignes pousseraient d'Alger à Oran comme l'alfa au désert.

Enfin il retira un cheveu très long... Mais le vent le lui prit et emporta au loin ce souvenir de femme, signifiant que l'assimilation par le mariage et l'amour entre les deux races n'aurait jamais lieu.

L'avenir répondra au poète.

GEORGES D'ESPARBÈS



ABD-EL-KADER

Son portrait par Stanislas Chlebowski
Musée Condé - Chantilly

LA
Carnine



Lefrancq

est le plus
remarquable tonique
de l'estomac et de l'intestin

c'est aussi le meilleur
remède des dyspepsies
et des enterites rebelles



ATTAQUE D'ALGER PAR MER
par Eugène N. FLAMIN (1809-1876). — École française.



SORTIE DES PORTES DE FER
par Adrien DAUZATS (1804-1868). — École française. - Salon de 1841.

LOUIS BERTRAND,
de l'Académie Française

LE CAFÉ MAURE

« Une grande salle nue, badigeonnée de chaux et dont le sol inégal n'a même pas été recouvert de terre battue. Il n'y a d'africain dans la disposition de la pièce que la haute cheminée lambrissée de faïences émaillées. Le kaouadj (cafetier) surveille ses petites burettes de fer-blanc. Des bancs de bois assez larges circulent tout le long des plinthes. L'unique ornement est une boîte à horloge monumentale, toute peinturlurée de fleurs rouges et jaunes, telle qu'on en rencontre encore dans les cuisines de nos fermes. Au milieu, sur une table à trois pieds, une boîte de roses trempe dans une grosse cruche de cuivre qui sert à porter l'eau. »

« Quelques individus sommeillent, allongés sur des bancs. Je gagne la cour contiguë dont l'éclairage un peu cru fait paraître plus sombres les demi-ténèbres où est plongé le café. Une lampe à pétrole est suspendue au treillage qui s'étend d'un mur à l'autre, en manière de plafond et qui est complètement tapissé par des lianes violettes de bougainvilliers. Berceau de verdure où règne un peu de fraîcheur, grâce à la fontaine encastrée dans le mur et dont la vasque est pleine jusqu'au bord. »

« Je m'assieds à l'écart, sur une natte, et, après avoir commandé ma tasse au kaouadj, je regarde autour de moi. La cour n'est guère plus animée que la salle. Deux hommes assis sur leurs talons jouent gravement aux échecs. Le damier est placé par terre, dans le cercle rougeâtre de la lampe, et je vois les mains brunes et sèches des joueurs qui poussent les figurines de bois sur les cases blanches et noires. Un nègre est accroupi à côté d'eux. »

« J'ai pour unique voisin un grand vieillard maigre, effondré dans les plis d'un burnous immaculé. Une barbe de patriarche allonge encore son long visage osseux et émacié, plus pâle que les mousselines de son turban. D'un doigt solennel, il tourne lentement les pages d'un magnifique et très ancien manuscrit dont le vélin jauni est entamé d'or, de vermillon et d'azur. Il lit avec un clapotement continu des lèvres, comme un enfant qui épelle; puis, il s'interrompt, ferme le livre et, les yeux luisants d'extase, il marmotte une prière, se dresse de toute sa hauteur sur ses genoux, s'abat brusquement dans une totale prostration et se relève, le front noir de poussière. »

« Personne ne prend garde à la gesticulation du

dévôt personnage. Je ne perçois que le bruit tenu du filet d'eau qui s'égoutte dans la vasque de la fontaine, le murmure de la prière sur les lèvres du vieux, et, parfois, le claquement des sandales du kaouadj, qui vient enlever les burettes vides. »

« Plus que le café parfumé qui se dépose au fond de ma tasse, je savoure ce calme et ce recueillement, ces hommes impassibles et beaux sous leurs draperies blanches, cette cour rafraîchie d'eau vive, ce rideau de fleurs violettes. »

« Soudain, le nègre ramasse une darbouka qui traînait sur la natte, à côté de lui. »

« Il appuie son torse contre le mur, se renverse la tête, puis, ayant plaqué un accord aigrelet, il

lance les premières notes d'une mélodie stridente qui déchire les oreilles. Cette voix barbare, éclatant dans le silence nocturne, me fait tressaillir, mais aucun de ceux qui l'entendent avec moi n'a bougé. Les joueurs d'échecs continuent à pousser les figurines de bois sur le damier, le vieillard marmotte ses prières; seul, je regarde le nègre s'enivrer de sa chanson. Avec le tronc mal dégrossi de son corps, ses membres lourds aux gestes gauches, il éveille l'image d'une archaïque statue égyptienne taillée dans du marbre noir.

UN CAFÉ MAURE EN ALGÉRIE *Vériscope Richard*

« Le nègre chante sans se soucier qu'on l'écoute. Sa voix se balance en roulades sans fin. Je le suis avidement. Peu de choses m'exaltent autant que ces mélodies du sud. C'est la chanson des steppes arides et du morne soleil. Je me souviens du trouble poignant qui s'empare de moi, lorsque, à l'heure lourde de la sieste, dans la désolation de midi, au fond d'une ruelle obscure, aux maisons enduites de chaux comme des sépulcres, j'entends jaillir cette mélodie arabe derrière une porte close. »

« Cette voix qui crie dans le désert, en quel lointain des âges et des plus primitives émotions humaines n'entraîne-t-elle pas la pensée ?... »

« Le nègre a fini sa chanson. Le vieillard s'est enveloppé dans son burnous pour dormir. Dix heures sonnent à l'horloge et les vibrations du timbre se perpétuent dans le silence. Je m'évade sans bruit à travers la salle, où je frôle au passage les dormeurs allongés sur leurs bancs, et je me retrouve dans la rue, sous la nuit chaude et constellée... »

LOUIS BERTRAND, de l'Académie Française



CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIMÉ ET VIVANT,
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRÂCE À SES NUCLEOPROTÉIDES, À SES VITAMINES, ET À SA
RICHESSE NATURELLE EN LECITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.



LA CHASSE AU FAUCON EN ALGÉRIE

Tableau d'Eugène FROMENTIN (1820-1876). — École française

CARNINE LEFRANCQ

PRÉVIENT ET COMBAT
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES



24022

Fantecclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE

EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— o DIRECTION o —

CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE
(SEINE)

25^e ANNÉE

N^o 272

NOVEMBRE 1930

TÉL. COMBAT 01-34

R C SEINE 25.195

LE ONZIÈME SALON DES MÉDECINS



LE CHEMIN DE LA FORÊT, par M^{re} KATCHEPROFF-MACAIGNE
Appartient à M. le Maréchal JOFFRE

CARNINE LEFRANCQ PUISSANT RÉGÉNÉRATEUR
DU SANG ET DE L'ORGANISME

LE ONZIÈME SALON DES MÉDECINS

Le Dimanche 15 Juin dernier, à deux heures, avec l'exactitude qui était jadis la politesse des rois, M. DUMER, président du Sénat, a bien voulu venir inaugurer notre XI^e Salon des Médecins : cela non seulement avec son affabilité coutumière, mais encore avec les marques d'une véritable sympathie pour notre corps médical, dont il proclame, volontiers, l'estime en laquelle il le tient. Aussi, au long de sa visite eut-il un mot aimable pour plusieurs de nos exposants. A la vérité cette aménité, cette bonne grâce font un heureux contraste avec l'arrogance de bien des minimes seigneurs de notre République.

D'autant, comme le dit La Bruyère, que « si la politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude, elle donne du moins les apparences et fait paraître l'homme au dehors, comme il devrait être intérieurement ». Or, les apparences, nous n'en ignorons, sont le décor qui rend la vie moins triste, moins brutale. Voyons donc celui dont nos confrères, avec leur talent, avaient agrémenté la belle salle du Cercle de la Librairie. Comme à l'accoutumée, cédon le pas aux dames et commençons par la peinture.

Ainsi il nous a été donné de remarquer de M^{me} AMAT-CHU, une *Vierge aux fonts baptismaux*; de M^{me} BERTHELOT, des *Éclaireurs*, chantants ;

de M^{me} BLANCHARD, une *Porte fleurie*; de M^{me} BOVIER-LAPIERRE, des *Tulipes*; de M^{me}



LE DOCTEUR PAUL RABIER
par Louis LIVET

bien notée; de M^{me} KATCHEPEROFF-MACAIGNE, des *Paysages*; de M^{me} LAGUT, une *Ten-*



PORTRAIT DE MADAME BONGRAND
par M^{me} S. ROUCHÉ-VITRY

BRIGNON, des *Fleurs*, vibrantes; de M^{me} BUSQUET, un *Tirailleur soudanais*, très nature; de M^{me} CASALIS-FEER, une *Tête de Martiniquaise*; de M^{me} CASTEX, une *Sœur de charité*, d'une reposante réalité; de M^{me} CHEYMOL, un bon pastel de *Jeune fille*; de M^{me} DUPUIS, une *Nature morte*; de M^{me} DROUIN, des *Mandarines*, très franches d'effet; de M^{me} EVERART, la *Vieille du Médecin*, étude de nu psychologique; de M^{me} FRANQUELIN, des *Jouets*, bien rendus; de M^{me} GALLIEN-BERTHON, un *Portrait du Dr B.*, d'un bel art; de M^{me} GUIBERT, une *Femme*,

de M^{me} KATCHEPEROFF-MACAIGNE, des *Paysages*; de M^{me} LAGUT, une *Tendresse*, d'un art suggestif; de M^{me} LEFÈVRE (Anne), de *Vieilles tours*, prises sur le vif; de M^{me} LEFÈVRE (Simonne) un *Portrait d'enfant*; de M^{me} LÉVY-BLUM, des *Montagnes du Brünig*, d'une belle sincérité; de M^{me} LÉVY-ENGELMANN, des *Fleurs vibrantes* et un ensemble d'exquises *Miniatures*; de M^{me} LOGUINOFF, des *Rochers de Vallières*; de M^{me} MÉROT, un vivant *Portrait d'enfant*; de M^{me} LILY-PÉCH, une séduisante *Tête blonde*; de M^{me} PERSAKIS, un aimable *Paysage*; de M^{me} SAINT-PAUL,

des *Tulipes*, d'un habile coloris; de M^{me} SATTONNET, une vue vivante de *La Croisette*; de



LACARNINE LEFRANCQ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,
l'élément spécifique, actif, thérapeutique, C'EST LE JUS

Dr HÉRICOURT
LA ZOMOTHERAPIE - D'après le Dr



PAYSAGE D'ARBOIS (Jura)
par M^{lle} SUZANNE CHRISTOPHE



LES ALYSCAMPS, A ARLES
par le Docteur HENRI RENOU



MARTIGUES
par le Docteur LOUIS BOVIE

M^{me} SCHNEIDER, une *Vieille cour*; de M^{me} SPINNEVYN-LONJUMEAU, une *Vieille Saône*, bien transcrite; de M^{me} TAINE, des *Pins à Sanary*; de M^{me} THOINOT, des *Marliniquaises*, d'un métier scrupuleux et solide; de M^{me} WALLET, un *Portrait* bien rendu; de M^{me} MATHIEU-PIERRE-WHEL, une *Potiche fleurie* aux justes notations; de M^{me} ZICCA, un *Soir aux Martigues*, d'un art suggestif; de M^{me} AUVERGNIOT, des *Bluets et des Roses*, d'un coloris habile et vibrant; de M^{me} CHRISTOPHE, une *Vue de Moret-sur-Loing*, d'une facture large et harmonieuse; de M^{me} CLÉMENT, un gai *Printemps*; de M^{me} GAUDAU, *Sous les Chataigniers*, d'une séduisante sincérité; de M^{me} GUGÉLOT, un agréable *Port de Douarnenez*; de M^{me} CHAUVELOU-LEBESGUE, *Toits sous la Neige*, d'un joli effet décoratif; de M^{me} LAGUT, quatre *Figures* suggestives; de M^{me} NIDERT, un *Paysage breton* très sincère; de M^{me} RAOULT, un *Pont de Liverdun*; de M^{me} ROUTCHINE-VITRY, un excellent *Portrait de M^{me} B...* et une précieuse vitrine de *Miniatures* exquises; de M^{me} LÉVY-ENGELMANN, des *Dablias* aux tons chauds et une planche de *Miniatures* ravissantes.

Pour leur part nos Confrères se sont non moins bellement comportés et c'est avec justice, que nous devons citer : de M. BARBIÉ, de délicats *Chrysanthèmes blancs*; de M. BERTIN, des *Fleurs de Cerisier*; de M. BOBO, des *Phosphorescences marines* tentantes; de M. BON-ENFANT, son *Lac*; de M. BOYER, deux *Vues*

des *Martigues* finement nuancées; de M. BURDIN DE SAINT-MARTIN, un chatoyant *Château espagnol*; de M. CABON, deux *Portraits* bien peints; de M. DE CASABAN, une *Sainte-Apbrodite*; de M. CHARNAUX, un chaud et vibrant *Coucher de Soleil*; de M. CHAVANON, de solides *Études d'Ouessant*; de M. COUTELLE, un bon *Portrait de sa Mère*; de M. DABOUT, un *Automne en Solagne*, aux notations précises; de M. DARGET, la *Garonne à Brienne*; de M. DERESTER, des *Fruits*; de M. DUCHESNE, de justes *Rochers à Carteret*; de M. GRANIER, une *Tartane à quai*; de M. GUILMOTO, un *Chemin à Locudy*; de M. HALLÉ, une *Baie de Saint-Vaast*, toute sincérité et séduction; de M. HEITZ, des *Environs du Mont-Dore*;

de M. JANET, un *Pont sur le Loing*, d'un art suggestif; de M. JUGEON, un *Jardin au Soleil*, tout vibrant; de M. KOLB, deux *Paysages* largement traités; de M. LA MARCHE, un *Nord-Sud* plein de fougue et de vie; de M. LE BEC, de précieuses *Notes de Voyage* rapportées de Ceylan et du Japon; de M. LE GENDRE, *La Rose et l'Insecte*, d'une poésie inimitable; de M. LIVET, un très bon *Nu* et des *Portraits* captivants de lui-même et de ses confrères de Parel et Paul Rabier; de M. LORENTZ, *Brouillards sur la Seine*, pris sur le vif; de M. MAHU, une *Rade de Toulon* pleine de charme; de M. MARGAIN, une *Vieille Barque*, d'un réalisme captivant; de M. MARTIAL, un *Vieux Peuplier*



SHYLOCK
Gravure par F. de HÉRAN



LA PLACE DUCALE, À CHARLEVILLE
Eau forte originale, par le D^r Maurice ROLLET

LA CARNINE LEFRANÇO ENRICHT LE SANG EN HÉMOGLOBINE

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 8 % D'HÉMOGLOBINE
APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 9,7 % D'HÉMOGLOBINE



BUSTE DU D' DHOTEL
par L.-R. PIRON

largement et habilement traité; de M. PASQUIER, *Cour de Ferme*; de M. QUENAY, un *Nu* d'une belle matière; de M. RAGONNET, un *Etang du Petit Trianon* bien transcrit; de M. RAINGEARD, une *Vieille Maison*; de M. RAYMONDAUD, des *Gorges d'Anélie - les - Bains*, d'un beau sentiment; de M. SAÏAS-GIRARDIER, la *Collégiale de Sainte-Gertrude* finement nuancée;

de M. SIMONOT, des *Quais de Paris* d'un réalisme captivant; de M. SMADJA, trois *Portraits*, d'une composition méditée; de M. THIL, les *Ventres creux*, notation vraie; de M. TURPAULT, *Le Lac du Bourget*; de M. WILBORTS, une *Mer nacrée à Antibes*, d'une belle fluidité d'atmosphère; de M. ZOUTEN, une *Rue d'Aniens*, d'un précieux sentiment; de M. BOUVERIE, un *Pont Marie à Paris*, d'un joli métier; de M. ESCAY, un *Coin de Jardin*, d'une précieuse intimité; de M. FRAIKIN, un *Mont Blanc*, d'une composition méditée; de M. GRIMBERT, de *Vieilles Boutiques à Uzereche*, toute sincérité et séduction; de M. GURLIE, un *Saint-Jean-Pied-de-Port* enchanteur; de M. JACQUEMIN, un *Paysage* agréable; de M. MARCEL LABBÉ, une *Vieille Métairie*, où la couleur chante dans la lumière; de M. LAPEYRE, un *Sous-Bois*; de M. MALHERBE, une *Route dans le Loiret*, d'une belle fluidité d'atmosphère; de M. MALVEZIN, une *Aiguille du Drû*, à Chamonix, d'une palette inspirée; de M. MAUCHANT, une *Etude de dos*, d'un réalisme captivant; de M. MÉTAYER, un *Vaulour sauve*, bien observé et rendu; de M. OBERTHUR, *Les Gerbes*, d'une précieuse sincérité; de M. RALEA, un curieux *Portrait*; de M. RA-

PHIEL, un amusant *Coin du vieux Montmartre*; de M. RENDU, les *Alyscamps d'Arles*, d'une mélancolique séduction; de M. TEMPLIER, une *Forêt de Rambouillet* finement nuancée; de M. THOMAS, une *Place de l'Eglise à Souvray*, d'un délicat sentiment.

Parmi les gravures et dessins, étaient à retenir: de M^{lle} CHAUVOIS, un *Manoir de Jacques Cartier*, bois gravé décelant d'heureuses dispositions; de M^{lle} DREVET, la *Porte Saint-Jean à Besançon*, pointe sèche agréable; de M. ANTOINE, une *République de la Paix*, litho d'un dessin ferme en même temps que séducteur; de M. CAUSSADE, un *Pierrot qui veille*, d'une poétique fantaisie; de M. CHARVET, un *Cheval au Pâturage*, d'une jolie ligne; de M. CHOQUET, le *Puits à deux étages de Gien*, eau forte aux jolis effets de lumière; de M. DE HÉRAIN, un *Sbylock*, eau forte puissante, d'un grand caractère, et un agréable crayon du *Professeur*

Pbilibert; de M. FERRAND, une *Tour de la Madeleine*, à Troyes, d'un métier habile; de M. LIVET, des études de *Nu*, de *Cbats*, des croquis de confrères, d'un crayon léger et primesautier; de M. MARCEL, d'amusantes *Silhouettes de Maîtres passés et*



BUSTE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
Plâtre par Ch. VILANDRE

présents; de M. MORISOT, des *Profilis de Stomatologistes*, habilement enlevés; de M. ROLLET, une très belle eau forte de la *Place Ducale à Charleville*, et plusieurs bois originaux de *L'Île Saint-Louis*, qui le désignent pour être un excellent illustrateur.

Parmi les sculpteurs, toujours



LE DOCTEUR BRIAU
Sculpture de Jean MARTEL

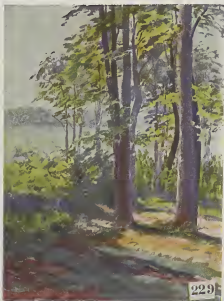
LA CARNINE LEFRANCQ

rend la ZOMOTHÉRAPIE agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.



LE VIEUX PEUPLIER
par le Docteur René MARTIAL



FORÊT DE LYONS
Aquarelle, par le Docteur JOSEPH OERTHRICK



PONT SUR LE LOING
par le Docteur HENRI JANET

moins nombreux, mais dont les œuvres ne sont pas moins prisables, tant s'en faut, nous citerons : de M^{me} MÉROT, une charmante *Tête d'Enfant* ; de M^{lle} NISSIM, un auguste *Masque de Vieillard* ; de M^{me} SIEDLER, un délicat *Buste de jeune Fille* ; de M. BLANCHARD, un *Taureau* et un *Bœuf*, qui le sacrent bon animalier ; de M. DE HÉRAIN, une remarquable *Médaille du D^r Delagenière* ; de M. FOREL, un amusant groupe : *L'Auscultation* ; de M. HAYEM, une très belle *Médaille de M. Fivaz* qui montre que chez lui l'art est une véritable Fontaine de Jouvence ; de M. JACQUEMIN, une *Infirmière visiteuse* qui doit voir les choses... de haut ; de M. LEPELLETIER, un *Clocharde* pris sur le vif ; de M. PIRON, un *D^r Hôtel* amoureux sculpté ; de M. SABBOURAUD, un très beau *Buste* et deux *Statuettes* où s'inscrit la puissance son art ; de M. VILLANDRE, un *Saint François d'Assise*, un *Saint Vincent de Paul*, un *Faune* et un *Chat somnolant*, témoignant de la grâce, de l'aisance, de la variété de son art ; enfin de l'immortel Maître BOURDELLE, une de ses dernières œuvres, l'unique *Médaille* qu'il ait faite, celle de notre confrère Léopold Lévi, où se révèlent à

la fois la souplesse et la puissance de son art.

L'art décoratif était, en l'espèce, agréablement représenté par les dames, dont il est un des apanages. Ainsi de la Céramique, avec une *Coupe* représentant une fleur d'eau, de M^{me} CLÉMENT ; de très artistiques et curieuses assiettes, de

M^{me} DODART DES LOGES, où étaient peints les sujets des plus célèbres chansons de Botrel.

Bien entendu, les reliures d'art étaient nombreuses autant qu'artistiques et signées des noms de : M^{mes} BLANCHARD, CHUCHE, MOINEAU, PAVIE et RAOULT.

Également, les *ex libris*, ces sortes de petits blasons intellectuels que se composent à l'occasion : lettrés, médecins et artistes, étaient, grâce au D^r OLIVIER, représentés en plusieurs cadres.

Enfin il y avait les humoristes, qu'on avait eu l'heureuse idée d'inviter : les humoristes, ces amusants redresseurs de torts... et de tords qui nous font souvent rire presque de nous-

mêmes, ce qui est une façon comme une autre de se corriger. Ils étaient là quatre et non des moindres : BARRÈRE, JONAS, LÉANDRE et VILLA. BARRÈRE, expert en l'art de conserver, confits dans un bocal, pour l'avenir, nos Maîtres, exposait des *Silhouettes* de confrères mobilisés,

prises pendant la guerre à l'éclairage des fusées et au son du canon. JONAS, le maître des intimités, le chantre de la dernière scène, avait, par une délicate attention, fait revi-

vre pour nous *Argan*, le dolent, *Béline*, la rusée, la petite *Louison* et l'ineffable *M. Fleurant*, et également les charmantes surprises de l'auscultation. Le spirituel LÉANDRE, à côté d'une excellente *Silhouette du Professeur-Député Pinaré* et d'une charmante évocation d'un *Couple de 1830*, nous



MASQUE DE VIEILLARD
par M^{lle} Jacquelline NISSIM



COMBAT DE BŒUF CONTRE UN TAUREAU
Sculpture par M. Chardson BLANCHARD

LA CARNINE LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps



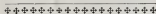


De haut en bas :

PLACE DE L'ÉGLISE, A SOUVRAY (Sarthe)
par le Docteur André THOMAS

LE CHAMP LABOURÉ (Coucher de Soleil)
par le Docteur CHARSAUX

VIEILLE MÉTAIRIE, A ORION (B.-P.)
par le Professeur Marcel LARÉ



Pour tous renseignements concernant le

SALON DES MÉDECINS

qui a lieu chaque année à Paris, au
Cercle de la Librairie, 117, Boulevard
Saint-Germain, s'adresser à

M. le Docteur PAUL RABIER
84, Rue Lecourbe, Paris (XV)



montrait... *L'Appendicite du Docteur*, sous les espèces de certain appendice caudal de Maître Aliboron sortant des basques de sa redingote, tandis qu'il palpe le point de Mac Burney de sa cliente, que cette vue réjouit tellement, qu'à n'en pas douter, elle a dû être guérie... sans opération ! Le rire est une thérapeutique, et la meilleure et la moins chère encore ! Poursa part M. VILLA apporta, lui, avec son *Auscultation* et son : *Quand reviendrez-vous, Docteur ?* la note tout à la fois gracieuse, badine, capiteuse comme une

coupe de Champagne, rappelant par certains côtés un peu Watteau, le peintre des Grâces.

Cette note gaie, frondeuse, un peu ironique, apportée ainsi par les humoristes dans notre milieu plutôt sévère par profession, fut, encore une fois, très heureuse, car, comme l'a dit avec juste raison Anatole France : « L'ironie est douce et bienveillante. Son rire calme la colère et c'est elle qui nous enseigne à nous moquer des méchants et des sots, que nous pourrions sans elle avoir la faiblesse de haïr. »

PAUL RABIER.

Pho 327



L'air

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— 0 DIRECTION 0 —
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)
TEL. COMBAT 01-34 R C SEINE 29.195

25^e ANNÉE
N° 273
DÉCEMBRE 1930

A PROPOS DU CENTENAIRE DE FRÉDÉRIC MISTRAL

NAISSANCE DE "MIREILLE"

L'année suivante (1856), lors de la Sainte-figathe, fête votive de Maillane, je reçus la visite d'un poète de Paris, que le hasard (ou plutôt, la bonne étoile des félibres) amena, à son heure, dans la maison de ma mère. C'était Adolphe Dumas : une belle figure d'homme de cinquante ans, d'une pâleur ascétique, cheveux longs et blanchissants, moustache brune avec barbiche, des yeux noirs pleins de flamme et, pour accompagner une voix retentissante, la main toujours en l'air dans un geste superbe. D'une taille élevée, mais boiteux et traînant une jambe percluse, lorsqu'il marchait, on aurait dit un cyprès de Provence agité par le vent.

— C'est donc vous, monsieur Mistral, qui faites des vers provençaux ? me dit-il tout d'abord et d'un ton goguenard, en me tendant la main.

— Oui, c'est moi, répondis-je, à vous servir, monsieur !

— Certainement, j'espère que vous pourrez me servir. Le ministre, celui de l'Instruction publique, M. Fortoul, de Digne, m'a donné la mission de venir ra-

masser les chants populaires de Provence, comme *le Mousse de Marseille*, *la Belle Margoton*, *les Noces du Papillon*, et, si vous en saviez quelqu'un, je suis ici pour les recueillir.

Et, en causant à ce propos, je lui chantai, ma foi, l'aubade de *Magali*, toute fraîche arrangée pour le poème de *Mireille*.

Mon Adolphe Dumas, enlevé, épaté, s'écria :

— Mais où donc avez-vous pêché cette perle ?

— Elle fait partie, lui dis-je, d'un roman provençal (ou, plutôt, d'un poème provençal en douze chants) que je suis en train d'achever.

— Oh ! ces bons Provençaux ! Vous voilà bien toujours les mêmes, obstinés à garder votre langue en haillons, comme les ânes qui s'entêtent à longer le bord des routes pour y brouter quelque chardon... C'est en français, mon cher ami, c'est dans la langue de Paris que nous devons aujourd'hui, si nous vou-

lons être entendus, chanter notre Provence. Tenez ! écoutez ceci :



FRÉDÉRIC MISTRAL
à l'époque où il écrivit "Mireille"
par E. HENNET - Bidi. Nat.



Carnine Lefrancq

PRÉVENTIVE contre la GRIPPE

EN STIMULANT LES
DÉFENSES NATURELLES
DE L'ORGANISME

J'ai revu sur son roc, vialle, nue, appauvrie,
La maison des parents, la première patrie,
L'ombre du vieux mûrier, le banc de pierre étroit,
Le nid que l'hirondelle avait au bord du toit,
Et la treille, à présent sur les murs égarée,
Qui regrettait son maître et retombe éplorée;
Et, dans l'herbe et l'oubli qui poussent sur le seuil,
J'ai fait pieusement agenouiller l'orgueil,
J'ai rouvert la fenêtre où me vint la lumière,
Et j'ai rempli de chants la couche de ma mère.

Mais allons, dites-moi, puisque poème il y a, dites-moi quelque chose de votre poème provençal.

Et je lui lus alors un morceau de *Mireille*, je ne me souviens plus le-quel.

— Ah! si vous parlez comme cela, me fit Dumas après ma lecture, je vous tire mon chapeau, et je salue la source d'une poésie neuve, d'une poésie indigène dont personne ne se doutait. Cela m'apprend, à moi, qui, depuis trente ans, ai quitté la Provence et qui croyais sa langue morte, cela m'apprend, cela me prouve qu'en dessous de ce patois usité chez les farauds, les demi-bourgeois, et les demi-dames, existe une seconde langue, celle de Dante et de Pétrarque. Mais suivez bien leur méthode, qui n'a pas consisté, comme certains le croient, à employer tels quels, ni à fondre en macédoine les dialectes de Florence, de Bologne ou de Milan. Eux ont ramassé l'huile et en ont fait la langue qu'ils rendirent parfaite en la généralisant. Tout ce qui a précédé les écrivains latins du grand siècle d'Auguste, à l'exception de Térence, c'est le « Fumier d'Ennius ». Du parler populaire, ne prenez que la paille blanche avec le grain qui peut s'y trouver. Je suis persuadé qu'avec le goût, la sève de votre jeunesse ardeur, vous êtes fait pour réussir. Et je vois déjà poindre la renaissance d'une langue provençale du latin, et jolie et et sonore comme le meilleur italien.

L'histoire d'Adolphe Dumas était un conte de fée. Enfant du peuple, ses parents tenaient une petite auberge entre Orgon et Cabane, à la Pierre-Plantée. Et Dumas avait une sœur appelée Laure, belle comme le jour et innocente comme l'eau qui naît; et voici que sur la route passèrent une fois des comédiens ambulants qui, dans la petite auberge, y donnèrent à la vieillie une représentation. L'un d'eux y jouait un rôle de prince. Les oripeaux de son costume qui scintillaient sous les falots lui donnaient sur les treteaux l'apparence d'un fils de roi, si bien que la pauvre Laure, naïve, hélas! comme pas une, se laissa, à ce que racon-

tent les vieillards de la contrée, enjôler et enlever par ce prince de grand chemin. Elle partit avec la troupe, débarqua à Marseille, et ayant reconnu bientôt son erreur folle, et n'osant plus rentrer chez elle, elle prit à tout hasard la diligence de Paris, où elle arriva un matin par une pluie battante. Et la voilà sur le pavé, seule et dénuée de tout. Un monsieur qui passait en landau, et qui vit tout en larmes la jeune Provençale, fit arrêter sa voiture et lui dit :

— Belle enfant, mais qu'avez-vous à tant pleurer ? Laure naïvement conta son équipée. Le monsieur, qui était riche, ému, épris soudainement, la fit monter dans sa voiture, la conduisit dans un couvent, lui fit donner une éducation soignée et l'épousa ensuite.

Mais la belle épousée, qui avait le cœur noble, n'oublia pas ses parents. Elle fit venir à Paris son petit frère Adolphe, lui fit faire ses études, et voilà comment Dumas Adolphe, déjà poète de nature et de nature enthousiaste, se trouva un jour mêlé au mouvement littéraire de 1830. Vers de toute façon, drames, comédies, poèmes, jaillirent, coup sur coup, de son cerveau bouillonnant : *la Cité des Hommes*, *la Mort de Faust* et de *Don Juan*, *le Camp des Croisés*, *Provence*, *Mademoiselle de la*

Vallière, *l'École des Familles*, *les Servitudes volontaires*, etc... Mais vous savez, dans les batailles, bien qu'on y fasse son devoir, tout le monde n'est pas porté pour la Légion d'honneur; et, malgré sa valeur et des succès relatifs dans les théâtres de Paris, le poète Dumas, comme notre Tambour d'Arcole, était resté simple soldat, ce qui lui faisait dire plus tard, en provençal :

A quarante ans passés, quand tout le monde pêche — dans la soupe des gueux ou y trempe son pain, — Nous devons être heureux d'avoir — L'âme en repos, le cœur net et la main lavée. — Et qu'a-t-il ? dira-t-on. — Il a la tête haute. — Que fait-il ? Il fait son devoir.

Seulement, s'il n'était pas devenu capitaine, il avait conquis l'estime de ses plus fiers compagnons d'armes; et Hugo, Lamartine, Béranger, de Vigny, le grand Dumas, Jules Janin, Mignet, Barbey d'Aurevilly étaient de ses amis.

Adolphe Dumas, avec son tempérament ardent, avec son expérience de vieux luitreux parlèrent et tous ses souvenirs d'enfant de la Durance, arrivait donc à point nommé pour donner au Félibrige le billet de passage entre Avignon et Paris.

Mon poème provençal, étant terminé enfin, mais



N. D. Prost.

LA PLACE DE L'ÉGLISE, A MAILLANE



encore LE PERIL JAUNE



Le Docteur Marcel BRULÉ

Professeur Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris

non imprimé encore, un jeune Marseillais qui fréquentait Font-Ségugne, mon ami Ludovic Legré, me dit un jour :

— Je vais à Paris... Veux-tu venir avec moi ?

J'acceptai l'invitation, et c'est ainsi qu'à l'improviste, et pour la première fois, je fis le voyage de Paris, où je passai une semaine. J'avais, bien entendu, porté mon manuscrit, et, quand nous eûmes quelques jours couru et admiré, de Notre-Dame au Louvre, de la place Vendôme au grand Arc de Triomphe, nous vîmes, comme de juste, saluer le bon Dumas.

— Eh bien ! cette *Mireille*, me fit-il, est-elle achevée ?

— Elle est achevée, lui dis-je, et la voici... en manuscrit.

— Voyons donc ; puis-je nous y sommes, vous allez m'en lire un chant.

Et, quand j'eus lu le premier chant :

— Continuez, me dit Dumas.

Et, je lus le second, puis le troisième, puis le quatrième.

— C'est assez pour aujourd'hui, me dit l'excellent homme. Venez demain à la même heure, nous continuerons la lecture ; mais je puis, dès maintenant, vous assurer que, si votre œuvre s'en va toujours avec ce souffle, vous pourriez gagner une palme plus belle que vous ne pensez.

Je retournai, le lendemain, en lire encore quatre chants, et le surlendemain, nous achevâmes le poème.

Le même jour (26 août 1856), Adolphe Dumas adressa au directeur de la *Gazette de France* la lettre que voici :

La Gazette du Midi a déjà fait connaître à la Gazette de France l'arrivée à Paris du jeune Mistral, le grand poète de la Provence. Qu'est-ce que Mistral ? On n'en sait rien. On me le demande et je crains de répondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues, dans ce moment de poésie d'imitation qui fait croire à la mort de la poésie et des poètes.

L'Académie française viendra dans dix ans consacrer une gloire de plus, quand tout le monde l'aura faite. L'horloge de l'Institut a souvent de ces retards d'une heure avec les siècles ; mais je veux être le premier qui aura découvert ce qu'on peut appeler, aujourd'hui, le Virgile de la Provence, le père de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et des Scipion...

On a souvent demandé, pour notre beau pays du Midi, deux fois romain latin et romain catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures. J'ai le

poème dans les mains, il a douze chants. Il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur, que je n'ai jamais engagée à faux, et de ma responsabilité, qui n'a que l'ambition d'être juste.

Cette lettre ébouriffante fut accueillie par des lazzi :

« Allons, disaient certains journaux, le mistral s'est incarné, paraît-il, dans un poème. Nous verrons si ce sera autre chose que du vent. »

Mais Dumas, lui, content de l'effet de sa bombe, me dit en me serrant la main :

— Maintenant, cher ami, retournez à Avignon pour imprimer votre *Mireille*. Nous avons, en plein Paris, lancé le but au caniveau, et laissons courir la critique : il faudra bien qu'elle y ajoute les boules de son jeu, toutes, l'une après l'autre.

Avant mon départ, mon dévoué compatriote voulut bien me présenter à Lamartine, son ami, et voici comment le grand homme raconta cette visite dans son *Cours familier de littérature* (quarantième entretien, 1859) :

« Au soleil couchant, je vis entrer Adolphe Dumas, suivi d'un beau et modeste jeune homme, vêtu avec une sobre élégance, comme l'amant de Laure, quand il brossait sa tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon. C'était Frédéric Mistral, le jeune poète villageois, destiné à devenir, comme Burns le laboureur écossais, l'Homère de la Provence.

« Sa physionomie simple, modeste et douce, n'avait rien de cette tension orgueilleuse des traits ou de cette évaporation des yeux qui caractérise trop souvent ces hommes de vanité, plus que de génie, qu'on appelle les poètes populaires. Il avait la bienséance de la vérité ; il plaisait, il intéressait, il émouvait ; on sentait, dans sa mâle beauté, le fils d'une de ces belles Ariéziennes, statues vivantes de la Grèce, qui palpitent dans notre Midi.

« Mistral s'assit sans façon à ma table d'acajou de Paris, selon les lois de l'hospitalité antique, comme je me serais assis à la table de noyer de sa mère, dans son Mas de Maillane. Le dîner fut sobre, l'entretien à cœur ouvert, la soirée courte et causeuse, à la fraîcheur du soir et au gazouillement des merles, dans mon petit jardin grand comme le mouchoir de Mireille.

« Le jeune homme nous récitait quelques vers dans ce doux et nerveux idiome provençal, qui rappelle tantôt l'accent latin, tantôt la grâce attique, tantôt l'âpreté toscane. Mon habitude des patois



LAMARTINE Besan et C^{ie}, Paris
par PHILIPPS (Musée du Louvre)

LES RÉSULTATS OBTENUS

PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE

La **CARNINE LEFRANCQ**

SONT SUPÉRIEURS A CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉURALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE



latins, parlés uniquement par moi jusqu'à l'âge de douze ans dans les montagnes de mon pays, me rendait ce bel idiomme intelligible. C'étaient quelques vers lyriques; ils me plurent, mais sans m'enivrer. Le génie du jeune homme n'était pas là, le cadre était trop étroit pour son âme; il lui fallait, comme à Jasmín, cet autre chanteur sans langue, son épôée pour se répandre. Il retournait dans son village pour y recueillir, auprès de sa mère et à côté de ses troupeaux, ses dernières inspirations. Il me promit de m'envoyer un des premiers exemplaires de son poème; il sortit.

Avant de repartir, j'allai saluer Lamartine, qui habitait au rez-de-chaussée du numéro 41 de la rue Ville-Lévêque. C'était dans la soirée. Écrasé par ses dettes et assez délaissé, le grand homme somnolait dans un fauteuil en fumant un cigare, pendant que quelques visiteurs causaient à voix basse, autour de lui.

Tout à coup, un domestique vint annoncer qu'un Espagnol, un harpiste appelé Herrera, demandait à jouer un air de son pays devant M. de Lamartine.

— Qu'il entre, dit le poète.

Le harpiste joua son air, et Lamartine, à demi-voix, demanda à sa nièce, M^{lle} de Cessia, s'il y avait quelque argent dans les tiroirs de son bureau.

— Il reste deux louis, répondit celle-ci.

— Donnez-les à Herrera, fit le bon Lamartine.

Je revins donc en Provence pour l'impression de mon poème, et la chose s'étant faite à l'imprimerie Seguin, à Avignon, j'adressai le premier exemplaire à Lamartine, qui écrivit à Reboul la lettre suivante :

J'ai lu Mireïlle... Rien n'avait encore paru de cette sève nationale, féconde, inimitable du Midi. Il y a une vertu dans le soleil. J'ai tellement été frappé à l'esprit et au cœur que j'écris un Entretien sur ce poème. Dis-le à M. Mistral. Oui, depuis les Homérides de l'Archipel, un tel jet de poésie primitive n'avait pas coulé. J'ai crié, comme vous : c'est Homère.

Adolphe Dumas m'écrivait, de son côté :

(Mars 1859.)

Encore une lettre de joie pour vous, mon cher ami. J'ai été, hier soir, chez Lamartine. En me voyant entrer, il m'a reçu avec des exclamations et il m'en a dit autant que ma lettre à la Gazette de France. Il a lu et compris, dit-il, votre poème d'un bout à l'autre. Il l'a lu et relu trois fois, il ne le quitte plus et ne lit pas autre chose. Sa nièce, cette belle personne que vous avez vue, a ajouté

qu'elle n'avait pas pu le lui dérober un instant pour le lire, et il va faire un Entretien tout entier sur vous et Mireïlle. Il m'a demandé des notes biographiques sur vous et sur Maillane. Je les lui envoie ce matin. Vous avez été l'objet de la conversation générale toute la soirée et votre poème a été détaillé par Lamartine et par moi depuis le premier mot jusqu'au dernier. Si son Entretien parle ainsi de vous, votre gloire est faite dans le monde entier. Il dit que vous êtes « un Grec des Cyclades ». Il a écrit à Reboul : « C'est un Homère ! » Il me charge de vous écrire tout ce que je veux et il ajoute que je ne puis trop vous en dire, tant il est ravi. Soyez donc bien heureux, vous et votre chère mère, dont j'ai gardé un si bon souvenir.



STATUE DE MIREILLE, par A. Mascaré
aux Saintes-Marie de la Mer
Phot. Vignatona

Je tiens à consigner ici un fait très singulier d'intuition maternelle. J'avais donné à ma mère un exemplaire de Mireïlle, mais sans lui avoir parlé du jugement de Lamartine, que je ne connaissais pas encore. À la fin de la journée, quand je crus qu'elle avait pris connaissance de l'œuvre, je lui demandai ce qu'elle en pensait et elle me répondit, profondément émue :

— Il m'est arrivé, en ouvrant ton livre, une chose bien étrange : un éclat de lumière, pareil à une étoile, m'a éblouie sur le coup et j'ai dû renvoyer la lecture à plus tard !

Qu'on en pense ce qu'on voudra; j'ai toujours cru que cette vision de la bonne et sainte femme était un signe très réel de l'influx de sainte Estelle, autrement dit de l'étoile qui avait présidé à la fondation du Félibrige.

Le quatrième Entretien du Cours familier de littérature parut un mois après (1859), sous le titre « Apparition d'un poème épique en Provence ». Lamartine y consacra quarante-deux pages au poème de Mireille, et cette glorification était le couronnement des articles sans nombre qui avaient accueilli notre épôée rustique dans la presse de Provence, du Midi et de Paris. Je témoignai ma reconnaissance dans ce quatrain provençal que j'inscrivis en tête de la seconde édition :

A LAMARTINE

Je te consacre Mireïlle : c'est mon cœur et mon âme,

C'est la fleur de mes années,

C'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles

T'offre un paysan.

8 septembre 1859.

FÉLIX MISTRAL

(Mémorial et Recits - PLOU, Éd.)

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANÇO

SE CONDUIT COMME UN SERUM MUSCULAIRE ANIMÉ ET VIVANT.
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLEOPROTEIDES. A SES VITAMINES. ET A SA
RICHESSA NATURELLE EN LÉCITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.



LE MÉDECIN DE CAMPAGNE

A mon Père.

*Presque pauvre et modeste, et souvent fort savant,
Il n'a pour seul orgueil que d'être utile aux autres...
Et dans l'empire humain qu'il traverse en rêvant,
Oubliant ses malheurs, il partage les nôtres !...*

*Gagnant au jour le jour le pain de son foyer,
Il sait par tous les temps les chemins de la plaine,
N'ayant à ses côtés pour pouvoir s'égayer
Que les nobles désirs dont sa grande âme est pleine...*

*Insensib'e aux honneurs, sourd à la voix de l'or,
Il est le serviteur de la misère humaine
Et ne laisse en mourant, pour unique trésor,
Qu'un nom pur, symbolique, exempt de toute haine.*

*Or, ce nom-là lui-même, un jour enseveli
Parmi des noms d'aïeux sous un tertre d'argile,
S'éteindra sans profit dans l'ombre de l'oubli...
A peine verra-t-on à ce dernier asile
Ses clients d'autrefois répandre quelques fleurs...
Bien vite est oublié, lorsqu'il n'est plus utile,
Le sage bienfaiteur qui sécha tant de pleurs !...
Son œuvre est magnifique... On la trouve stérile :*

*Il disparaît du monde... On l'enterre, et c'est tout !...
Et si, par son amour de la souffrance humaine,
Si, parce qu'il a fait l'aumône un peu partout,
Ses enfants sans argent sont alors dans la gêne,
On dira simplement en reparlant de lui
Qu'il avait tort, jadis, d'avoir l'âme trop grande...
La constante pitié qu'il avait pour autrui
Lui deviendra plus tard comme une réprimande...*

*Lui... qui connaît à fond le pauvre cœur humain,
Il sait cela fort bien, mais il en parle à peine...
Il va, tranquille et doux, en bon Samaritain,
Dans les champs dévastés de la misère humaine.*

*Nuit et jour il s'en va soulager les douleurs,
Par devoir, en apôtre, et sans voir qui l'appelle...
Riche ou pauvre ?... il accourt, poète, amant des pleurs
Mêlant son âme exquise aux douceurs de son zèle...*

*Paysans, saluez le bon Samaritain
Qui, sans profit pour lui, partage votre vie.
Que votre terre au moins lui soit douce demain,
Qu'habitait avec vous il a si bien servie !...*

ÉMILE POITEAU (La Lyre Ardente).

LA CARNINE LEFRANCQ AGIT TOUJOURS ET TRÈS VITE



LA JEUNE FILLE AU LÉVRIER

par H.-D. ETCHÉVERRY. — École française - Salon de 1929

LE DOCTEUR MARCEL BRULÉ

Professeur agrégé de la Faculté de Médecine de Paris



Pierre Ribaud

Marcel Brulé, né à Amiens, le 31 Janvier 1883, a fait ses études au Lycée d'Amiens, puis à Paris, au Lycée Henri IV.

Interne des Hôpitaux de Paris en 1904, il était nommé médecin des Hôpitaux en 1920, et arrivait à l'agrégation en 1923.

On doit au docteur Brulé des recherches sur les *ictères hémolytiques*, en collaboration avec le professeur Widal et le docteur Abram. Ces recherches furent d'ailleurs le sujet de sa thèse, en 1909.

Avec Lemierre et Garban, il poursuivit ses recherches sur les ictères, et étudia spécialement les hémocopies, les ictères associés et les ictères par insuffisance hépatique.

Le docteur Brulé a réuni ses travaux en un volume : *RECHERCHES SUR LES ICTÈRES*, paru chez Masson, et parvenu à sa troisième édition, actuellement épuisée.

Il a aussi rédigé le chapitre des *Maladies du Foie* dans le *TRAITÉ DE PATHOLOGIE* de Sergent et Ribadeau Dumas.

Élève du professeur Widal dont il a été l'externe, puis l'interne, puis l'Assistant, c'est dans le service de ce maître que le docteur Brulé a fait toutes ses recherches cliniques et expérimentales.

Il est aujourd'hui médecin de l'Hôpital Tenon, membre de la Société de Biologie, et Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Brulé, spécialiste des maladies du foie, se trouve en plein "péril jaune" se dégageant d'un foie malade.

ANÉMIE PERNICIEUSE : BOV'HÉPATIC-SIROP

LA ZOMOTHÉRAPIE CHEZ LES VIEILLARDS

Le suc musculaire est un puissant germe, qui s'assimile aisément au sérum sanguin, pour favoriser la phagocytose et annihiler l'action néfaste des microbes et des toxines.

La **CARNINE LEFRANCQ**, qui représente la meilleure préparation zomothérapique, augmente d'une manière surprenante la résistance physiologique. Chez les vieillards, où les cellules usées manquent d'activité et de cohésion, la **CARNINE LEFRANCQ** présente une utilité longévitalité que l'on ne met peut-être pas assez à profit. C'est ainsi que dans la broncho-pneumonie sénile, cet admirable reconstituant fait merveille ; en soutenant les défenses organiques, on peut arriver à la guérison, dans des cas, en apparence, absolument désespérés.



"CHANTECLAIR" — NUMÉROS ÉPUISÉS

Le Docteur MIR, à Cavaillon (Vaucluse) désirerait entrer en relation avec les personnes pouvant lui procurer les numéros suivants de la revue *Chanteclair* : 1, 2, 3, 4, 6, 8, 14, 23, 40, 44, 52, 53, 55, 57.

RETOUR DE LA MESSE DE MINUIT (1830)
par C. LÉANDRE (Salon des Médecins 1830)



LA VIERGE DE LORETTE (de Raphaël SANZIO)
Copie par Gian-Francesco PENNI, dit *Le Fattore* (vers 1488-1528) - Ecole florentine

.....

La CARNINE LEFRANCQ, Suc de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ
représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT
— C'EST UNE MÉDICAMENT VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ —